LA

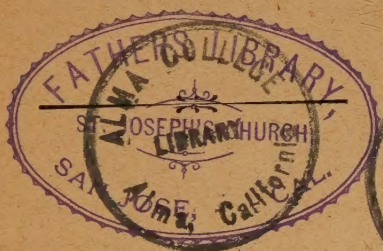
ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST

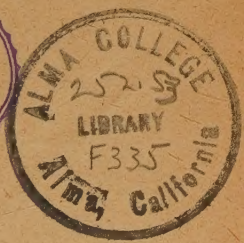
R. P. FÉLIX, S. J.

LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST

ŒUVRE POSTHUME

Huitième Retraite de Notre-Dame de Paris





PARIS
ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL
P. TÉQUI, LIB.-ÉDITEUR
29, rue de Tournon, 29

1908

30188

FATHERS LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, - - CAL.

AU LECTEUR

On sait que le P. Félix, après être descendu de la chaire de Notre-Dame de Paris, qu'il occupa dix-huit ans, vint terminer à Lille sa carrière si bien remplie.

« Une occupation lui restait et le charmait : la publication de ses *Retraites* de Notre-Dame et d'ailleurs. Il fit paraître successivement six volumes : la *Destinée*, l'*Eternité*, la *Prévarication*, le *Châtiment*, le *Prodigue et les Prodigues*, les *Passions*. C'étaient les glanes après la moisson. Il ne lui fut pas donné de lier les dernières gerbes. »

Une main amie se chargea de ce soin

et publia le volume de la *Confession*, qui terminait ce qui s'appelle dans les *Exercices de saint Ignace* : le cycle de la *Première semaine*.

Au sortir de cette phase laborieuse où l'âme, placée par la méditation sous le regard de Dieu, a conçu une horreur profonde du mal qui la dégrade, et lavé dans la pénitence les souillures du péché, Jésus-Christ se présente à ses regards comme un roi vaillant et glorieux. S'inspirant de ce souvenir, le P. Félix choisit pour sujet de sa huitième retraite la *Royauté de Jésus-Christ*.

Nous en avons retrouvé les cinq premiers discours : malheureusement, le sixième et dernier a échappé à nos recherches. Nous le remplaçons par un sermon qui se rapporte bien à la donnée générale de la Retraite : « Jésus-Christ triomphe des cœurs par amour, et fait ainsi la démonstration la plus éclatante de sa divinité », ou plus brièvement : « Jésus-Christ règne par l'amour. »

Puisse ce dernier écho de la voix éloquente de l'illustre conférencier de Notre-Dame allumer dans l'âme du lecteur cet amour ardent de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui embrasait de plus en plus le bon vieillard au déclin de sa vie : progrès suprême de celui qui avait si bien parlé du *Progrès!*

FATHERS LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH
ALMA COLLEGE
LIBRARY

Avec l'approbation des supérieurs.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 18ª septembris 1908.

H. Odelin,
v. g.

LA ROYAUTÉ DU CHRIST

L'EXISTENCE DE LA ROYAUTÉ DU CHRIST

Ergo Rex es tu? — Tu dicis quia Rex sum Ego.
(JOAN., XVIII, 37.)
Ainsi donc vous êtes Roi? — Vous l'avez dit, je suis Roi.

Messieurs,

Lorsque le Sauveur Jésus fut traîné par ses ennemis devant le tribunal de la Gentilité, pour répondre aux accusations dont le chargeait une haine acharnée, l'Evangile raconte que Pilate, étonné tout à la fois des griefs des accusateurs et de l'attitude de l'accusé, posa à Jésus-Christ, debout devant son tribunal, cette étrange question : « Est-il donc vrai que tu es

Roi? *Ergo Rex es tu?* » Et Jésus répondit : « Oui, vous l'avez dit; je suis Roi, *Tu dicis quia Rex sum ego.* »

Par cette divine réponse, dont le vrai sens échappait au juge qui l'interrogeait, Jésus-Christ proclamait solennellement la vérité dont il nous importe le plus, à nous chrétiens, de pénétrer le sens et de mesurer la portée. C'est que par cette réponse, pour nous vraiment révélatrice, le Sauveur du monde disait le mot qui exprime le mieux les vrais rapports que nous devons avoir avec lui, les droits inaliénables qu'il a sur nous, et les devoirs indispensables que nous avons à remplir envers lui. En disant : « Je suis Roi », dans le sens sublime qu'il expliquera lui-même, Jésus-Christ exprimait ce qu'il y a de plus vrai, de plus intime, de plus essentiel dans le christianisme pratique, à savoir : la *royauté* ou le *règne* efficace de Jésus-Christ sur le chrétien.

C'est de ce règne ou de cette royauté de Jésus-Christ, que j'entreprends de vous parler cette année dans les exercices de cette nouvelle retraite.

Le sujet est aussi vaste qu'il est intéressant; il ne pourrait tenir dans un seul discours. Je me

contenterai donc de poser aujourd'hui le point de départ de tout ce qui doit suivre ; à savoir : la réalité ou l'existence de cette royauté et des droits inhérents à sa pleine souveraineté.

Du moment que nous avons reconnu en Jésus-Christ le Verbe incarné, le Fils de Dieu, il ne peut plus nous être indifférent, parce qu'il ne peut plus nous être étranger. Des rapports nécessaires s'établissent entre lui et nous ; et nous avons à nous demander quels sont les droits qu'il a sur nous, et quels sont nos devoirs envers lui.

Or le rapport fondamental qui existe entre le Christ et le chrétien, et qui explique tous les autres, c'est celui que nous exprimons par ces mots : *Notre-Seigneur*, notre *Maître*, notre *Souverain*, notre *Roi ;* et c'est ce que je vais essayer d'établir en ce premier discours, pour lequel je réclame toute votre religieuse attention et invoque le secours de votre prière.

Messieurs, ce qu'il faut ici bien entendre, avant d'aller plus loin, c'est que Jésus-Christ, homme-Dieu, en face de l'humanité baptisée, apparaît, dans toute la majesté et dans toute la réalité qu'exprime ce mot : *Je suis le Roi ;* je suis le véritable souverain ; et qu'il pose

devant l'humanité avec tous les droits de sa souveraineté.

Sur ce point, cette prédication emprunte aux temps où nous sommes un intérêt exceptionnel d'actualité. Rien n'est, en effet, aujourd'hui plus ignoré et plus méconnu que la notion et les droits de cette grande et nécessaire chose qui se nomme la *souveraineté*.

Il ne faut pas s'en étonner ; le progrès de la Révolution dans le monde n'est, à le bien prendre, que l'effacement progressif de la vraie souveraineté ; et nous avons pu entendre, dans la rumeur que fait la Révolution à travers le monde nouveau, des voix qui disaient : Plus d'autorité, plus de maître, plus de souverain ! En voulant mettre la souveraineté dans le peuple, c'est-à-dire en voulant mettre des souverains partout, il se trouve qu'il n'y en a plus nulle part.

Aussi, les derniers tenants de la souveraineté, au temps où nous sommes, ce sont les chrétiens ; parce qu'eux seuls reconnaissent dans la plénitude de son autorité et de ses droits le véritable souverain, Jésus-Christ Notre-Seigneur, notre Maître, notre Roi.

Nous avons donc ici à reconnaître et à saluer

avant tout son incomparable royauté. Et pour cela, j'ai à vous faire entendre les voix ou les témoignages qui la proclament, les titres qui la fondent et les caractères qui la distinguent.

I

Et tout d'abord écoutons, Messieurs, les voix qui proclament la royauté de Jésus-Christ et son règne dans l'humanité. Ces voix sont pour nous chrétiens absolument irrécusables.

Nous ne pourrions les récuser sans nous contredire nous-mêmes, sans mentir au plus authentique et au plus public de tous les témoignages. Toutes les royautés de la terre, d'ordinaire, ont des témoignages qui les justifient, des voix qui les proclament, et souvent même, à leur avènement du moins, des enthousiasmes qui les exaltent. Quelles que soient les sources où elles puisent, avec leur naissance, leur droit et leur légitimité, elles ne se sentent jamais tout à fait affermies sur leurs trônes, tant qu'elles n'ont pas entendu, de près ou de

loin, retentir la grande voix du témoignage qui les acclame et semble dire à ceux qui les représentent et les personnifient : Nous vous saluons, nous déposons à vos pieds nos hommages; vous êtes notre roi; et nous sommes vos sujets.

Mais quelle royauté a jamais été proclamée par des voix comparables aux voix qui ont acclamé et acclament toujours dans l'humanité la royauté de Jésus-Christ?

Quelles sont ces voix? demandez-vous. Je vous réponds, ou plutôt la vérité vous répond par son humble organe : Voix des prophètes, voix de Jésus-Christ, voix des apôtres, voix de l'Eglise, voix de l'histoire même du christianisme. Toutes ces voix, en se répondant à travers les siècles, forment l'immense et magnifique concert qui acclame la royauté de Jésus-Christ.

Je dis avant tout : voix des *Prophètes*.

Personne parmi vous ne l'ignore, Jésus-Christ s'est fait annoncer par les prophètes, comme le Roi et le Souverain des nations; leur voix prophétique retentissant à travers les siècles ressemble à la voix des hérauts précédant le char du grand Roi, et annonçant sa venue.

Le prophète David, en particulier, chante partout dans les Psaumes cette future royauté du Christ, dont la sienne était l'image préfigurative. Ecoutez : « Voici que j'ai été constitué le Roi, *ego autem constitutus sum Rex*. Et le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils ; c'est moi qui aujourd'hui t'ai engendré, *ego hodie genui te*. Donc, demande-moi d'être le Roi du monde, *postula a me*, et je te donnerai pour héritage toutes les nations, *dabo tibi gentes hæreditatem tuam*, et pour ta possession la terre jusqu'à ses extrêmes limites, *possessionem tuam terminos terræ* (1). A qui, je vous prie, si ce n'est à notre Christ-Roi, peuvent s'appliquer ces prodigieuses paroles?

Et, comme pour faire entendre que personne, pas même les rois, ne peut échapper à cette suprême royauté, et qu'à la lettre ce Christ sera le *Roi des Rois*, le prophète ajoute : Et maintenant, ô rois, comprenez, *et nunc, reges, intelligite;* comprenez que si vous avez des sujets, vous aussi vous avez un Roi ; et qu'à ce Roi vous devez obéir.

Bref, tout le livre des Psaumes n'est qu'un

(1) Ps. II.

hymne triomphal, chanté sous cent formes diverses, à la royauté du Christ par son prophète-roi. Il faudrait, pour vous en montrer toute la beauté et toute la haute signification, lire tout entier devant vous ce livre merveilleux.

Les prophètes Isaïe, Jérémie et Daniel, eux aussi, toutes les fois qu'ils montrent sur l'horizon de l'avenir la grande figure du Messie, la font apparaître dans tout l'éclat et toute la majesté d'une souveraineté royale : « Le Christ régnera; il régnera à l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion; et son règne n'aura pas de fin. »

Ainsi partout resplendit la royauté de Jésus-Christ, dans la lumière que les grands prophètes projettent sur l'avenir de l'humanité.

A mesure que les siècles avancent, ces prophéties dessinent, d'une manière de plus en plus distincte, cette royale figure du Messie qui va venir, et la splendeur de son règne qui approche : « Voici, s'écrie le prophète Zacharie (IX, 9), voici venir votre Roi, plein de douceur : *ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* »

Et lorsque l'ange Gabriel vient annoncer à la Vierge immaculée la consommation du grand mystère, il l'annonce comme l'avènement du

grand Roi de l'humanité : « Il sera grand, *erit Magnus*; il sera appelé le fils du Très-Haut; et son règne n'aura pas de fin : *regni ejus non erit finis.* » (Luc., I, 32.)

Ainsi, toutes les prophéties, d'échos en échos, font retentir, à travers les siècles, la proclamation continue de la souveraineté de notre Christ-Roi. Et l'on croit entendre tous les prophètes, précédant sa marche, crier à l'humanité qui l'attend : Peuples, prosternez-vous; peuples, écartez-vous, laissez passer le Roi du monde. Et ce chant triomphal du Roi-Prophète : « Ouvrez vos portes, ô princes, ouvrez vos portes, *attollite portas, principes, vestras* (1), et laissez entrer le Roi de gloire »; ce chant est comme la voix qui fait retentir dans une seule toutes les voix qui prophétisent l'avènement du divin Roi.

Mais notre divin Roi ne s'est pas contenté de faire proclamer sa royauté par la voix des prophètes, il a voulu la proclamer lui-même par sa propre voix.

Il l'a proclamée notamment dans deux circonstances particulièrement solennelles.

(1) Ps., XXIII, 7-9.

La première proclamation qu'il fit de sa propre royauté est celle par laquelle, comme nous l'avons vu, il répondit publiquement au juge qui l'interrogeait sur l'accusation portée contre lui par ses ennemis, qui l'accusaient de se dire lui-même le Roi des Juifs : « Est-il vrai que tu es Roi? — Vous l'avez dit, je suis Roi. » Mais, prenez garde; je ne suis pas Roi dans le sens étroit où l'on m'accuse de le dire. « Mon royaume n'est pas de ce monde, *regnum meum non est de hoc mundo* »; c'est-à-dire : Je ne suis pas Roi à la manière et dans les conditions des rois de ce monde. Je ne suis pas un monarque aspirant à la domination des corps. Je suis bien autre chose : je suis le Roi des *âmes* et je suis venu du ciel pour fonder sur la terre le royaume des esprits. Les royautés de ce monde s'exercent à la surface des nations : la mienne s'exercera sur le fond; car je suis venu pour rendre témoignage à la vérité, *ut testimonium perhibeam veritati*. C'est sur la vérité et l'amour que je viens fonder le royaume des âmes; et ma royauté posera son trône au fond même des cœurs.

Ainsi, au sein même de ses humiliations, notre Roi proclame la grandeur exceptionnelle

de sa royauté; et il ajoute qu'en vertu de cette royauté, investi du pouvoir de juger toute l'humanité, il viendra un jour juger les vivants et les morts, « dans une grande puissance et une grande majesté ».

Et après la gloire de la résurrection, au moment de quitter les siens et de prendre par eux possession effective de l'humanité, Jésus-Christ laisse tomber sur eux ces paroles, qui demeureront à jamais comme l'immortelle proclamation de sa royauté souveraine et universelle : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, *data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* »

Qui jamais revendiqua comme sienne cette souveraineté et cette universalité de la puissance et de l'autorité? Et écoutez ce qu'ajoute à cette proclamation ce Roi, ce Maître, ce dominateur à nul autre pareil :

En vertu de cette puissance qui vous envoie, allez, enseignez toutes les nations, *euntes docete omnes gentes.* Que toutes acceptent et subissent le légitime empire de ma doctrine, *docete;* et puis posez par le baptême dans leur âme et sur leur front le signe authentique de ma royauté, *baptizantes eos*, les baptisant au nom du Père,

du Fils et du Saint-Esprit. De plus, apprenez-leur à observer tous les préceptes que je vous ai donnés, *docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis;* car les lois que je vous ai confiées, c'est la législation que j'impose à tous. Allez donc partout; allez imposer mes lois à toutes les nations. Toutes me doivent obéir et relever de ma royauté; car mon Père, en me constituant leur Roi, me les a toutes données pour héritage et les a toutes soumises à mon empire. En remontant au ciel, je demeurerai avec vous par mon droit et ma puissance, pour les gouverner sur la terre; car je suis avec vous, pour y régner par vous, jusqu'à la consommation des siècles, *usque ad consummationem sæculi* (1).

Je le demande, est-il possible de faire de sa propre royauté une attestation plus expressive, une proclamation plus solennelle? Vous le voyez : cette royauté ne veut pas seulement s'exercer dans les cieux sur les anges et les archanges; elle veut s'exercer sur la *terre* même et prendre partout possession de toutes les intelligences, possession de tous les *cœurs*, possession de toutes les *volontés*.

(1) Matth., XXVIII, 18-20.

Car Il veut être non seulement un roi *connu;* il veut être un roi *obéi*, un roi *aimé*, un roi *servi* par toutes les générations humaines. Roi des intelligences, Roi des cœurs, Roi des volontés : des intelligences parce qu'il est la *vérité;* des cœurs parce qu'il est l'*amour;* des volontés parce qu'il est l'*autorité*.

Sous ce triple rapport Jésus-Christ ne nous laisse pas la faculté de lui demeurer étrangers. Il nous réclame comme ses sujets, parce qu'il s'estime notre souverain. Il nous réclame comme sa propriété, parce que son Père l'a constitué l'universel propriétaire de nos âmes, de nos cœurs, de notre vie. Parce qu'il a la mission de nous sauver, il revendique le droit de nous posséder... C'est, à la lettre, le Maître qui se sait Maître, et qui affirme sans hésiter la plénitude de sa royauté et la certitude de ses droits.

Et ici, comme partout, la parole de Jésus-Christ est confirmée par la parole de ses *apôtres*, ou, pour parler plus exactement, la voix des disciples est l'écho de la voix du Maître.

La royauté de Jésus-Christ, dans le sens sublime qu'il faut attacher à ce mot, déborde, si je le puis dire, dans tout ce qu'ils en ont écrit.

Alors même que le mot ne s'y trouve pas d'une manière tout à fait explicite, cette royauté se trouve implicitement au fond de tout ce qu'ils affirment de leur divin Maître. Supprimez, par hypothèse, dans les apôtres, la croyance à cette divine royauté de Jésus-Christ ; presque tout ce qu'ils affirment de lui manque absolument de sens.

Donc, quand même les apôtres n'auraient jamais dit, en parlant de Jésus-Christ : Il est *Roi*, et nous sommes ses sujets ; qu'importe, si, en cent endroits de leurs écrits, ils le disent implicitement ?... Or cette affirmation implicite de la royauté du Christ par ses apôtres, c'est le contexte même de leurs admirables lettres ; et pour vous en donner une idée aussi complète que possible il faudrait vous les citer toutes.

Mais, les apôtres, dans la conviction intime qu'ils avaient de cette royauté de Jésus-Christ, n'en ont pas tout à fait omis les formules explicites.

Ecoutez d'abord sur ce point ce que dit saint Paul au premier chapitre de son épître aux Hébreux : « Dieu, dit-il, qui a parlé à nos pères par la voix de ses prophètes, nous a

parlé, dans ces derniers temps, par la voix de son fils, qu'il a constitué l'universel héritier de tout ce qu'il possède lui-même, *hæredem universorum* » ; donc l'héritier de sa puissance dominatrice dans toute la création qui est son œuvre; car, c'est par lui, qu'il a créé tout ce que renferment les siècles, *per quem fecit et sæcula*. Et puis voulant exalter au-dessus de tout son Christ, Roi et dominateur de tout, après avoir montré ce que Dieu dit aux anges et aux archanges, en leur faisant la haute mission qu'il leur avait prédestinée, saint Paul ajoute ces remarquables paroles : « Mais à Jésus-Christ, son Fils, Dieu a dit : Votre trône, ô Dieu, est de siècle en siècle, *thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi* ; et le sceptre de votre royauté est le sceptre de la justice et de l'équité, *virga æquitatis, virga regni tui* (1). »

Mais le disciple qui a proclamé avec le plus d'éclat la royauté de Jésus-Christ, c'est saint Jean, saint Jean qui eut la plus haute vision de sa royauté, comme il eut la plus sublime révélation de sa divinité. Ecoutez ce qu'il en écrit d'abord au premier chapitre de l'Apocalypse : « Que la

(1) Hebr., I, 1-10.

grâce et la paix soient avec vous de la part de Jésus-Christ, qui est le prince des rois de la terre, *princeps regum terræ*. A lui l'empire et la gloire dans les siècles des siècles, *ipsi gloria et imperium in sæcula sæculorum* (1). »

Enfin saint Jean a vu son Christ-Dieu dans le ciel. Après en avoir fait un tableau éblouissant de gloire, de splendeur et de majesté, il dit : « Son nom est Verbe de Dieu, *vocatur nomen ejus Verbum Dei*. » Puis il nous le montre sous cette grandiose et saisissante image : « Un glaive à deux tranchants sort de sa bouche pour en frapper les nations soumises à son *empire*. Et il porte écrit sur son vêtement : Roi des rois, et Seigneur de tous les seigneurs, *Rex regum, et Dominus dominantium* (2). »

Tels sont les deux grands témoignages de saint Paul et de saint Jean. Sur ce point, le *Christ-Roi*, tous les autres apôtres, sous des formules diverses, ont rendu les mêmes témoignages. Les limites qui s'imposent à ce discours ne me permettraient pas de vous en citer l'ensemble et le détail.

Mais je puis ajouter que tous leurs suc-

(1) Apoc., I, 5-6.
(2) Apoc., XIX, 13-16.

cesseurs dans leur apostolat ont fait entendre, à travers tous les siècles chrétiens, l'écho prolongé de leurs voix, *in omnem terram exivit sonus eorum.* Tous, en effet, en prêchant Jésus-Christ, l'ont annoncé comme le grand Roi de l'humanité régénérée; et tous, en plantant sa croix sur tous les rivages, ont travaillé à lui élever un trône dans les âmes. Tout apôtre, selon le mot même de saint Paul, est un ambassadeur envoyé devant lui, pour annoncer sa venue et préparer son règne dans les générations baptisées. C'est qu'en effet, là est la suprême ambition de l'apôtre; là est le grand idéal de l'apostolat chrétien, comme le grand idéal du Christianisme: faire *régner* Jésus-Christ dans les âmes, ou soumettre les âmes à la royauté de Jésus-Christ.

Ces trois témoignages des prophètes, de Jésus-Christ et de ses apôtres ont dans la voix de l'Église leur perpétuel et universel prolongement.

Chose remarquable, partout, dans ses psaumes, dans ses hymnes, dans tous ses chants, l'Eglise, en exaltant Jésus-Christ, son divin époux, exalte surtout en lui sa qualité de Prince, de Roi, de Dominateur.

Au commencement de tous ses offices elle chante et répète avec insistance : Venez, adorons le *Roi*. *Regem venite adoremus;* venez, prosternons-nous devant lui; et parce qu'il est Dieu, adorons-Le. Elle chante tour à tour, selon les jours et les temps : Venez, adorons le Roi des apôtres, le Roi des martyrs, le Roi des confesseurs, le Roi des vierges. Et lorsque approche l'anniversaire de sa royale nativité, alors surtout la royauté du Christ devient comme la note dominante de tous ses chants et de toutes ses harmonies : Venez, adorons le Roi qui va venir, *Regem venturum venite adoremus*... Il s'assiéra sur le trône de David, et son règne sera éternel, *super solium David, et super regnum ejus in æternum.*

Salut, ô Roi des nations, *o Rex gentium*, ô Emmanuel, notre Roi et notre législateur. Il va venir, le Prince des rois de la terre, *ecce veniet Dominus, Princeps regum terræ.* Oui, ce Roi notre Maître et notre législateur viendra, et il nous sauvera, *Dominus legifer et Rex noster veniet et salvabit nos* (1).

Un enfant va naître... Il commandera; et

(1) III Dom. Adv.

toutes les nations le serviront, *imperabit et omnes gentes servient ei;* allez à sa rencontre, et dites en marchant devant lui : *Magnum Principium*... C'est le dominateur, c'est le Prince de la paix, *Dominator, Princeps pacis* (1).

Et à la veille du grand jour de Noël, l'Eglise semble redoubler d'enthousiasme devant la divine royauté de son Christ : « C'est demain, s'écrie-t-elle, que sera effacée l'iniquité de la terre, et que le Sauveur du monde régnera sur nous, *die crastina delebitur iniquitas terræ, et regnabit super nos Salvator mundi.* »

Et lorsque a lui le jour de sa royale naissance, elle chante avec plus d'allégresse encore : Voici que notre Roi pacifique est exalté au-dessus de tous les Rois de la terre, *Rex pacificus magnificatus est super omnes reges terræ.* Et, parlant de la divine maternité de Marie, Mère de Jésus, l'Eglise chante : Cette Mère a mis au monde le Roi, dont le nom est éternel, *genuit puerpera Regem cui nomen æternum.*

Et lorsque l'Eglise célèbre les grands souvenirs de la Passion et prélude par l'exaltation de la croix aux chants de la résurrection,

(1) IV Dom. Adv.

comme elle exalte par les mêmes chants la Royauté de Jésus-Christ ! Pour elle la croix, c'est l'étendard du Roi se déployant aux regards, *vexilla Regis prodeunt.* L'arbre de la croix est aussi le trône qu'il s'est fait pour régner, *regnavit a ligno Deus;* et le sang qui décore ce bois sacré, c'est la pourpre royale, c'est le brillant manteau du Roi, *arbor decora, ornata regis purpura!*

Enfin, lorsque l'Église célèbre la radieuse fête qui rappelle le triomphe du Roi divin remontant au ciel, pour y occuper son trône éternel à la droite de son Père, et de là régner encore sur la terre, elle chante, en le suivant en quelque sorte du regard dans les hauteurs du ciel : O Roi éternel, ô vous qui êtes le Très-Haut, *æterne Rex altissime;* et, en même temps, elle crie à tous ses enfants de la terre : Chantez, exaltez le Roi des rois, *exaltate Regem regum !*

Je m'arrête, Messieurs, dans ces citations que je pourrais multiplier indéfiniment. Pour compléter et vous donner, dans toute son étendue et dans tout son éclat, ce grand témoignage que l'Église rend à son Christ-Roi, il me faudrait pouvoir vous faire entendre ici cet immense et harmonieux concert que, depuis

deux mille ans et sur tous les points de la terre, elle chante à sa divine royauté ; concert prodigieux que tous les rivages peuvent entendre ; concert permanent qui ne se tait ni jour ni nuit, et dans lequel des millions et même des milliards de voix se rencontrent, se répondent et s'unissent, pour faire entendre au ciel et à la terre la même unanime acclamation : Jésus-Christ, Roi du monde et des siècles, et appelé à étendre sur toutes les nations son règne universel.

Et ce qui complète ici la proclamation de cette royauté de Jésus-Christ dans l'humanité, c'est que cette royauté, annoncée par les prophètes, professée par Jésus-Christ, prêchée par tous les apôtres et chantée à travers les espaces et les siècles par l'Église catholique, est par-dessus tout proclamée par la voix de l'*Histoire*.

Si l'histoire n'était là pour légitimer et confirmer tous ces témoignages, on pourrait être tenté de se demander si cette quadruple proclamation n'est pas l'effet d'un beau rêve, d'une exaltation grandiose, une vaste et brillante chimère enfin. Mais l'histoire, sur ce point, s'est faite et se fait encore tous les jours ; et

elle jette sur le front de notre Christ-Roi la plus éclatante lumière. Elle atteste que Celui que les prophètes ont annoncé comme Roi, que les apôtres ont fait accepter comme Roi, que l'Église chante comme Roi et qui s'est lui-même proclamé comme Roi est véritablement Roi. Car le Christ règne à l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion. Elle atteste que, si ce règne du Christ n'est pas encore numériquement et topographiquement universel, son universalité se fait tous les jours. Elle atteste que ce Christ-Roi règne non seulement à la surface, mais surtout sur le fond de l'humanité soumise à son empire.

Je ne puis montrer ici toute cette gloire historique, qui couronne le front de notre divin Roi; gloire sans pareille, dont il pourra être question ailleurs.

Pour faire resplendir dans tout son éclat ce fait, le plus prodigieux de l'histoire, il faudrait ici plus qu'un discours ; il faudrait un livre, mieux encore, il faudrait un poème, le magnifique poème du Christ-Roi. O mon Sauveur, ô mon Christ, ô mon Roi, oui, l'histoire le proclame : l'humanité, en fait, a reconnu et accepte votre royauté. Et, pour moi, humble

sujet de votre divine souveraineté, c'est ma joie de voir, aux clartés de cette magnifique histoire, que ce ne sont pas quelques âmes seulement, mais des millions et des milliards d'êtres humains, qui vont à travers l'espace et la durée en vous redisant la parole qui proclame tout à la fois votre souveraineté et notre dépendance : *le Christ-Roi! Jésus-Christ Notre-Seigneur!*

II

Mais c'est assez vous faire entendre les voix qui proclament la royauté de Jésus-Christ sur nous et notre dépendance devant lui. Il est temps de vous dire les titres sur lesquels se fonde cette royauté.

A quels titres Jésus-Christ est-il constitué notre Maître et sommes-nous constitués ses sujets? La vérité vous répond : A tous les titres que peuvent offrir les véritables royautés.

Les royautés humaines ont, pour demander et obtenir la dépendance, des titres divers. Les unes se fondent sur le droit de la naissance;

d'autres, sur le droit de prescription; d'autres, sur le droit d'élection; d'autres, sur le droit de fondation ou de création; d'autres, sur le droit de la conquête.

Jésus-Christ, *Lui*, pour fonder sur nous son légitime empire, n'a pas seulement un de ces droits, il les a tous, et d'autres encore; et ces droits, il les possède dans le sens le plus radical et le plus transcendant.

Cherchez, dans l'humanité entière, un roi, un empereur, un monarque quelconque se présentant devant ses sujets avec des titres et des droits comparables aux titres et aux droits de Jésus-Christ, notre souverain Maître; vous ne le trouverez pas; vous ne pouvez pas même l'imaginer. Où est, en effet, dans le monde, sous quelque nom que ce soit, le souverain dont la souveraineté soit, comme celle de mon divin Maître, autorisée à réclamer de moi devant elle la soumission et la dépendance?

Écoutez, Messieurs, écoutez les principaux titres qui fondent les droits, les droits imprescriptibles de cette royauté vraiment exceptionnelle. Jésus-Christ est mon Maître et mon Roi; mais à quel titre? D'abord, par le droit de *naissance*.

Je parle à des croyants. Pour vous, Mes-

sieurs, je le sais, le Christ est le Verbe incarné ; le Christ, c'est le fils unique de Dieu. Or à Dieu appartient toute royauté et toute souveraineté. Jésus-Christ est donc par sa naissance héritier des droits et de la souveraineté de Dieu ; et, en l'envoyant dans le monde qu'il devait sauver, le Père éternel lui a donné tout droit et toute puissance. C'est là ce qu'a voulu nous révéler le prophète royal, lorsqu'il fait dire au Père éternel, parlant à son Verbe Incarné : Tu es mon fils aujourd'hui, c'est-à-dire dans le jour sans fin de mon éternité je t'ai engendré, *ego hodie genui te;* et, parce que tu es mon fils, je te donnerai pour héritage toutes les nations. Et c'est aussi ce qu'a voulu dire le Sauveur lui-même avant de remonter au ciel : Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Jésus-Christ est donc constitué notre roi et notre souverain Maître par le fait et le droit de sa naissance.

Jésus-Christ est mon Maître et mon Roi, comment? Par le droit de *création*. « C'est par son Verbe que Dieu a fait toutes choses ; et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui : *omnia per ipsum facta sunt.* » Jésus-Christ en tant que Verbe de Dieu et Verbe

Créateur est donc, dans le sens le plus strict de ce mot, notre créateur et notre auteur. Or la création est l'origine première de tout droit ; elle est la raison radicale de la propriété et de l'autorité. Quiconque a vraiment créé quelque chose est le maître de ce qu'il a créé. L'homme ne possède rien plus en propre que les créations qui viennent de lui, et qui sont comme une extension de lui-même en dehors de lui.

... Voilà pourquoi quiconque est *auteur* est, par là même, une *autorité*. Cette corrélation intime entre l'auteur et l'autorité est écrite dans les mots eux-mêmes ; et cette philosophie toute populaire nous dit pourquoi Jésus-Christ est notre Roi et notre Maître : c'est qu'il est notre auteur et qu'à ce titre il a sur nous la suprême autorité. Les royautés les plus vraies et les plus légitimes, ce sont les royautés créatrices. L'homme qui a créé une société est de fait et de droit maître et roi de cette société, et le fondateur d'un empire est le maître de cet empire.

Or jamais homme n'a pu créer ni un empire, ni une société dans le sens absolu où le Verbe de Dieu a créé notre humanité. Voilà pourquoi Jésus-Christ est plus Maître et Souverain dans notre humanité qu'aucun roi ne le fut et ne le

sera jamais dans son royaume, et qu'aucun empereur ne le fut et ne le sera jamais dans son empire : Il est, au sens le plus strict et le plus complet de ce mot, le Roi et le Maître de tout, parce qu'il est le créateur et l'auteur de tout.

Jésus-Christ est mon Maître et mon Roi ; mais à quel titre et de quel droit? Par le titre de Rédempteur, par droit de *rédemption*.

Quiconque achète ou rachète une chose d'un prix équitable, c'est-à-dire d'un prix au moins égal à sa valeur, demeure propriétaire et maître de cette chose.. Eh bien! Jésus-Christ nous a rachetés. Nous étions par le péché vendus à Satan, esclaves de Satan. Qui pouvait nous racheter? Il fallait, pour ce rachat, ou pour cette rançon, un prix infini. Or, mon Christ sauveur et rédempteur a donné pour nous racheter une valeur infinie; car il s'est donné lui-même tout entier.

En vertu de cette rançon d'une valeur infinie, je lui appartiens une fois de plus. Je suis sa propriété; je suis son sujet; il est mon propriétaire et mon souverain; et sa souveraineté sur moi porte le sceau de son propre sang; car c'est par ce sang qu'il m'a acquis et racheté : *acquisivit sanguine suo.*

Le Christ est mon Maître et mon Roi. Comment? Par le droit de la *conquête*. Combien de dominateurs du monde ont appuyé leur droit sur la conquête et n'ont eu, tout d'abord, sur leurs sujets d'autre royauté que celle de la force ! Mais quel conquérant a jamais pu, comme notre Christ, puiser son droit dans ses conquêtes? Ah! c'est que notre Christ, *Lui*, est non le conquérant ou le vainqueur des corps; il est le conquérant et le vainqueur des âmes, et sa conquête, c'est la conquête de l'amour.

Pour nous posséder, son amour a vaincu le monde; pour nous posséder, cet amour a vaincu Satan; pour nous posséder, cet amour a vaincu la mort; pour nous posséder, il s'est vaincu lui-même dans les douleurs et les luttes d'une suprême agonie.

Pour nous posséder, enfin, son amour a dépouillé tous les ennemis de notre salut, et il nous a enlevés et emportés dans son triomphe, comme les vivants trophées de sa victoire et de sa conquête...

Ainsi donc, nous sommes les sujets de notre Christ vainqueur et conquérant; et sa royauté est sur nous aussi légitime qu'il est possible

de l'imaginer; parce qu'il nous a conquis par un amour poussé jusqu'au sacrifice même de la vie, et que nous sommes les heureux vaincus et les glorieux trophées de cet amour qui, tout à la fois, nous sauve et nous subjugue par son triomphe.

Jésus-Christ est mon Maître et mon Roi. Comment? Et en vertu de quel droit? Par le droit de suffrage et d'*élection*.

Mon Roi a reçu dans l'humanité, en faveur de sa royauté, le suffrage le plus légitime, le plus libre et le plus spontané, le plus vaste et le plus universel que l'on ait jamais vu donner sur la terre à aucune autre royauté. Qu'est-ce que les royautés et les empires sortis de nos scrutins, devant cette royauté acceptée, mieux encore, choisie par ce corps électoral qui se compose de plus de dix milliards d'électeurs? Qu'est-ce que ces potentats portés sur le pavois militaire ou par l'acclamation populaire aux plus hauts sommets de la puissance et de l'autorité, devant ce Roi des âmes acclamé par tant de nations et porté en triomphe à travers les siècles? Qui a jamais pu se glorifier de l'immensité d'un tel suffrage?

Que m'importerait d'ailleurs, après tout, que

le monde entier ne l'eût ni choisi, ni acclamé ? Moi, je l'ai choisi ; moi je l'ai acclamé dans mon âme par toutes mes puissances et toutes mes facultés ; moi, j'ai accepté et ratifié librement sur moi-même tous les droits de sa souveraineté. Et avec le droit qui lui vient de mon propre choix, il a celui qui lui vient de ma propre *promesse* ; car, un jour, et ce fut pour moi le jour de mon véritable affranchissement, dans la pleine connaissance de sa souveraineté et dans la pleine possession de ma liberté, je lui ai promis de le servir, et je lui ai fait et renouvelé, avec l'hommage de ma dépendance et de ma vassalité, le serment de ma fidélité.

Ainsi, ô mon Maître, ô mon Roi et Souverain suprême, à tous ces titres que je n'ai pu qu'énoncer : droit de naissance, droit de création, droit de rédemption, droit de conquête, droit d'élection et de promesse, je suis à vous et je vous appartiens.

Ah ! combien de titres encore je pourrais invoquer pour attester votre souveraineté et ma dépendance ! C'est qu'en effet je suis à vous par d'autres titres et d'autres droits plus intimes encore : droits et titres, pour moi, les

plus suaves et les plus sacrés; droits et titres, pour moi aussi, les plus salutaires, et je puis ajouter, droits les plus féconds, qui ont leurs racines au fond de votre cœur et produisent dans le mien les plus doux et les meilleurs fruits de ma vie. Quels droits? Droits de dilection, d'union et d'identification.

Ici, Messieurs, pénétrez un instant avec moi jusqu'au plus intime du christianisme pour avoir, au moins dans une certaine mesure, l'intelligence de ces autres droits de Jésus-Christ, sortant des profondeurs les plus intimes et du mystère le plus caché de notre vie chrétienne: droits d'un côté et devoirs de l'autre, généralement trop peu connus et trop peu compris des chrétiens eux-mêmes.

J'ai dit: droits de *dilection* et d'amour. Oui, car ce Roi de nos âmes nous a aimés le premier; et il nous a donné, en consentant à mourir pour nous, le plus grand témoignage de son amour.

Cet amour, tout à la fois le plus libre, le plus spontané, le plus gratuit, le plus généreux et le plus désintéressé, est, par-dessus tout, un amour *infini;* c'est l'Infini en personne qui nous aime; l'Infini s'inclinant, pour nous

aimer et nous embrasser, jusqu'à l'extrême misère de notre néant.

Or, conçoit-on qu'un amour infini nous aime et se donne à nous, sans acquérir sur nos cœurs une vraie souveraineté, sans nous enchaîner à lui par une absolue dépendance de lui, et sans nous imposer l'obligation d'un indispensable retour? Obligation absolument radicale, nous commandant de reconnaître, par l'hommage de notre propre amour, la souveraineté de ce divin amour.

J'ai dit: droit de l'*union*, j'entends de l'union réelle qui nous unit tous, chrétiens, à Jésus-Christ comme des membres à leur chef.

Ce serait ici le lieu de vous développer cette doctrine à la fois si simple et si grandiose de saint Paul, sur le corps mystique de Jésus-Christ : doctrine profondément chrétienne, nous révélant le mystère le plus intime du christianisme, mystère du Christ vivant dans les chrétiens et des chrétiens vivant de la vie du Christ.

Nous sommes beaucoup, mais nous sommes *un* en Jésus-Christ, *multi unum sumus in Christo*. Il y a plusieurs membres, mais il n'y a qu'un seul corps. Nous sommes nous-mêmes

les membres de ce corps, et Jésus-Christ en est le chef. Et, comme dans un corps bien organisé tous les membres reçoivent les ordres du chef, ou de la tête; ainsi, dans l'ordre surnaturel, tous nous relevons de Jésus-Christ, notre Chef suprême ; et il n'y a ni roi ni empereur qui exerce sur ses sujets une royauté ou un empire aussi intime, aussi légitime et aussi effectif que la royauté et l'empire que Jésus-Christ, comme chef de son corps mystique, exerce sur tous les chrétiens.

Ses droits divins de Chef, de Roi et de Souverain naissent de l'intime union qu'il daigne avoir avec nous, en nous admettant à l'honneur d'être les membres de son corps ; et pour quiconque a la foi vive et profonde au grand mystère de la vie chrétienne, la royauté effective de Jésus-Christ sur nos âmes se révèle, dans ce domaine intime, avec une splendeur plus grande encore que dans toutes les autres sphères où nous venons de la montrer; elle sort, aux yeux de la foi, de l'ombre même de ce mystère, avec le plus vif éclat et couronnée de sa plus pure et de sa plus divine lumière.

Ainsi, ô mon Maître, ô mon Roi, vous régnez

sur nous, non seulement par tous les droits que j'ai énumérés, mais vous commandez surtout par le droit de l'union que vous contractez avec nous.

Droit de l'union, je pourrais même dire droit d'*identification;* car, ô Sauveur Jésus, je le crois avec saint Paul, je le crois avec l'Église, je le crois, appuyé sur votre propre parole; votre vie, c'est notre vie. Vous êtes la vigne et nous en sommes les rameaux. Or la vie de la vigne et la vie des rameaux ne sont pas deux vies, mais une seule vie!... Ah! la grande vie chrétienne, c'est-à-dire le christianisme intime et vivant, la voilà dans toute sa vérité : cette vie, c'est votre vie elle-même. Votre grand apôtre la révélait aux premiers chrétiens, alors qu'il s'écriait : « Le Christ c'est votre vie, *Christus vita vestra* »; et le centre de toute cette vie chrétienne, c'est vous, c'est votre Sacré-Cœur.

Et comme le cœur, centre de la vie humaine dans l'homme, est le ressort de tous ses mouvements et qu'il a la fonction de comprimer ou de dilater la vie, de l'arrêter ou de la précipiter; ainsi, vous êtes l'impulsion de toute ma vie et le ressort auquel tout en nous doit céder et obéir.

A vous, ô divin auteur de la grâce, de diriger, de subjuguer, de dompter en nous la vie de la nature. A vous de vivre et de régner en nous; à nous de relever de vous et même de disparaître en vous: et puisse cette prodigieuse parole de saint Paul: « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis; c'est mon Christ qui vit en moi », être tout à la fois et le cri triomphant de notre amour pour vous et la proclamation de votre royauté sur nous.

Puisse, Messieurs, cette parole, qui achève de nous montrer les titres glorieux et les droits imprescriptibles de cette incomparable royauté de Jésus-Christ, vous aider en même temps à en comprendre les attributs et les caractères, et à mesurer toute la hauteur, toute la largeur et toute la profondeur de son domaine sur nous.

C'est, Messieurs, ce qui me reste à vous révéler avant de finir, pour compléter, dans ce discours préliminaire, ce sujet que je ne crains pas de nommer un sujet en lui-même vraiment magistral et, au point de vue de la vie chrétienne, absolument fondamental.

III

Oui, Messieurs, pour bien comprendre tout ce que renferme ce mot : Royauté de Jésus-Christ ; après avoir entendu les voix qui la proclament et vérifié les titres et les droits qui la fondent, nous avons à examiner les attributs et les caractères qui la distinguent, et à mesurer par là toute l'étendue de son règne sur nous.

Je pourrais me contenter, à la rigueur, de vous dire que ces attributs et ces caractères s'élèvent au-dessus des caractères et des attributs de toutes les terrestres royautés, comme le divin s'élève au-dessus de l'humain.

Les royautés humaines assurément ont leur grandeur, leur force et leur puissance. Mais elles ont aussi leurs petitesses, leurs infirmités, leurs faiblesses. Elles ont leurs restrictions, leurs entraves et leurs défaillances. Souvent même, elles ont leurs luttes sans gloire, leurs chutes sans restauration et parfois même leur

mort sans résurrection. Et même, quand elles vivent et durent, elles ont, dans l'exercice de leur autorité et de leur pouvoir, leurs infranchissables limites et leur inéluctable *nec plus ultra*.

Rien de tout cela ne peut atteindre la divine Royauté de Jésus-Christ mon Maître. Et c'est tout à la fois l'honneur et la joie de ma dépendance, de comprendre et d'aimer les caractères exceptionnels qui font, de cette royauté qui me commande, une royauté vraiment incomparable.

J'ai un Maître et un Roi; et pour moi sa royauté et son autorité sont divinement *indiscutables*. Leur droit pour moi échappe à toute discussion, parce qu'il resplendit dans l'éclat de sa divinité.

Tandis que je vois tous les peuples, jaloux de leur indépendance et suspectant l'autorité, discuter, discuter encore les droits de leurs souverains et, sous prétexte de liberté, compromettre l'obéissance en ébranlant la souveraineté, et par là compromettre avec l'ordre la liberté elle-même, je tressaille de joie et je ressens une sainte fierté en découvrant, dans une inaltérable lumière, au front de mon Roi,

le signe authentique de son droit divin; et ce m'est une ineffable consolation d'obéir à une autorité, dont je ne puis pas même contester l'incontestable légitimité. La divinité de Jésus-Christ m'étant absolument démontrée, comment pourrais-je contester et discuter dans son autorité un droit divin comme lui-même?

J'ai un Maître, j'ai un Roi; et, comme pour moi son droit est absolument indiscutable, l'exercice de ce droit est absolument *infaillible*. Ceux qui ne reconnaissent que les rois de la terre peuvent toujours craindre de leur part ou les défaillances de la pensée, ou les perversités de la volonté, ou les trahisons du cœur et, par suite, les abus de l'autorité. Moi, jamais!... Je sais que mon Maître ne se trompera pas; je sais que sa volonté ne faillira pas; je sais, enfin, que son cœur ne me trahira pas.

Je n'ai donc rien à redouter de l'usage de son autorité; je sais qu'il n'en abusera pas et qu'il ne peut en abuser. Voilà pourquoi, au lieu d'être une puissance devant laquelle je tremble pour ma liberté et ma sécurité, cette royauté de mon Maître est pour moi une sauvegarde, sous laquelle je me repose, non seu-

lement parce qu'elle est une puissance que j'aime et que j'adore, mais encore parce que je sais qu'elle est aussi infaillible qu'elle est indiscutable.

Mais il est dans cette royauté de Jésus-Christ d'autres attributs et d'autres caractères, qui me montrent mieux encore la grandeur, la force, l'étendue et la portée de son empire sur moi.

J'ai en Jésus-Christ un Maître et un Roi, et son autorité est sur moi, dans le sens le plus élevé de ce mot, une autorité vraiment *souveraine*.

La souveraineté, comme le mot l'exprime, c'est ce qui est suprême et n'a rien au-dessus de soi. Sous ce rapport, la royauté de notre Christ est vraiment unique et nulle autre sur la terre ne lui peut ressembler.

C'est qu'au-dessus de cette autorité il n'y a pas d'autorité. Toutes les autres autorités qui me demandent ici-bas une obéissance quelconque, même la plus légitime et la plus obligatoire, ne sont pas souveraines dans le grand sens de ce mot : elles ne sont que des émanations plus ou moins directes de la divine autorité de notre Roi suprême. Les plus grands rois de la terre eux-mêmes sont devant lui des

vassaux plutôt que des souverains; car tous relèvent de lui, et lui doivent eux-mêmes les premiers le tribut et l'hommage de leur obéissance. Mon Maître, lui, ne relève de personne, il est l'autorité des autorités; il est lui-même par lui-même la plus haute cime de la souveraineté.

J'ai un Maître ; et sa royauté a vis-à-vis de moi le caractère de l'*absolu*. Son autorité, en effet, n'est pas une autorité relative ou conditionnelle; elle n'est pas *soumise* à des conditions de libre acceptation. Elle ignore ces pondérations et ces équilibres de pouvoir, dans lesquels les peuples se plaisent à chercher, contre le despotisme et l'absolutisme, la garantie de leurs libertés.

La Royauté de mon Maître est une royauté absolue, mais dans le sens transcendant de ce mot, c'est-à-dire qu'elle est inconditionnelle. Nul n'a le droit de lui imposer, dans ce qu'on appelle une constitution, un pacte, un contrat politique ou social, les conditions et le mode de son exercice. Elle nous atteint, même avant tout consentement de notre part; et son action sur nous est affranchie de tout contrôle et de toute condition. L'absolu est donc sa nature

même : et sa constitution non écrite, mais native, c'est l'absolu dans la souveraineté.

J'ai un Roi, mon Seigneur et mon Maître, et sa royauté est *perpétuelle ;* et ma dépendance devant lui ne peut pas plus finir que son autorité sur moi.

Les autres royautés, même les plus illustres et les plus puissantes, passent et disparaissent. Des splendeurs de leurs trônes, elles tombent dans l'ombre et la nuit de l'inévitable sépulcre ; et même leurs héritiers n'y échappent pas. Comme il y a les cimetières du peuple, il y a les nécropoles des rois. Leur gloire souvent s'ensevelit dans leur tombe et leur souvenir disparaît avec eux.

Eh bien ! moi chrétien, je sais que mon Roi ne mourra pas, que sa royauté sur moi ne peut finir et, en réalité, ne finira jamais. Cette royauté m'atteignait hier, elle m'atteint aujourd'hui, elle m'atteindra encore demain et toujours. Elle est comme mon Christ lui-même. « Or mon Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera encore demain et dans tous les siècles, *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula* (1). »

(1) Hebr., XIII, 8.

Donc, pour moi enchaîné à mon Christ-Roi par tous les liens, c'est-à-dire par tous les droits et tous les titres que j'ai dits, il n'y aura pas dans ma vie un seul jour, une seule heure, une seule minute où je pourrai me soustraire à la dépendance de cette perpétuelle et indéfectible souveraineté ; car elle est pour moi, comme pour tous, la royauté immortelle. Et ce sera, de l'autre côté de ma tombe, le complément de mon bonheur et de ma gloire, après lui avoir été soumis dans le temps, de lui être encore soumis dans l'éternité et de chanter sur moi son règne sans fin.

J'ai un Maître ; et sa souveraineté est vraiment *universelle :* elle atteint tout dans l'humanité, d'une extrémité à l'autre ; elle atteint tout, dans l'*individu ;* tout dans la *famille ;* tout dans la *société*.

Oui, cette royauté atteint tout dans l'*homme*. Elle atteint notre *intelligence* et toute notre intelligence, parce qu'elle est la vérité infinie et souveraine. Elle atteint notre *cœur* et tout notre cœur, parce qu'elle est l'amour infini et souverain. Elle atteint notre *volonté* et toute notre volonté, parce qu'elle est l'autorité infinie et souveraine. Elle atteint même notre corps, notre

corps tout entier, organe physique de tous les services que nous devons à notre souverain Maître.

En sorte que, comme nous ne pouvons soustraire à sa souveraineté un *instant* de notre vie, nous ne pouvons lui soustraire même une parcelle de notre vie. Et il n'y a pas dans tout mon être une seule fibre que je puisse, en droit, dérober à l'action et aux ordres de sa suprême autorité.

Oui, cette divine royauté atteint tout dans la *famille*. Elle atteint les enfants et tous les enfants. Elle atteint le père, et elle atteint la mère. L'autorité paternelle et l'autorité maternelle sont des émanations et des reflets de cette divine autorité. C'est cette royauté et ce sacerdoce suprême de Jésus-Christ qui sacre au foyer domestique la royauté du père et de la mère. Et, plus encore que de leur royauté et de leur souveraineté humaine, les enfants dépendent et relèvent de cette divine souveraineté. Et ce qui de nos jours affaiblit, blesse et dégrade la famille, c'est que Jésus-Christ n'y règne plus en souverain.

Oui, cette royauté divine atteint la *société* et toute la société. Remarquez-le bien, Messieurs,

la royauté, dont le Christ revendique les droits, n'est pas seulement une royauté privée s'exerçant sur chaque homme en particulier et sur chaque foyer domestique; c'est une royauté publique; et le règne qu'il prétend exercer est un règne *social*.

Non pas qu'il prétende étendre visiblement sa main pour tenir le gouvernail des peuples; mais en ce sens que les gouvernements, comme les gouvernés eux-mêmes, doivent relever de lui; que leurs législations, leurs constitutions, doivent s'inspirer de lui; et bien loin de l'exclure de tout, doivent le mettre au centre et au sommet de tout.

En un mot, Jésus-Christ se proclame et se reconnaît lui-même Roi, non seulement des individus et des familles, mais des peuples et des sociétés. Son règne social dans l'humanité est le droit radical de sa divine royauté. Et rien n'est plus essentiellement en opposition avec les droits de sa divine souveraineté proclamée par lui-même, que la prétention révolutionnaire et vraiment satanique d'éliminer le Christ du domaine social, d'effacer son nom de toutes les législations et de le chasser, comme un étranger ou un usurpateur, de tout ce

qui touche au gouvernement des nations!...

Ah! si la domination du Christ doit s'arrêter là, au seuil du palais des rois ou au seuil des assemblées législatives et des sanctuaires de la justice, alors que devient la parole de mon Maître proclamant lui-même, de sa propre voix, sa propre omnipotence : *Data est mihi omnis potestas?*

Enfin, je pourrais ajouter : J'ai un Maître; et pour moi sa royauté est la plus décisive. Ma destinée tout entière dépend de l'attitude que j'aurai prise devant elle. Donc cette royauté est pour moi tout ensemble la plus redoutable et la plus salutaire; et elle fonde tout à la fois mes craintes et mes espérances.

Elle est la plus salutaire et pour moi pleine d'espérance, si je lui obéis. Mon obéissance, à cette autorité, c'est la garantie de mon salut et de ma félicité. Nul ne sera associé à son triomphe dans le ciel, qu'après avoir accepté son règne sur la terre.

Cette royauté est la plus redoutable, si je ne lui obéis pas; car je sais que la révolte contre cette autorité, c'est ma condamnation pour toute l'éternité. Oui, là est pour moi la vie ou la mort, le salut ou la condamnation; en un

mot, toute ma destinée : obéir ou désobéir à cette divine autorité.

Je pourrais pousser plus loin l'énumération des attributs de cette autorité. Je m'arrête et je vous dis, non sans une joie sainte et une religieuse fierté : Voilà la Royauté de mon Christ souverain ; voilà, avec les voix qui la proclament et les titres qui la fondent, les caractères qui la distinguent.

O Sauveur Jésus, tous nous applaudissons à ces voix ; tous nous ratifions ces titres ; tous, avec un saint enthousiasme, nous admirons ces glorieux caractères et ces divins attributs de votre autorité sur nous ; autorité la plus indiscutable et la plus infaillible, la plus pleine et la plus absolue, la plus perpétuelle et la plus vraiment universelle, la plus décisive, enfin, de notre éternelle destinée.

Donc, ô Roi suprême, ô Seigneur de toutes choses et Maître de tous les hommes : *O Rex supreme ac Domine universorum*, nous voici, nous vos vassaux, vos sujets, glorieux de notre noble servitude ; nous voici prosternés devant vous, rendant un public et unanime hommage à votre souveraineté divine, reconnue et acclamée par nous tous.

Nous voici prêts à vous obéir, attendant votre ordre absolu et votre commandement suprême. Nous voici, enfin, prêts non seulement à accepter, sur nous et tout ce qui est en nous, votre règne souverain; mais encore prêts à vous faire régner autour de nous et à vous faire, si nous le pouvons, sur la terre, un règne vraiment digne de vous, à savoir : un règne perpétuel et universel.

CONCLUSION

Oui, faisons ainsi, Messieurs, nous chrétiens, qui la reconnaissons à la lumière de notre foi, cette divine autorité; acceptons-la sur nous tout entière et abdiquons devant elle notre humaine indépendance; je dis, non pas notre liberté, mais notre indépendance; car, notre liberté, notre vraie liberté, a précisément pour mesure notre dépendance effective de cette divine royauté.

Je l'ai dit, en commençant ce discours, et je

le répète, en finissant : le mal profond de ce temps, c'est l'effacement progressif de l'idée de la souveraineté dans les générations nouvelles.

Hélas! cette souveraineté n'est plus seulement ignorée et méconnue, elle est méprisée ; elle est, par certains hommes, maudite et abhorrée ; et ce mot, à l'heure qu'il est, retentissant d'un si terrifiant et sinistre éclat, l'*anarchisme*, dont on ose se faire un drapeau soi-disant social, n'est que le dernier mot de la haine que le génie de la Révolution a jurée à toute autorité et à toute souveraineté.

Or, d'où est venue, pensez-vous, dans notre société moderne, cette méconnaissance d'abord, puis ce mépris, puis cette répulsion de la souveraineté dans toutes les sphères de la vie, de la vie privée, de la vie domestique et de la vie sociale? Manifestement, de l'oubli, du mépris, de la haine, de la répulsion de la royauté et de la souveraineté de Jésus-Christ. Nos dédains et nos mépris sont montés un jour jusqu'à Celui qui est le centre et la source de toute souveraineté, la souveraineté en essence ; et tous les souverains, de quelque nom qu'ils se nomment, sous quelque forme et dans quelque sphère

que se produise leur souveraineté, ont ressenti de ces mépris et de ces dédains l'inévitable contre-coup.

Donc, Messieurs, si vous voulez régénérer cette société qui se meurt de révolte et de révolution, restaurez, en vous et autour de vous, le culte de cette divine autorité qui est l'antagonisme absolu de la Révolution, et relevez dans vous et, s'il se peut, dans toutes les âmes, le trône de notre Christ-Roi, l'éternel ennemi de l'anarchie, cette fille de l'enfer, déchaînée par Satan au seuil de nos sociétés nouvelles.

Alors le respect et l'amour de cette grande autorité descendront sur toutes les autres autorités qui relèvent d'elle. Toutes ces autorités recevront de ce Roi des rois dans l'âme des peuples une sorte de consécration et comme un reflet de son droit divin. Et la Révolution, qui est en essence l'opposition ou la guerre à ce Christ Roi et Autorité, disparaîtra devant sa divine royauté, partout reconnue, obéie, aimée et respectée.

Alors tous ces monstres d'erreurs et de passions antisociales, enfantés par la Révolution elle-même, disparaîtront avec leur satanique mère. Alors il n'y aura plus de radicalisme,

plus de socialisme, plus de communisme, plus de nihilisme, surtout plus d'anarchisme. Tous ces produits du mal, tous ces enfants de ténèbres rentreront dans leur nuit. Il n'y aura plus que la royauté lumineuse de Jésus-Christ, rayonnant de tout son légitime éclat et étendant de plus en plus dans l'humanité son règne pacifique Tous ses sujets, soumis à son sceptre aimé, se rencontreront dans l'unité, l'harmonie et la félicité; et ce règne de Jésus-Christ sur la terre sera la plus expressive et la plus belle image de son règne dans le ciel.

Amen.

OPPOSITION AU CHRIST-ROI

Nolumus hunc regnare super nos. (Luc., XIX, 14.)
Nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous.

Messieurs,

Ce cri de révolte, qui retentit depuis dix-neuf siècles, retentit aujourd'hui parmi nous avec plus d'éclat que jamais. Cette clameur poussée dans le passé, et surtout dans notre présent, constitue l'un des phénomènes les plus curieux de toute notre histoire.

C'est à ce phénomène ou à ce spectacle, à la fois séculaire et contemporain, que je me propose de vous faire assister par ce discours.

Nous avons établi hier, par des témoignages

absolument irrécusables et des raisons pour nous chrétiens absolument décisives, l'existence ou la réalité de la royauté de Jésus-Christ.

Nous avons entendu les voix qui la proclament ; nous avons montré les titres qui la fondent, et signalé les caractères qui la distinguent et la mettent au-dessus de toute autre autorité.

Les *voix* qui la proclament, c'est-à-dire voix des prophètes, voix de Jésus-Christ, voix des apôtres, voix de l'Église, voix de l'histoire.

Les *titres* ou les droits qui la fondent, à savoir : droit de naissance ; droit de création ; droit de rédemption ; droit de conquête ; droit d'élection et de promesse ; droit de dilection ; droit d'union et d'identification ; tous les droits enfin.

Les *caractères* qui distinguent cette royauté entre toutes les royautés : royauté la plus indiscutable et la plus infaillible ; la plus souveraine et la plus absolue ; la plus perpétuelle et la plus universelle ; la plus inviolable et la plus décisive de notre destinée, donc la plus redoutable ou la plus salutaire.

Telle apparaît, dans son incomparable majesté, la royauté de notre Christ-Roi.

Mais, Messieurs, remarquez-le bien, autant

cette royauté de Jésus-Christ est incontestable, autant est manifeste l'opposition qui lui est faite; et, autant est grand et illustre le règne de ce Roi dans notre humanité, autant est grande et acharnée la guerre ouverte ou sourde que lui fait notre humanité.

Il y a dans le monde, depuis le mystère de l'Incarnation, une opposition à Jésus-Christ : cette opposition est un fait absolument indéniable; c'est un fait permanent, universel, éclatant; c'est un fait prodigieux, je pourrais même dire : c'est un fait divin, un fait qui ne se peut expliquer que par la divinité de Celui qui en est l'objet.

Or quelle est, pensez-vous, la grande cause de cette opposition?

Assurément diverses causes contribuent, dans une mesure, à susciter contre Jésus-Christ cette étonnante opposition; ainsi, par exemple, les mystères de son dogme, l'austérité de sa morale; la mortification, l'humilité, l'abnégation et le sacrifice, qui sont comme le fond du christianisme et ont dans le Christ lui-même leur divine personnification. Oui, tout cela provoque dans notre humanité, vis-à-vis de Jésus-Christ, des répulsions profondes, répulsions

instinctives qui ont leur principe dans la perversion même de notre nature humaine.

Mais ce qui explique surtout cette opposition à Jésus-Christ au sein des générations humaines, ce qui en est la cause la plus profonde et la plus générale, la principale cause, enfin, c'est sa *royauté* elle-même. Vérité capitale, mais trop peu comprise, que je voudrais, avant d'aller plus loin, mettre dans tout son jour.

Il y a dans la nature humaine, vis-à-vis de Jésus-Christ-Roi, une jalousie, une défiance, une peur, qui explique cette opposition à sa divine royauté.

Cette opposition éclate dans toute l'histoire du christianisme : elle éclate dans l'histoire du *passé ;* elle éclate surtout dans l'histoire du *présent.*

C'est tout le sujet et toute la division de ce discours, tracée par le sujet lui-même.

I

Parcourez, Messieurs, et embrassez d'un regard d'ensemble, du point de vue où nous

sommes, toute l'histoire du christianisme; partout et toujours, au commencement, au milieu, à la fin, le même phénomène se produit, le même spectacle se déroule sous vos yeux, l'*opposition au Christ-Roi*, opposition sous des formes indéfiniment variées ou plutôt sous une forme toujours la même :

1° Et tout d'abord, au commencement, dès la naissance même de Jésus-Christ, apparaît à sa royauté l'opposition *judaïque*.

Ce qui fait peur dans l'Enfant-Dieu encore dans son berceau, c'est son titre de Roi

Des mages venant de l'Orient, conduits par la mystérieuse étoile vers le royal berceau, arrivent à Jérusalem et ils demandent aux Juifs étonnés : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître? *Ubi est qui natus est Rex Judæorum?*

En entendant ces paroles, Hérode se trouble et avec lui toute la cité de Jérusalem, *turbatus est Herodes et omnis Jerosolyma cum illo* (1). Que peut-être, s'écrie-t-on de toutes parts, ce Roi mystérieux dont on nous annonce la naissance? Tous tremblent, et Hérode surtout tremble pour son trône : Arrière ce Roi; s'il

(1) Matth., II, 3.

existe, qu'il meure; je le poursuivrai et je le tuerai, *persequar et interficiam.*

De là, pour se mieux assurer de la mort du Roi, le massacre des Innocents; plutôt que de manquer Celui qu'il jalouse, sa jalousie les tuera tous. Que ne peut la peur sur le cœur des puissants de la terre!

Plus tard, à l'autre bout de sa vie, au jour de sa Passion, ce qui soulève le plus contre Jésus-Christ la haine et la fureur judaïque, c'est ce titre de Roi qu'ils l'accusaient de s'attribuer. Et lorsque Pilate dit à la foule ameutée, pour essayer de l'apaiser : Vous voulez donc que je fasse crucifier votre Roi? — Notre Roi?... Mais « nous n'avons pas d'autre roi que César; non, nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous, *nolumus hunc regnare super nos* ». Ainsi, plutôt que d'accepter cette royauté sortie de leur sang, ils préfèrent accepter une royauté étrangère, une royauté païenne. Que faire alors de Jésus-Roi? Qu'il soit crucifié, *crucifigatur.*

Aussi, quand il est livré à la fureur d'une vile populace, ce qu'on insulte, ce qu'on outrage, ce qu'on bafoue, ce qu'on raille et tourne en ridicule, ce qu'on couronne d'épines, ce qu'on frappe au visage, et finalement ce que l'on

veut crucifier, c'est sa royauté même ; car ce qui fait peur surtout en lui, à la jalousie et à la haine des Juifs, c'est son titre de Roi.

Même après qu'il a expiré sur la croix, c'est encore ce titre de Roi qui les inquiète et les trouble ; et ils courent demander à Pilate qu'on inscrive sur la croix du condamné, non pas qu'il est Roi, mais qu'il *s'est dit* Roi des Juifs.

Et jusque dans son sépulcre le spectre de sa royauté les épouvante toujours. Ils craignent que ses disciples, en le faisant mystérieusement disparaître, ne lui fassent dans l'opinion une royauté posthume, et, pour se rassurer contre cette éventualité qu'ils redoutent, ils demandent que le sépulcre soit gardé par des soldats.

Cette opposition judaïque à la royauté de Jésus-Christ fut comme le point de départ et comme la figure prophétique de toutes les oppositions que devait rencontrer, à travers la nature et les siècles, cette divine royauté...

2° Après l'opposition judaïque, voici venir, dans des proportions plus vastes, dans les péripéties les plus lugubres et dans les drames les plus horriblement sanglants, ce que

j'appelle l'opposition ou la persécution *païenne*.

A peine la religion de ce Christ-Roi repoussé par les Juifs avait fait dans le monde païen sa première apparition, que la persécution s'attache partout à ses pas, et que le glaive des persécuteurs frappe partout sur ses disciples. Jamais rien de semblable n'avait été vu, et n'eût pu même s'imaginer. Un luxe de supplices inouï dans les annales de l'histoire et avec des proportions jusqu'alors inconnues se déploie et s'étale dans les cités, les places publiques, dans les prétoires et jusque dans le palais des empereurs.

Le monde a vu se dérouler, avec ses scènes horribles, dans toutes les parties du monde alors connu, cette tragédie sanglante des trois siècles du martyre catholique, où l'on peut voir passer, couverts de leurs blessures, plus de dix millions de héros de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions, immolés par la fureur païenne.

Je ne puis ici vous retracer en détail le drame de cette persécution trois fois épouvantable, et par son étendue, et par sa durée, et par ses indescriptibles férocités.

Cette inénarrable histoire du martyre catho-

lique, écrite partout avec le sang des chrétiens, je ne songe pas à vous la faire.

Ah! ce sang crie partout et il crie toujours, avec une voix que rien ne peut étouffer; et il dit assez haut tout ce qu'il a fallu de fureur païenne pour consommer tous ces massacres de chrétiens.

Mais, quelle fut en réalité la cause principale de ces atrocités commises sur nos frères et nos sœurs? Qu'est-ce qui allumait, dans les persécuteurs, cette soif de carnage et de sang?

Était-ce l'amour de leur religion, compromise par les progrès du christianisme grandissant, et le respect de leurs dieux dont le culte était menacé par celui du Dieu des chrétiens? Mais la plupart de ces tyrans et de ces bourreaux ne croyaient plus même à ces dieux qu'ils prétendaient honorer en arrosant du sang de nos martyrs leurs autels chancelants.

Qu'est-ce donc qui armait partout contre les chrétiens la fureur de ces monstres couronnés qui se nommaient Tibère ou Néron, Commode ou Caracalla, Domitien ou Dioclétien, Marc-Aurèle ou Trajan? Peut-être les crimes dont les chrétiens se rendaient coupables? « Mais, s'écrie, avec autant de raison que d'éloquence,

un illustre témoin de ces massacres, Lactance, « ce n'est pas contre le crime, c'est contre la sainteté elle-même que la persécution a tiré son glaive, *adversus sanctitatem gladium perstrinxit* ».

Qu'est-ce donc, enfin, qui soufflait au cœur de ces tyrans cette rage persécutrice et ce besoin d'extermination? Était-ce l'effrayante austérité de la morale chrétienne, la prédication de la mortification, de la chasteté et du sacrifice?

Sans doute, on peut admettre que cette prédication et cette morale du Christ crucifié ont pu donner à ces hommes aussi corrompus que cruels une secrète épouvante et, par là, soulever leur colère contre une religion qui menaçait leurs grossières passions.

Mais ce qui les arma surtout contre les chrétiens, ce qui leur fit faire le serment de les exterminer, ce n'était pas tant la crainte du Christ crucifié, c'était la peur du Christ-Roi.

C'est qu'en effet les apôtres prêchaient ce Christ non seulement comme un Dieu qu'il fallait adorer, mais encore comme un Roi à qui il fallait obéir; comme un Maître souverain et vraiment suprême. Ces tyrans, d'ailleurs,

sentaient comme d'instinct, dans ce Christ, une autorité qui, dans l'âme des chrétiens, dépassait la leur et une royauté, à la fois si puissante et si aimée, qu'elle suscitait pour l'attester des millions et des millions d'héroïsmes poussés jusqu'au sacrifice de la vie.

Voilà pourquoi cette royauté du Christ, tout invisible qu'elle fût, faisait peur à la leur ; et ils espéraient l'anéantir en exterminant les chrétiens.

Telle fut l'opposition féroce que, pendant trois siècles, les despotes romains ont faite partout à la royauté de Jésus-Christ. Et, chose remarquable, cette opposition, depuis, a eu partout la même cause et, dans tous les paganismes, s'est manifestée par des haines, des fureurs et des cruautés semblables. Oui, partout, en Chine, au Japon, en Corée, aux Indes, au Tonkin, le Christ-Roi fut persécuté et frappé dans ses apôtres et ses serviteurs: tous les potentats du paganisme redoutèrent sa royauté plus encore que sa divinité. Si ce Christ n'eût été présenté que comme un Dieu, peut-être les rois et empereurs païens l'auraient accepté comme une divinité de plus. L'histoire raconte qu'un de ces empereurs

romains avait placé, pour lui faire rendre un culte, l'image de Jésus-Christ dans le Panthéon.

Mais le Christ se présentait partout comme un Maître suprême, comme un Roi s'élevant au-dessus de tous les rois; et, selon les paroles de l'Eglise redites partout par les apôtres, il se présentait comme le Roi des rois, *Rex regum*.

De là, surtout, l'immense et sanglante opposition païenne à Jésus-Christ-Roi; de là cette tentative monstrueuse, attribuée particulièrement à Dioclétien, de faire disparaître de la terre entière le nom du Christ, en exterminant tous ses disciples, et de noyer sa royauté dans le sang de tous les chrétiens.

Ce qui démontre avec éclat, dans les persécuteurs païens, le besoin satanique de s'attaquer à Jésus-Christ-Roi, c'est surtout l'étrange interrogatoire que l'on faisait subir aux chrétiens cités devant les tribunaux, et la manière plus étrange encore dont les prétendus juges prononçaient la sentence. Ce que l'on recherchait, dans ces actions soi-disant judiciaires, ce n'était pas le crime, le vol, l'assassinat; non, ce que l'on recherchait, c'était un nom, rien qu'un nom, le nom de ce Christ que l'on poursuivait dans

les Chrétiens. Écoutons : « Êtes-vous disciple et sectateur du Christ mort à Jérusalem? — Non.— Alors, allez en paix, vous êtes innocent. — Êtes-vous disciple et sectateur du Christ mort à Jérusalem? — Oui, je le suis. — Alors, vous serez brûlé vif, ou vous serez livré aux bêtes. »

Donc, ce que l'on voulait atteindre, dans les Chrétiens, c'était le Christ, encore le Christ, toujours le Christ, le Christ dont la royauté effrayait sur leur trône les plus fiers et les plus puissants potentats du monde.

3° Mais, Messieurs, ce n'est pas seulement le césarisme païen, c'est le césarisme chrétien qui a fait et fait encore opposition à la royauté de Jésus-Christ.

On a vu, en effet, dans les siècles chrétiens, se produire, avec plus ou moins d'éclat, cet antagonisme des puissants et des gouvernants contre la royauté de Jésus-Christ, personnifiée surtout dans les pontifes, ses représentants. Et, chose remarquable, les potentats dont il s'agit ici croyaient tous à la divinité de Jésus-Christ, donc à sa souveraine autorité.

Ils croyaient que cette autorité du Christ-Roi était vivante dans ses représentants et que le

divin Maître lui-même avait voulu la rendre visible et agissante dans ses pontifes. Ils savaient donc que leur résister, c'était résister à Jésus-Christ, et que les persécuter, c'était persécuter Jésus-Christ lui-même.

Eh bien! à la lumière de cette vérité, parcourez notre grande histoire, et il vous sera révélé que, malgré cette conviction et cette foi, les potentats, même portant au front le signe de leur baptême, ont fait à cette Royauté du Christ, représentée dans ses pontifes, une guerre flagrante.

Sous quelque forme ou sous quelque nom que se produisît cet antagonisme armé vis-à-vis de nos pontifes, c'était au fond partout et toujours la même chose : l'opposition plus ou moins directe à l'autorité même de Jésus-Christ ayant, dans la personne de ses pontifes, constitués ses vicaires ou ses vice-rois, sa plus complète et sa plus haute représentation.

Et, quand on y regarde de près, il devient manifeste que la jalousie de pouvoir et de gouvernement était le vrai motif de ces oppositions despotiques et persécutrices des empereurs chrétiens contre le chef suprême du christianisme.

Ah! l'histoire serait longue de ces oppositions, de ces tracasseries, de ces luttes et même de ces persécutions suscitées contre le chef de l'Église catholique par les chefs des empires, des royaumes et des républiques; et les limites d'un discours n'en permettent pas le détail.

Depuis l'empereur Constance jusqu'aux empereurs Henri IV et Frédéric II d'Allemagne, et depuis ces derniers jusqu'aux empereurs Joseph II et Napoléon, que d'oppositions impériales faites à la souveraineté de nos pontifes!

Chose singulière et pourtant véritable, alors même que ces empereurs voyaient des populations immenses courbées sous leur sceptre, ces vieillards du Vatican, matériellement sans défense, mais portant au front le sceau de la souveraineté de Jésus-Christ, leur inspiraient je ne sais quelle jalousie de pouvoir, d'ascendant et d'autorité.

Malgré leur toute-puissance dans l'ordre matériel, ils sentaient qu'ils ne régnaient que sur les corps, et ils jalousaient cette royauté qui, toute désarmée qu'elle était, régnait sur les âmes.

Jésus-Christ, en effet, était venu fonder le

royaume des âmes, et il avait constitué Pierre et ses successeurs chefs visibles de ce royaume.

Cette idée de ne régner que sur les corps, c'est-à-dire à la surface de l'humanité, irritait leur orgueil et semblait, à leurs yeux et aux yeux du monde entier, humilier leur puissance. Napoléon exprimait ce dépit de ses ambitions impériales, alors qu'il disait, en parlant de l'autorité de nos pontifes : « Ils prennent les *âmes*, et ils me jettent les corps. » Sous ce rapport, sa lutte acharnée et persécutrice contre Pie VII est toute une révélation : ce glorieux conquérant de l'Europe, ce fléau des nations, vainqueur dans tant de batailles, se sentait lui-même vaincu par un prêtre, par un vieillard infirme, mais armé, pour lui résister, de l'ascendant de sa suprême autorité.

Et ce qui est vrai des oppositions plus ou moins brutales des empereurs chrétiens, ne l'est pas moins de celle de nos rois chrétiens. Si nous avons eu des rois soumis et obéissants à l'autorité de nos pontifes, nous en avons eu aussi de rebelles, même parmi ceux qui se proclamaient les fils aînés de l'Église. Sans parler des autres, est-ce que les Philippe le Bel et les Louis XIV n'ont pas fait au souverain pon-

tife une opposition, pour ne pas dire une guerre, indigne de rois chrétiens? Eux aussi, la souveraineté de Jésus-Christ, visible dans son Vicaire, les offusquait, les gênait, les contrariait; et leur foi, même leur foi sincère, qui leur montrait dans les papes l'autorité du Christ-Roi, ne suffisait pas à désarmer, en face de cette autre royauté, leurs royales jalousies.

Et, dans cet ordre de choses, les républiques n'ont que trop imité et souvent même surpassé, vis-à-vis de la royauté pontificale, les agissements despotiques et jaloux des empereurs et des rois chrétiens. Qui pourra compter tous les tyranneaux qui, sous des noms divers, drapés de républicanisme, ont fait la guerre aux pontifes romains et, au nom du progrès et de la liberté, ont attaqué et harcelé de toutes les manières leur suprême autorité?

Quel étrange besoin de faire aux représentants officiels et constitués de l'autorité de Jésus-Christ cette opposition sourde ou bruyante, brutale ou hypocrite!...

Bref, qu'il s'agisse d'empires, de royaumes ou de républiques, rien de curieux comme cette autre page de notre histoire: page non san-

glante, peut-être, mais sur laquelle est écrite, en caractères non moins authentiques et non moins significatifs, la vraie cause de toute opposition césarienne et gouvernementale à la royauté de Jésus-Christ.

4° Ce que nous venons de dire de l'opposition césarienne à l'autorité de nos pontifes et, par suite, à la royauté même de Jésus-Christ, nous en explique facilement une autre que l'on pourrait nommer l'opposition schismatique et hérétique.

Et, tout d'abord, il est de notoriété historique que les grands schismes qui ont déchiré l'unité catholique sont nés surtout de cette jalousie de pouvoir dont nous venons de parler.

Sans doute, les schismes peuvent avoir des causes apparentes que facilement on prend pour les causes réelles. Il en est même qui y contribuent efficacement, mais secondairement, par exemple : d'un côté, les débauches des princes; de l'autre, les avertissements et les menaces des pontifes; et puis, les haines de peuple à peuple, les antipathies de race et d'autres causes secondaires.

Mais la grande et principale cause est

au cœur des princes, dans cette jalousie d'autorité, passion essentiellement séparatiste et schismatique.

En réalité, les schismes naissent, eux aussi, eux surtout, de la peur de cette souveraineté, non seulement royale, mais encore *supérieure* à la leur. Savoir qu'un prêtre siégeant à Rome pouvait non seulement les frapper personnellement d'anathème, mais qu'il pouvait, d'un mot tombé de ses lèvres ou écrit de sa main, réduire à néant, dans l'âme de leurs propres sujets, un décret porté par leur autorité royale ou impériale, voilà ce que ces rois et ces empereurs ne pouvaient supporter.

De là, dans ces princes, le besoin de rompre avec cette autorité qui, dans le gouvernement des âmes et la garde des consciences, prétendait dominer et souvent dominait en effet leur propre autorité. De là, cette parole de révolte sortant de leur cœur insurgé contre cette divine autorité : *Dirumpamus vincula*, brisons ces liens qui nous enchaînent à la tyrannie romaine ! De là, enfin, ces colères, ces haines, ces serments contre Rome, sortant du cœur des princes, pour se répandre peu à peu dans la nation entière, et tout un peuple, souvent, sans l'avoir

voulu, arraché, comme une branche brisée, au tronc de la catholicité.

Ainsi Henri VIII arracha l'Angleterre, et l'empereur Michel arracha les peuples d'Orient à l'unité catholique. Chrétiens encore qu'ils étaient, et croyant à la divinité de Jésus-Christ, ce qui les irritait, les soulevait et les armait de toutes manières contre nos pontifes, c'était, au point de vue des âmes, cette suprême magistrature qu'ils tenaient de la royauté même de Jésus-Christ.

Et ce qui est vrai du schisme, est vrai des hérésies qui sont des schismes aussi. Le principe qui soulève contre Rome et ses pontifes l'orgueil des rois ou empereurs schismatiques, est le même qui a soulevé, contre l'autorité des pontifes romains, tous les grands hérésiarques.

Ce principe, au fond, n'était autre que la révolte implicite contre la royauté de Jésus-Christ; et l'immense déchirement provoqué par Luther dans l'Église de Dieu, c'était comme le déchirement de ce manteau royal dont le Christ-Roi avait lui-même revêtu son vicaire, c'est-à-dire son lieutenant, son vice-roi sur la terre.

Ce fut, dans le moine sacrilège et révolté, un chef-d'œuvre d'audace et d'hypocrisie, de prétendre exalter le règne de Jésus-Christ en insultant son plus haut représentant, celui à qui le Christ a dit dans la personne de saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, je te donnerai les clefs du royaume du ciel, etc. » Oui, c'est l'homme investi, par Jésus-Christ lui-même, de cette puissance plus que royale, que l'apostat fait profession publique d'insulter, d'outrager de toutes les manières ; ce qui revient manifestement à insulter et à outrager Jésus-Christ qui a dit : « Qui vous méprise me méprise. » Et, en réalité, tout ce que rejette l'hérésiarque, avec ses sectateurs : la confession, la communion, l'abstinence, le sacrifice de l'autel, tout cela nous vient de Jésus-Christ. Et leur révolte contre l'Eglise, et notamment contre son pontife suprême, est une révolte contre Jésus-Christ lui-même.

Ainsi, vous le voyez, en plein christianisme comme en plein paganisme et en plein judaïsme, le principe d'opposition à Jésus-Christ est le même : la peur de sa divine royauté.

5° Mais, Messieurs, nous n'en avons pas fini

encore avec les oppositions à notre Christ-Roi ; avec les oppositions déjà signalées, voici venir, au dix-huitième siècle, l'opposition *rationaliste*.

Les oppositions impériales et royales, hérétiques et schismatiques, dont il vient d'être question, laissaient subsister dans le christianisme le caractère divin. Pour elles le Christ était Dieu, et sa divine royauté existait dans l'Eglise et avait pour son lieutenant, investi de son droit divin, le successeur de saint Pierre.

Le rationalisme va plus loin, il sape la base fondamentale du christianisme, en niant la divinité de Jésus-Christ. Luther niait dans le Pontife romain le représentant du Christ-Dieu ; Voltaire, lui, nie le Christ-Dieu lui-même. Luther personnifiait surtout l'anticatholicisme, ou, comme il disait dans sa langue, l'antipapisme ; Voltaire, lui, personnifie surtout l'antichristianisme et, partant, l'agression directe contre le Christ. Il était l'opposition antichrétienne au sens le plus complet de ce mot. Bientôt cette opposition se nomma légion, et une guerre fut déclarée à Jésus-Christ, telle que l'on n'en avait jamais vu dans le christianisme : guerre de mensonges et de calomnies ;

guerre d'outrages, de sarcasmes et de dérision : partout la parole humaine au service de la haine antichrétienne, sous toutes les formes du langage et dans toutes les sphères de la pensée, conspirant, avec une sacrilège audace, contre le Verbe divin.

Mais ici encore, je le demande, quelle était la vraie cause de cette opposition rationaliste et antichrétienne? Au cœur de tous ces agresseurs de la divinité du Christ et du christianisme, qu'y avait-il? Il y avait la peur de la royauté de Jésus-Christ encore plus que de sa divinité.

Oui, ce qui révoltait surtout l'orgueil de Voltaire et de ses pareils, c'était cela même, c'était de reconnaître en Jésus-Christ un *Maître*, un Maître de leur pensée, un Maître de leur volonté, un Maître de leur cœur, un Maître de leur conscience, un Maître de leur vie tout entière.

Que pouvaient-ils en Jésus-Christ et dans le christianisme redouter, si ce n'est cette souveraineté et cette royauté des âmes, dont ils voulaient tout à fait s'affranchir?

Sur quel autre point pouvaient-ils, en effet, appuyer leur opposition au Christ-Dieu et à

l'Église, sa divine épouse? Que pouvaient-ils reprocher à l'un ou à l'autre?

Par sa personne, Jésus-Christ, même abstraction faite de sa divinité, apparaissait comme l'idéal de la perfection humaine, et comme la plus pure et la plus radieuse figure de l'histoire. L'Eglise, de son côté, se révélait, à la lumière même de son histoire, comme le plus grand chef-d'œuvre d'institution sociale, et comme la plus prodigieuse bienfaitrice de l'humanité. Dans l'un et l'autre, même en ne les considérant qu'au point de vue purement humain, c'est la sainteté, c'est l'amour, c'est le dévouement, c'est-à-dire le bien, rien que le bien; et, d'un côté comme de l'autre, c'est la plus grande beauté morale qu'on ait vue sur la terre.

Sous ce rapport, le Christ et l'Eglise ne pouvaient alors comme toujours qu'être sympathiques aux générations humaines, et exercer sur elles une puissante attraction. Oui, mais ce Christ est Roi, et cette Eglise est reine; l'un et l'autre donnent des ordres et prétendent être obéis. Cette autorité, personnifiée en Jésus-Christ et constituée dans l'Eglise, pesait à des orgueils impatients de tout joug et de toute obéissance. Là fut la raison ridicule de l'insur-

rection rationaliste et de la révolte antichrétienne.

Pris dans son ensemble, le rationalisme de Voltaire, c'est-à-dire le rationalisme antichrétien élevé à sa plus haute puissance, n'est qu'une insurrection contre l'autorité incarnée dans le Christ-Roi, et organisée dans l'Eglise, sa divine épouse.

De là le cri satanique poussé par le patriarche de l'impiété moderne, et répété, comme par des échos, par toutes les voix de la secte voltairienne : *Ecrasons l'Infâme.*

Reste, pour compléter cette vue rétrospective de l'opposition au Christ-Roi, l'opposition dite *révolutionnaire.*

Ce n'est plus un mystère pour personne, la Révolution qui, comme le Protée de la fable, prend, pour mieux séduire, toutes les formes, n'est au fond et partout qu'une même chose, à savoir : l'opposition directe et systématique à Jésus-Christ, c'est-à-dire au Verbe incarné.

La Révolution naquit dans le ciel d'un mouvement insurrectionnel contre le Verbe de Dieu. C'est de ce Verbe incarné que Dieu, en le montrant à l'horizon de l'avenir, avait dit aux anges : « Vous l'adorerez. » Et Lucifer, le

premier des anges et des archanges, Lucifer, des plus hautes cimes du ciel, s'était écrié : Non, je ne l'adorerai pas ; et il emporta dans sa révolte une partie des célestes phalanges.

La Révolution est fidèle à son origine, et elle continue d'être sur la terre ce qu'elle a été à sa naissance dans le ciel : elle est l'opposition au Verbe, elle est la haine du Verbe, la guerre au Verbe. Les autres noms qu'elle se donne ne sont que des masques empruntés pour se déguiser elle-même.

Eh bien, quelle est la raison radicale de cette opposition, de cette haine, de cette guerre? Pourquoi ces fureurs et ces frémissements, ces guerres et ces complots? *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania?* Et contre qui? Contre le Seigneur et contre son Christ, et nous pouvons ajouter contre l'Eglise qui le représente et perpétue son action dans l'humanité? *Quare?* Pourquoi?

Le Psalmiste vous le révèle par ces paroles de la révolte, par ce cri révolutionnaire à la plus haute puissance : « *Dirumpamus vincula*, brisons ces liens dont ils nous veulent enchaîner ; et leur joug, rejetons-le bien loin de nous, *et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* »

Ainsi, ce que la Révolution redoute surtout dans ce Christ qu'elle repousse, c'est sa royauté placée au-dessus de toute royauté, de tout empire, de toute république, de tout gouvernement; c'est le Maître de tous les maîtres.

L'essence même de la Révolution, c'est la haine de l'autorité, c'est la révolte contre l'autorité ; c'est la négation théorique de l'autorité ; et pratiquement c'est l'effort permanent, pour essayer de l'anéantir... Et plus grande, plus haute, plus divine se révèle cette autorité, plus grande est la haine qu'elle suscite, et plus acharnée l'opposition qui lui est faite, et la guerre qui lui est déclarée.

Or le Christ-Roi, nous l'avons dit, se présente non comme une autorité quelconque, mais comme la souveraine, la suprême, la divine autorité. De là, la répulsion qu'il inspire au génie révolutionnaire; de là, cette fureur réservée de la Révolution contre ce Christ et tout ce qui semble l'incarner à ses yeux. De là cette clameur déicide retentissant jusqu'à nous, à travers dix-neuf siècles : « *Nolumus hunc regnare super nos,* nous ne voulons pas qu'il règne sur nous... »

De là, enfin, contre le christianisme, c'est-

à-dire le Christ agissant dans l'humanité, cette haine révolutionnaire, à nulle autre pareille, haine profonde, ardente, implacable, irréconciliable, satanique enfin.

Tel se révèle dans le passé, de siècle en siècle, le phénomène étrange de l'opposition à notre Christ-Roi!

Au commencement du christianisme, l'opposition *judaïque*, puis l'opposition *païenne ;* opposition sanglante, voulant noyer dans le sang cette royauté invisible, jalousée par les empereurs ;

Au milieu, l'opposition *césarienne ;* les empereurs et les rois, même chrétiens, redoutant dans les pontifes, ses représentants, la royauté effective de ce Christ, qui avait marqué leur front de son sceau royal. Et, avec l'opposition *césarienne*, comme conséquence naturelle, l'opposition *hérétique* et *schismatique*, par peur de cette autorité souveraine personnifiée dans nos Pontifes et placée au centre et au sommet du christianisme ;

Aux temps plus rapprochés de nous, l'opposition *rationaliste*, et finalement la grande et universelle opposition que nous avons appelée *révolutionnaire*.

Tel est, Messieurs, en ce qui concerne l'opposition à Jésus-Christ, le témoignage du passé depuis dix-neuf siècles.

Tout ce qui repousse Jésus-Christ dans l'humanité, le repousse surtout à cause de sa royauté; et tout mouvement de répulsion, d'insurrection et de persécution est surtout un mouvement de répulsion, d'insurrection et de persécution contre le *Christ-Roi*.

Et maintenant je demande quel est devant le même Christ-Roi, l'attitude de notre siècle et des hommes de ce temps? Je réponds : une opposition plus profonde, plus forte et plus générale que jamais. C'est ce qui me reste à vous montrer.

II

Nous essaierions en vain de nous le dissimuler : le siècle dont nous sommes les fils, pourrait s'intituler tout particulièrement le siècle de l'opposition ou de la contradiction à Jésus-Christ.

Lors de sa Présentation au temple, un vieil-

lard inspiré eut la vision prophétique de son avenir, et il laissa tomber sur l'Enfant-Dieu ces étonnantes paroles : « *Ecce positus est hic... in signum cui contradicetur.* Il sera un signe de contradiction. » Jamais parole prophétique n'eut dans l'avenir, avec plus d'éclat, sa réalisation historique.

Comme nous venons de le voir, cette contradiction, ou opposition effective à Jésus-Christ, se manifeste depuis deux mille ans dans tous les siècles chrétiens.

Mais nous pouvons affirmer que cette opposition à Jésus-Christ et à tout ce qui le représente, caractérise plus spécialement notre dix-neuvième siècle : héritier de l'opposition voltairienne, ce siècle, sous deux formes diverses, l'a singulièrement agrandie. Et, sauf la guerre sanglante déclarée pendant trois siècles de martyre aux disciples de Jésus-Christ, notre siècle donne le spectacle d'une opposition au Christ, telle qu'on n'en avait jamais vu.

Pour embrasser dans son vaste ensemble ce phénomène contemporain, je distingue dans ce phénomène une opposition directe, ouverte et franche, et une opposition indirecte, sournoise et hypocrite.

Et tout d'abord, je constate dans notre siècle une opposition à Jésus-Christ, directe et ouverte, et je constate en même temps que cette opposition est aujourd'hui plus grande, plus profonde et plus générale que jamais ; et jamais aussi il n'a été plus évident que cette opposition a pour cause principale sa royauté et la revendication, par l'Eglise, de ses imprescriptibles droits.

Il y a maintenant au Christ *vérité*, dans l'ordre de la pensée, une opposition telle que, depuis le calvaire, on n'en avait pas encore vu au sein du christianisme, dans ces proportions du moins : j'entends surtout cette opposition des intelligences qui se nomme elle-même la *libre-pensée*.

Il y a toujours eu dans les siècles chrétiens, sous des noms divers, ce qu'on nomme, de nos jours, des libres-penseurs. Mais, règle générale, dans nos siècles chrétiens, le libre-penseur comme l'athée était rare ; il apparaissait dans l'humanité, comme un phénomène exceptionnel et comme une sorte de monstre dans la nature.

Mais, aujourd'hui, la multitude des libres-penseurs, qui pourra la compter? Où ne le

rencontrez-vous pas, aujourd'hui, le libre-penseur? Le libre-penseur se révèle, plus ou moins, dans toutes les classes et à tous les degrés de la hiérarchie sociale; il est dans la noblesse, dans la bourgeoisie, dans le peuple : des plus hauts sommets aux plus bas fonds de la société vivante, la libre-pensée apparaît avec une suffisance et une arrogance superbes.

Et, dans l'ordre moral, c'est-à-dire au point de vue des mœurs contemporaines, à ce type divin de la sainteté et de la pureté personnifiées en Jésus-Christ, quelle opposition aussi !

La corruption et l'immoralité font nécessairement opposition à la pureté et à la sainteté, comme le froid fait opposition à la chaleur, l'obscurité à la lumière, la mort à la vie. Or, quand la dépravation morale a-t-elle pris dans les siècles chrétiens des proportions plus grandes, aussi grandes même qu'aujourd'hui? En dehors des générations que sanctifie encore l'exemple et le contact de Jésus-Christ, quelles mœurs sybaritiques et babyloniennes! Au sein de ces générations amollies quels spectacles, ou plutôt quelles orgies de sensualisme !

Aussi, à ce Christ qui apparaît portant à son

front l'auréole de la sainteté et dans sa main le drapeau de sa croix, c'est-à-dire de la mortification et de l'austérité, de la part de ces générations qui se vautrent dans toutes les corruptions et toutes les voluptés, quelle ardente opposition!

Parlerai-je de l'opposition que notre Christ rencontre dans l'ordre *politique?* Jamais, depuis la naissance du christianisme, a-t-on vu une tendance si générale et si fortement accusée à éliminer Jésus-Christ de toutes les sphères de la politique? Jamais a-t-il été, comme aujourd'hui, écarté des constitutions, des législations et des administrations de la société ; bref, de poste en poste, chassé de partout?... Chose triste à contempler, l'ombre seule de Jésus-Christ donne aux grands hommes de nos modernes gouvernements de véritables peurs d'enfants; et son nom les épouvante si fort, qu'ils travaillent le plus qu'ils peuvent à l'effacer de partout.

Aussi tout projet, toute réforme, toute entreprise, tout dévouement même sont repoussés par eux, pour le seul fait qu'ils portent le signe de Jésus-Christ, et cette manie, cette fureur de laïcisation qui s'est emparée de

nos politiques, qu'est-ce donc, je vous prie, si ce n'est un satanique besoin d'éliminer et de supprimer tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, représente Jésus-Christ ou du moins quelque chose de lui?

Que dis-je? même dans l'ordre purement social, où l'on prétend rechercher le bien-être et le bonheur du peuple ouvrier, quelle peur étrange aussi de tout ce qui vient de Jésus-Christ, de tout ce qui s'inspire de lui!

En dehors de ce groupe généreux et magnanime de chrétiens, cherchant en Jésus-Christ et par Jésus-Christ le secret de l'harmonie sociale, tous nos modernes systèmes de réforme ou de transformation sociale, avec je ne sais quelle jalousie d'influence, écartent et repoussent Jésus-Christ. De quelques noms que se nomment leurs sectateurs, socialistes, collectivistes, communistes, possibilistes, tous ont peur de Jésus-Christ, et tous recherchent en dehors de lui la solution du problème. Et qui donc parmi eux, dans ces conciliabules retentissants où se débat le redoutable problème, oserait seulement évoquer le nom du Christ, j'entends du véritable Christ, du Christ des chrétiens? Tous lui disent en fait, si ce n'est en

paroles : Retire-toi de nous, *recede a nobis*.

Tel est, Messieurs, tracé à grands traits, le fait contemporain de l'opposition à Jésus-Christ.

Or, quel est, pensez-vous, le grand ressort de cette opposition, ressort toujours tendu au fond des cœurs humains? Une même et unique chose, l'*indépendance*, qui, à travers les siècles, redit partout le cri de la première révolte : *Non serviam*, je n'obéirai pas. Oui, voilà ce qui suscite, sous toutes les formes et dans toutes les sphères, l'opposition contemporaine à Jésus-Christ.

Sans doute, ce cri retentit plus ou moins au fond de toutes les révoltes, en face de toutes les autorités. Qu'est-ce que l'histoire? si ce n'est la lutte permanente et universelle de toutes les indépendances qui ne veulent pas obéir, contre toutes les autorités qui ont le droit de commander?

Mais, quand l'esprit de révolte et d'indépendance s'est-il produit avec un aussi sinistre éclat et d'une manière aussi générale qu'aujourd'hui?

Ah! l'indépendance, où ne la voyons-nous pas aujourd'hui, et dans quelles proportions!

Cette indépendance, elle apparaît partout : dans la famille, dans l'industrie, dans l'armée elle-même, cette grande école d'obéissance. Elle se produit jusque dans l'Eglise de Dieu, sous les noms de liberté et de libéralisme. Mais elle éclate surtout dans la société, où son suprême triomphe se proclame par ce mot : l'*anarchisme* ou l'absolu de l'*indépendance*.

Dès lors, il est facile d'entendre pourquoi l'opposition au Christ-Roi est, de nos jours, plus profonde et plus universelle que jamais : c'est qu'en face de toutes ces indépendances, il se pose comme l'ennemi même de toute indépendance, et que, comme le Maître suprême, il demande à tous obéissance. Il la demande au citoyen devant le chef de la société, à l'enfant devant le père, au domestique devant le maître, au chrétien devant l'Eglise. Et cette obéissance, il la demande surtout pour lui-même. C'est enfin que, comme Maître et Souverain, il a le droit divin de confisquer, et confisque en effet notre humaine indépendance : c'est qu'il dit à chacun et à tous : *Ego Dominus*, le Maître, c'est Moi, et c'est à Moi qu'il faut obéir. Je suis le Roi, et c'est à Moi qu'il appartient de régner, de régner sur les individus, sur les familles,

sur les sociétés, à Moi de régner même dans les lois et les constitutions. A Moi de lever mon drapeau plus haut que tous les drapeaux, et d'étendre mon sceptre plus loin que tous les autres sceptres. A moi de régner dans ce royaume intérieur qui est surtout le mien, c'est-à-dire en toutes les âmes, sur toutes les volontés, tous les cœurs.

Bref, il dit à tous les indépendants, même les plus fiers et les plus élevés dans la puissance : *Dépendance, dépendance, dépendance !*

De là, malgré le charme incomparable de sa divine figure, et malgré les saintes attractions de toute sa personne, cette opposition éclatante ou sourde qu'il rencontre dans tant d'hommes de notre temps.

Mais, je l'ai dit, avec cette opposition ouverte, directe et flagrante, il y a parmi nous, à la royauté de Jésus-Christ, une opposition indirecte, dissimulée et hypocrite. Et c'est cette opposition insincère et menteuse qui mérite surtout d'attirer votre religieuse attention. Quelle est la tactique ou la stratégie de cette opposition? Pour essayer de diminuer en apparence entre notre siècle et notre Christ, entre notre indépendance et sa royauté, cette oppo-

sition profonde et cette répulsion instinctive, qu'y avait-il surtout à faire? Il fallait tenter de lui arracher sa couronne et de briser son sceptre devant les générations vivantes ; et ce fut l'entreprise vraiment satanique des sophistes de ce temps : faire disparaître et effacer dans les âmes, avec tous ses titres, la royauté de Jésus-Christ. Pour y parvenir, la sophistique contemporaine s'est voilée d'hypocrisie, et l'indépendance elle-même a pris un masque. L'une et l'autre ont imaginé un Christ qui n'était plus notre Christ, un Christ de fantaisie, le Christ de la libre pensée, Christ des matérialistes et même des athées; un Christ faux, Christ sacrilègement défiguré et effroyablement descendu; bref, un Christ sans royauté et sans souveraineté et, par suite, sans droit pour commander à notre humanité.

Mais, pour cela, il fallait lui enlever, aux regards des multitudes, l'auréole de sa divinité, sa divinité étant, en effet, la vraie raison d'être de sa royauté et de sa souveraineté. Si notre Christ n'est pas Dieu, d'où lui peut venir le droit de commander aux hommes, et non pas seulement à telle association d'hommes, mais à tous les hommes? S'il n'avait en lui la divi-

nité, à quel titre pourrait-il être le Roi de l'humanité? Bref, si notre Christ est Roi des hommes, c'est parce qu'il est Fils de Dieu, et que, comme nous l'avons montré dans le précédent discours, il puise dans sa naissance divine le droit de régner sur les générations humaines.

Nos sophistes l'ont compris et voilà pourquoi, au lieu de présenter au peuple le Christ de la tradition et de l'Évangile, c'est-à-dire le Christ-Dieu, et comme tel le Christ-Souverain, ils lui ont présenté le Christ *grand homme*, le Christ *sage*, le Christ *réformateur*, le Christ *bienfaiteur;* et ils lui ont dit avec une affectation de respect et d'admiration : O peuple, regarde; voici l'homme sans égal dans notre humanité; c'est le type le plus beau et le plus achevé de la grandeur humaine. Donc, ô peuple, ce Christ, il faut le respecter; il faut l'honorer; il faut l'admirer. Rien de moins, mais aussi rien de plus; car, bien que le plus parfait des hommes, il n'est pourtant qu'un *homme*, et l'adorer ce serait l'insulter.

Ainsi, sous mille formes diverses, ont dit de nos jours les ennemis de notre Christ-Dieu.

Naguère, surtout, un homme est venu qui,

plus que tous les autres, a enveloppé de formules hypocrites, de semblants d'admiration et de respect, sa haine sincère de notre Christ-Dieu. S'efforçant, en apparence, de réconcilier le peuple avec Jésus-Christ, il commença, lui surtout, à retirer de son front, avec le rayonnement de la divinité, le signe authentique de sa souveraineté. Sous le prétexte menteur et le pseudo-titre de la *Vie de Jésus,* il nous montra un Jésus de son invention et de son imagination, le Jésus, non de l'histoire, mais du roman, un Jésus qui n'a jamais existé. A la manière d'un artiste et d'un romancier, il l'enveloppa de poésie et lui composa une physionomie que l'humanité chrétienne ne lui avait jamais connue. Il nous le fait apparaître dans les plaines de la Galilée, sous la forme et la dénomination du *beau Galiléen*, le sourire aux lèvres, sa blonde chevelure au vent, attirant les multitudes par les attraits de sa charmante figure et exerçant sur elles, par toutes les fascinations de sa personne, le plus prodigieux des ascendants et ces influences de magnétisme humain, que nous autres chrétiens nous prenons pour des miracles, c'est-à-dire des phénomènes divins. Et, sous le crayon menteur de

cet artiste-poète qui se donne pour un historien, Jésus-Christ, pour nous le Roi et le Maître de l'humanité, ne nous apparaît plus que comme le plus beau et le plus parfait des hommes, ou plutôt comme la forme la plus idéale de notre nature humaine, mais, en résumé, un homme et rien qu'un homme. Dès lors, devant ce Christ qui n'a plus rien de divin, toutes les indépendances peuvent se rassurer; car, de ce Christ purement humain, que pourraient-elles redouter?

Aussi, combien cette critique, disons mieux, cette sophistique antichrétienne, s'est montrée sataniquement habile en offrant à l'admiration des générations vivantes, sous cette souriante et ravissante figure, un Christ tombé tout à la fois de son ciel et de son trône, dépouillé tout ensemble de sa divinité et de sa souveraineté; ce Christ que nous n'avons plus le devoir d'adorer et qui n'a plus lui-même le droit de nous commander et de nous gouverner.

Oh! le voyez-vous d'ici, le Christ de ces chrétiens sans religion et sans foi, ce Christ si bien fait à la mesure d'une humanité ravalée et aplatie, ce Christ, comme ils osent le nommer, « de couleur locale, Christ en marbre blanc, taillé dans un bloc sans tache »?...

Ah! ce Christ du dix-neuvième siècle, sculpté par la critique moderne, comme il est beau, et comme il est charmant! Oui, mais aussi comme il est peu gênant! Et, pour tous ceux qui l'admirent et même le vénèrent, comme il est peu exigeant! Il ne demande ni de le croire, ni de le servir, ni de le défendre, ni de l'adorer. Ce Christ n'a créé ni un symbole obligatoire, ni une législation obligatoire, ni une religion obligatoire, ni quoi que ce soit d'obligatoire. Il ne commande ni le jeûne ni l'abstinence; il ne prescrit ni la confession ni la communion; il n'impose à personne ni sacrifice ni mortification. Il ne nous demande pas même de le prier; tout au plus nous demande-t-il de l'honorer et de l'admirer; et encore n'est-il pas bien démontré qu'il le demande. Et, le demandât-il, en quoi et comment pourrait-il nous y obliger? Si nous pouvons le respecter comme une grandeur humaine et l'admirer comme une beauté humaine, comment pourrait-il nous imposer pour lui-même un respect obligatoire et une admiration obligatoire?

Aussi, qui pourrait s'effrayer d'un tel Christ? Et qui pourrait surtout faire à un tel Christ une opposition quelconque?

Messieurs, tel n'est pas le Christ que, nous chrétiens, nous faisons profession de reconnaître, d'adorer et de servir. Et si, nous aussi, ce Christ, nous l'admirons, si nous contemplons avec amour sa ravissante beauté et son incomparable figure, ce Christ, pourtant, dans la pratique de la vie, nous le trouvons moins accommodant : c'est que, pour nous, il a des lois, des préceptes; c'est que, de bien des manières, il confisque notre indépendance et restreint, par son autorité divine, le domaine de notre humaine liberté.

Et voilà pourquoi, pour tant d'hommes ici-bas, même pour tant de chrétiens, Jésus-Christ souvent est un Maître gênant. Alors même que, par la pensée, nous reconnaissons sa souveraineté, et alors même que nous ne contestons aucun des droits qu'il a sur nous, volontiers souvent nos passions lui crieraient : Seigneur, que vous êtes un Dieu gênant et que votre autorité me semble lourde à porter! O Maître, pourquoi à mes désirs tous ces freins et à ma liberté toutes ces restrictions? Pourquoi ce joug qui me captive, ce sceptre qui s'étend sur moi et semble m'abaisser jusqu'au néant? O Christ, laissez-moi contempler votre beauté

et adorer votre divinité, mais faites-moi grâce de votre autorité et de votre souveraineté !

Mais tel n'est pas le Christ de la critique moderne et de la libre-pensée ; le Christ découronné de sa divinité et de sa royauté.

Ah ! c'est devant ce Christ que l'indépendance elle-même se trouve à l'aise et peut s'écrier : « O Christ, vraiment commode ! Que vous nous allez bien, à nous enfants de ce siècle affamé de liberté et d'indépendance ! Vous n'êtes pas exigeant, vous, et notre liberté n'a rien à redouter de l'empire de votre autorité ; vous ne nous demandez pas plus que Socrate, pas plus qu'Aristote, pas plus que Platon. Et que nous demandent ces grands hommes tant admirés, si ce n'est un souvenir pour leur vie éteinte et pour leurs cendres refroidies ? Peut-être une admiration pour leurs œuvres et pour leur génie ? Et cela même, ont-ils le droit de le demander et surtout de l'exiger ?... »

O Christ humain, Christ d'invention nouvelle, dirons-nous à notre tour, que vous devez plaire, en effet, à nos générations amollies ! Et qui pourrait, tel que l'on vous fait, vous craindre et vous repousser ? Quelle peur inspirez-vous aux enfants révoltés, aux maris despotiques,

aux femmes adultères, aux voluptueux et aux débauchés ? Qu'ont à redouter de vous les riches avares, les spéculateurs sans conscience, les voleurs publics ou cachés, les égoïstes, les assassins? Ah! tous ceux-là et tant d'autres héros du crime et de la scélératesse peuvent se rassurer, non comme Madeleine à l'heure du repentir, mais au sein même de leurs crimes ils peuvent être tranquilles. O Christ humain, vous ne les jugerez pas; vous ne les châtierez pas du feu vengeur et des supplices éternels ; car, comme vous n'avez pas de droits pour leur commander, vous n'avez pas de puissance pour les punir.

Grand Dieu! quel Christ et quel christianisme! Mais aussi, où irions-nous, chrétiens que nous sommes, avec ce Christ sans autorité, sans droit de nous commander et sans force pour nous châtier?

Ah! je le sais bien, nous retournerions là d'où nous sommes partis, au paganisme et au plus honteux et au plus dégradant des paganismes ; bref à une corruption païenne aggravée par notre déchéance du vrai christianisme !...

Avec la foi à un tel Christ, avec le culte d'un tel Christ devenu universel, ce serait partout la

libre-pensée, le libre-amour, le libre-faire ; et ce triple libertinage poussé à outrance, ce serait la dépravation élevée à sa plus haute puissance.

Hélas ! les mœurs et les déportements de ces prétendus admirateurs et sectateurs de ce Christ sans divinité et sans royauté ne nous font que trop pressentir déjà au fond de quels abîmes de désordre intellectuel, de perversion morale et d'anarchie sociale nous serions précipités. Aussi, ce qu'il nous faut aujourd'hui pour remonter de toutes manières, c'est-à-dire pour notre vrai relèvement intellectuel, moral, religieux et social, c'est le règne souverain de ce Christ Dieu et Roi, qui a arraché, un jour, notre humanité à toutes les dégradations païennes ; et non pas ce Christ déchu de sa divine royauté, qui nous laisserait retomber non seulement au niveau, mais au-dessous même de tous les paganismes.

Arrière ce Christ *sans autorité*, qui ne peut nous donner et ne nous donne aucun ordre !

Arrière ce Christ *sans loi* et sans sanction, qui n'impose rien aux volontés humaines et nous laisse sous l'empire de notre antique servitude, penchés vers toutes les corruptions et toutes les perversités !

Arrière ce Christ *sans puissance* pour s'enchaîner les âmes qui veulent être grandes par la vertu, et en même temps sans puissance pour inspirer aux coupables de légitimes frayeurs ; sans puissance surtout pour les atteindre, dans le temps ou dans l'éternité, par de légitimes châtiments !

Arrière, ce Christ renversé, ce Christ défiguré, ce Christ méconnaissable ; ce Christ, qu'aucun saint n'a aimé, qu'aucun apôtre n'a prêché, et pour lequel jamais un seul martyr n'a versé son sang !

Arrière enfin ce Christ faux, à l'usage de tous les sectateurs de l'athéisme et de tous les adorateurs du néant ; *Christ antichrétien* dont le drapeau ne rallie aujourd'hui que tous les ennemis avoués de l'Église et du christianisme ; et qui s'en va, grâce à des prédications hypocrites, chercher des disciples dans tous les plus bas fonds de l'erreur, des passions et des corruptions humaines !

Ah ! Messieurs, il me semble ici que toutes vos voix s'unissent à la mienne ; et que tout ce vaste auditoire, comme un seul homme, s'écrie avec moi : Oui, arrière ce Christ antichrétien ! Il me semble vous entendre tous me dire dans une

commune et unanime réprobation : Mon Père, ah! vous avez raison.

Non, ce Christ faux, nous n'en voulons pas. Ce n'est pas celui que nous apprit à aimer notre mère. Ce n'est pas celui qui a sanctifié notre enfance, et préservé notre jeunesse. Ce n'est pas celui qui soutient notre âge mûr, et consolera notre vieillesse!

Le Christ que nous voulons, c'est Celui qu'ont connu, aimé, adoré et servi tous nos pères, *Dieu, Sauveur, Maître, Souverain Seigneur.*

Le Christ que nous voulons, c'est celui qui à créé toutes les saintetés, tous les apostolats, tous les martyrs. Le Christ que nous voulons, c'est celui qui a régné dans tous les siècles, et qui, à l'heure qu'il est, règne et commande encore dans l'humanité. En un mot : le Christ-Dieu, le *Christ-Roi*, le Christ-Autorité.

Nous abdiquons devant sa divine souveraineté toute notre humaine indépendance; nous déposons à ses pieds l'hommage de notre suprême obéissance. Et nous voici tous prêts à entendre par la voix de son apôtre la proclamation de nos *devoirs* envers lui! Comment pouvons-nous nous en acquitter? Parlez; pour lui que faut-il faire?

CONCLUSION

Ah! ce que dans cette situation nous avons à faire, il n'est pas difficile de le deviner.

Et tout d'abord, il faut garder en nous et propager autour de nous la foi au véritable Christ, c'est-à-dire au Christ Fils de Dieu, Dieu lui-même. Là, pour nous tous chrétiens, est le point capital, et le fondement sur lequel tout repose dans le christianisme : repousser, avec ce Christ faux, le faux christianisme qu'essaient de nous faire les antéchrists de nos jours; car, les vrais antéchrists sont ceux qui nient que le Verbe incarné est le Fils de Dieu. Déjà l'apôtre saint Jean, près du berceau du christianisme, signalait la présence de ces antéchrists, ou de ces négateurs de la divinité dans le Sauveur Jésus. Il en signalait même la multitude, alors qu'il disait aux premiers chrétiens : « Il y a parmi nous beaucoup d'antéchrists, *antichristi multi facti sunt* (1). »

(1) I Joan., II, 18.

Qu'eût pu dire saint Jean des antéchrists de notre temps?

Donc, en face de cette opposition hypocrite faite à notre Christ-Dieu, allons proclamant bien haut notre foi invincible à sa divinité. Et non contents de l'adorer nous-mêmes, travaillons à lui créer partout des adorateurs.

Mais, le proclamer comme *Dieu* ne suffit pas, il faut le proclamer comme *Souverain;* et dans la pratique de la vie l'accepter comme tel pour soi-même et le faire accepter par les autres. Aller partout, appelant pour soi-même et pour tous ce règne de Jésus-Christ dont je vous montrai hier, avec l'existence, la légitimité, l'incomparable grandeur; cette royauté, enfin, dont nous avons rappelé la proclamation solennelle, les titres imprescriptibles et les caractères à nuls autres pareils. N'oublions pas que, vu dans la lumière de notre foi, Jésus-Christ nous apparaît portant au front, avec le rayon de sa divinité, le diadème de sa royauté; souvenons-nous qu'il n'est pas pour nous ce Christ indifférent et étranger aux réalités et au gouvernement de notre vie, tel que nous le présentent la critique et la libre-pensée. Chassons bien loin de nous et, s'il se peut, chassons de toutes

les âmes vivantes ce pseudo-Christ qui, ni de près, ni de loin, ne nous est rien; qui ne nous commande et ne nous interdit rien, et qui, pour nous ou contre nous, ne peut absolument rien. Et puis, embrassons notre véritable Christ, celui à qui nous unissent les rapports les plus intimes, à qui nous enchaînent les liens les plus sacrés; et notamment les liens qui enchaînent notre humaine liberté à sa divine autorité. Bref, embrassons, avec le Christ-Dieu, le Christ-Roi, le Christ Roi des rois.

Et puis, enfin, dans la conviction que ce Christ est pour nous un Roi divin, un Maître absolument Souverain, comprenons quels sont pour nous devant lui nos devoirs essentiels : comprenons qu'avant tout devant lui notre commun devoir, notre devoir radical, c'est celui de la dépendance du sujet devant le souverain. Là est, en effet, pour nous le devoir sommaire correspondant à son droit; là est le mot abrégé, le *verbum abbreviatum* de tous nos devoirs de sujets chrétiens devant notre Christ-Dieu, Roi et Souverain.

Oui, la dépendance chrétienne, cette dépendance qui consiste à relever en toutes choses

de la souveraineté de Jésus-Christ, tel est le devoir général qui nous lie tous à Jésus-Christ, d'une chaîne que rien ne peut briser. La dépendance complète de notre vie devant notre Christ-Roi est l'obligation corrélative à sa divine Royauté. La dépendance est devant la souveraineté ce que la créature est devant son créateur : la souveraineté l'engendre nécessairement et nous crée des devoirs correspondant à ses droits.

Quels sont les devoirs qu'engendre pour nous la souveraineté de Jésus-Christ sur nous? C'est ce que j'essaierai de dire dans les quelques discours qui vont suivre. La royauté de Jésus-Christ sur nous, et notre dépendance devant lui, ont pour toutes les réalités de notre vie pratique des conséquences qu'il faut accepter jusqu'au bout et devant lesquelles nous ne pouvons point reculer. Ah! reculer devant les devoirs que vous impose une souveraineté reconnue et acceptée par vous-mêmes, c'est ce que je ne redoute pas de vous.

Tous, vous viendrez entendre, Messieurs, avec l'exposé de vos devoirs envers notre Christ-Roi, la somme de la vie chrétienne et du christianisme en pratique. *Amen.*

TROIS DEVOIRS ENVERS LE CHRIST-ROI

Oportet illum regnare.
Il faut qu'il règne.
(I Cor., xv, 25.)

Messieurs,

La royauté de Jésus-Christ, et la légitimité et souveraineté de son règne, est le dogme fondamental du christianisme et la loi suprême de toute vie chrétienne. Nous avons montré, dans nôtre premier discours, les témoignages qui la proclament, les titres qui la fondent et les caractères qui la distinguent.

Mais autant cette royauté est certaine, autant est manifeste l'opposition qui lui est faite dans l'humanité ; et autant est prodigieux son règne

dans les siècles chrétiens, autant est prodigieuse aussi cette opposition, soit qu'on la considère dans le passé, soit qu'on la considère dans le présent.

Dans le *passé* du christianisme, à partir de l'opposition judaïque, nous voyons se succéder, à travers nos siècles chrétiens, l'opposition païenne et césarienne, l'opposition hérétique et schismatique, l'opposition rationaliste et révolutionnaire.

Et dans le *présent*, nous voyons se produire cette opposition plus vaste et plus profonde que jamais; tantôt l'opposition directe, ouverte et franche, et tantôt l'opposition indirecte, déguisée, hypocrite; l'une et l'autre tendant également à la destruction du règne de Jésus-Christ sur la terre.

Le fond commun et le ressort universel de cette opposition séculaire et contemporaine peut s'exprimer par le seul mot : *Indépendance*.

L'humanité pervertie par la chute originelle a l'instinctive horreur de la dépendance et de la soumission devant l'autorité et la souveraineté.

Or, Jésus-Christ se pose devant elle, comme

la suprême autorité. Il dit : Je suis roi, *Rex sum Ego ;* et votre devoir est de m'obéir.

De là tout le mystère de cette opposition, de là ce cri qui remplit toute l'histoire, et retentit surtout dans la grande rumeur de ce temps : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. »

Eh bien ! cette souveraine et divine royauté si repoussée, si combattue dans le passé et dans le présent, nous l'acceptons, nous chrétiens, car la récuser, ce serait abdiquer notre christianisme. Nous reconnaissons tous ses droits, et nous acceptons, comme règle de notre vie chrétienne, tous les devoirs qu'elle nous impose.

Nous l'avons dit hier en finissant : notre devoir devant la souveraineté de notre divin Roi, c'est en tout et partout de *dépendre* de lui, car c'est le propre de la souveraineté de produire la dépendance. Tel est donc pour nous le devoir fondamental, et là gît la raison secrète, la raison première de tous nos autres devoirs envers notre Christ-Roi.

Ces devoirs, quels sont-ils ? Un seul discours ne suffirait pas à vous les révéler tous à la fois. Aujourd'hui, je me bornerai à vous en révéler trois : trois devoirs qui s'appellent mutuelle-

ment et répondent à trois droits souverains de Jésus-Christ sur nous tous : le devoir de le croire, le devoir de lui obéir, le devoir de l'aimer. Le devoir de le *croire*, parce qu'il est l'infaillible vérité ; le devoir de lui *obéir*, parce qu'il est la souveraine autorité ; le devoir de l'*aimer*, parce qu'il est le suprême amour; en trois mots : croire à ce Roi révélateur et docteur, qui nous impose à sa parole la foi obligatoire ; obéir à ce Roi législateur qui nous impose à ses lois une obéissance obligatoire ; aimer enfin ce Roi qui est amour et qui nous impose envers lui-même l'amour obligatoire.

Par l'accomplissement de ces trois grands devoirs, ce divin Roi règne comme il a droit de régner, tout à la fois sur notre intelligence, notre volonté, notre cœur : et notre vie chrétienne porte trois fois le sceau inviolable et inviolé de sa divine royauté.

C'est tout le sujet de ce discours.

I

Et tout d'abord, Messieurs, nous devons à la parole de notre Christ-Roi la foi, la foi complète, la foi sans hésitation et sans réserve. C'est le premier hommage qu'il demande de nous, comme attestation de notre dépendance devant *lui*. Et cette foi est pour nous tous absolument obligatoire.

C'est que Jésus-Christ-Roi, c'est la vérité en personne. Lui-même a dit de lui-même : « Je suis la vérité, *Ego sum veritas* »; je suis non cette vérité ou cette autre vérité, mais *la vérité ;* non une fraction, une moitié, un tiers, un quart de la vérité, mais la vérité, rien que la vérité. Ce Roi est donc, à la lettre, le révélateur et le docteur universel ; et croire à tout ce qu'il enseigne est pour le chrétien un devoir dont rien ne le peut dispenser.

Voilà pourquoi ce Roi des intelligences se préparant à en prendre possession a dit à ses apôtres ces prodigieuses paroles : « *Euntes, docete*

omnes gentes (1). Allez, enseignez toutes les nations et enseignez-leur tout ce que moi-même je vous ai appris. »

Roi des âmes, donc des intelligences, je veux que tous croient à votre parole comme à ma parole. Celui qui aura cru à cette parole sera sauvé, *qui crediderit salvus erit ;* et qui n'aura pas cru sera condamné, *qui non crediderit condemnabitur* (2).

Ainsi le Roi divin accuse lui-même l'obligation absolue de croire à sa parole.

Et, quand même il ne l'aurait pas affirmée, cette obligation n'en sortirait pas moins de la nature et de la force des choses.

Le Verbe incarné, en effet, c'est la raison même de Dieu, c'est l'intelligence infinie. Et il est facile d'entendre que croire à toute révélation ou affirmation d'une intelligence infinie est le premier et essentiel devoir de toute intelligence finie. Et ce devoir est deux fois évident et doublement obligatoire, alors que, comme l'Évangile vient de nous le révéler, cette pensée divine, sous peine de condamnation, s'impose elle-même à l'intelligence humaine.

(1) Math., xxviii, 19-20.
(2) Marc., xvi, 16.

Par cette soumission à sa propre pensée, imposée par le Verbe souverain à toute humaine pensée, la grande erreur de notre temps, cette erreur capitale que ce siècle a lui-même nommée de ces noms superbes, le *rationalisme* et la *libre-pensée*, cette erreur, qui est la grande séduction de la génération vivante, est coupée dans sa racine.

Des hommes sont venus qui ont dit : Pourquoi des dogmes imposés à notre raison? Pourquoi des préceptes à nos intelligences?

Notre intelligence est libre et notre raison est souveraine. Arrière la foi à ce que nous ne comprenons pas. Arrière d'où qu'elles puissent nous venir, des révélations mystérieuses qui prétendent commander à notre pensée. A nous la liberté, toute la liberté de penser; à nous la souveraineté, la pleine souveraineté de notre raison.

Telles sont les revendications publiques de ce qui s'intitule aujourd'hui rationalisme et libre-pensée : c'est la revendication de l'indépendance intellectuelle.

Je ne m'arrêterai pas à vous montrer ici tout ce qu'il y a d'absurde dans cette folle revendication, et d'antirationnel dans cette prétendue

souveraineté de la raison. Je ne montrerai pas non plus combien est inconséquente et contradictoire cette prétention de n'admettre que ce que l'on comprend, de ne croire que ce que l'on voit, et combien il est sacrilègement insultant de refuser à Dieu le droit de commander à l'intelligence de l'homme. Je ne puis que rappeler ici en quelques mots ce que nous avons dit un jour, sur ce point, dans nos conférences.

Quoi! revendiquer l'indépendance absolue de l'intelligence humaine devant l'intelligence divine, se peut-il rien imaginer de plus contraire au plus simple et au plus vulgaire bon sens? Quoi! prétendre n'admettre que ce que l'on peut comprendre, et ne croire que ce que l'on peut voir? Mais alors, qu'admettre et que croire avec certitude? Que comprend-on et que voit-on tout à fait, même dans la nature, dont les mystères nous enveloppent de toutes parts et portent aux plus hardis penseurs le défi de les pénétrer? Végétation, génération, attraction, quels mystères! Et qui donc peut se vanter de voir à l'intime de ces choses, et de deviner l'énigme qu'elles nous cachent dans leur sein? Là, sans doute, aux surfaces et dans les résultats produits, il y a pour tous des phé-

nomènes visibles; mais, au fond, qui en voit et comprend le mystère? Personne!

Donc, absurde et contradictoire est la revendication de l'indépendance de l'humaine pensée devant la divine pensée.

Quoi qu'il en soit, du reste, de l'illégitimité de cette prétention, posez en dogme et en fait ce que nous avons établi, et ce que nous tous, chrétiens, nous croyons de ferme foi; cette revendication est exclue, et le rationalisme ou la foi absolue à sa propre raison est supprimé : il est condamné par la raison divine elle-même incarnée dans l'Homme-Dieu; et devant la pensée divine s'imposant elle-même à l'homme de par l'autorité de notre Christ-Roi, il n'y a plus de libre-pensée; il ne peut plus y en avoir. Le Verbe de Dieu, quand il parle, doit être cru, parce qu'il est la vérité, la vérité divine ayant par sa nature même le droit de commander à toute humaine intelligence l'affirmation de ce qu'elle affirme.

Donc, pour moi, humble disciple et sujet de mon Maître révélateur, et de mon docteur souverain, devant sa pensée qui se révèle et s'affirme, je n'ai qu'une chose à faire : penser ce qu'il pense et affirmer ce qu'il affirme. Je

sais que le Maître qui affirme ne peut vouloir me tromper, et qu'il ne peut se tromper lui-même, lui l'intelligence infinie et la vérité infaillible.

La question pour moi ne peut donc pas être de creuser, de discuter et de comprendre le mystère qu'il me révèle et le dogme dont il m'impose la croyance. La question, l'unique question pour moi, est de savoir ce qu'il affirme, et tout le devoir de mon intelligence est d'affirmer avec lui.

Que l'objet de ses affirmations, considéré en lui-même, me demeure mystérieux et même tout à fait incompris, peu m'importe si j'ai, comme je l'ai en effet, dans l'infaillible autorité qui affirme, la garantie de la vérité de ses affirmations. Mon divin Roi, qui est en même temps mon Docteur suprême, en même temps qu'il se dit Fils de l'Homme, se dit aussi le Fils de Dieu; donc, Dieu et homme tout ensemble dans l'unité de sa personne. Je ne comprends pas ce mystère; je ne vois et ne saisis pas le lien qui unit en lui la nature humaine à la nature divine; mais qu'importe, puisque je crois et je sais que ce Docteur et Maître infaillible ne peut se tromper dans ce qu'il affirme lui-même de lui-même.

Nous révélant le mystère le plus insondable de tous, le mystère de la vie intime de Dieu, il affirme, sans hésiter, dans l'unité substantielle la trinité des personnes. O mystère des mystères, qui pourra vous sonder? Mais, qu'ai-je besoin de pénétrer par ma pensée au fond de votre abîme, lorsque ma foi m'apprend que le révélateur de ce mystère, Dieu lui-même, a nécessairement l'intuition et, si je le puis dire, le sens de la vie divine, la pleine connaissance et la claire vue de ce qui, pour nous, demeure mystérieux et tout à fait impénétrable? Ainsi, dois-je le croire et affirmer avec lui lorsqu'il prononce les paroles prodigieuses qui attestent dans l'Eucharistie le mystère de sa présence? Comment m'en inquiéter, alors que j'ai foi, une inébranlable foi, à sa divine infaillibilité? Et quel est, ici encore, comme chrétien, mon devoir, tout mon devoir, si ce n'est d'affirmer avec elle la vérité qu'elle affirme?

Oui, pour celui qui a vu le rayon divin briller au front de Jésus-Christ, le devoir, tout le devoir de l'intelligence, se réduit à cette formule : *Affirmer avec Jésus-Christ tout ce que Jésus-Christ affirme;* repousser avec Jésus-Christ tout ce que Jésus-Christ repousse. Attes-

ter notre dépendance devant le Christ révélateur par la soumission absolue et sans réserve à la plénitude de ses révélations. Ne pas distinguer entre un dogme et un dogme, entre un mystère et un mystère, entre une affirmation et une affirmation. Mais s'unir en tout et partout à l'infaillible autorité de Celui qui a dit de lui-même : *Je suis la Vérité*, et avec lui et en lui accepter l'*universalité* des mystères, des dogmes et des affirmations, imposés à l'humaine intelligence par l'infaillible parole du révélateur divin.

Là, au point de vue où nous sommes, est, devant le Christ-Dieu et souverain, la seule situation vraiment logique : croire *tout* avec le Verbe divin qui me révèle tout; affirmer *tout* avec ce Verbe qui affirme tout. Et, dans cette union totale de ma pensée humaine à sa pensée divine, dans cette soumission de mon jugement humain à tous ses dogmes divins, chercher l'ordre, l'harmonie, le repos de ma pensée et comme un commencement de ce paradis des intelligences qui ne sera, dans le ciel, que l'union parfaite de toute intelligence humaine à l'intelligence divine.

Hors de là, plus d'harmonie, plus de logique.

Partout c'est l'inconséquence et la contradiction.

Et ici, combien de chrétiens tombent dans cette étrange inconséquence : admettant l'Évangile comme le livre divin, reconnaissant la parole du Christ comme la loi de toute vie chrétienne, et puis, dans la pratique, scindant le livre divin et mutilant la parole du Christ; acceptant de ce livre et de cette parole ce qui leur convient et rejetant ce qui les gêne; croyant à Jésus-Christ qui affirme pour les élus la vie et la félicité éternelles et ne croyant pas à Jésus-Christ qui affirme pour les impénitents la réprobation et la damnation éternelles; faisant ainsi, avec leur raison humaine, sa part à la raison divine et, par là, se condamnant à cette prodigieuse contradiction : reconnaître une révélation divine, c'est-à-dire un révélateur infaillible ; et puis, avec une raison humaine, c'est-à-dire avec une raison faillible, rejeter la moitié, le tiers ou le quart de ses révélations. Je le demande : se peut-il imaginer chrétiennement de contradiction plus flagrante? Ah! ne l'oublions jamais : la parole du révélateur divin, pas plus que sa personne, ne peut se scinder, se diviser, se mutiler. Et, comme

il faut accepter sa personnalité tout entière, à savoir l'union hypostatique de la nature humaine et de la nature divine, il faut accepter sa doctrine tout entière, comme c'est le devoir radical de notre intelligence humaine devant l'intelligence divine.

Je ne recherche pas ici, Messieurs, par quels procédés historiques, philosophiques et démonstratifs nous arrivons à découvrir et à constater, dans notre Christ-Roi, la présence du *divin* et, avec cette présence du divin, le caractère de son infaillibilité. Cette démonstration de la divinité dans le Sauveur Jésus, elle se fait de cent manières. Mes illustres prédécesseurs, du haut de cette chaire, ont fait briller autour de son incomparable figure l'auréole de sa divinité. Et, moi-même, autant que me l'a permis la spécialité de mon sujet, le *Progrès par le Christianisme,* je crois avoir assez montré dans notre Christ le rayonnement du divin, pour porter dans toutes les âmes sincères la conviction que Jésus-Christ n'est pas un homme seulement, mais un Dieu. Cette conviction, je la suppose en vous; et, vous prenant tels que vous êtes, c'est-à-dire croyant à la divinité de notre Christ-Roi, je dis que cette royauté, se

présentant à nous avec son caractère divin et portant dans ce caractère même le sceau authentique de son infaillibilité, devant tout ce qu'elle affirme et nous ordonne de croire, sans une contradiction flagrante, nous ne devons et nous ne pouvons plus reculer. Je dis que notre indéclinable devoir est d'accepter sans hésitation et sans distinction toutes les affirmations une fois connues de notre divin révélateur et, par là, de rendre à sa royauté l'hommage légitime et l'obéissance obligatoire de notre intelligence.

Mais, demandez-vous peut-être, où sont ces révélations et ces affirmations de Jésus-Christ, qui doivent gouverner nos intelligences et nous demandent la soumission obligatoire de notre pensée à sa divine pensée? Je vous réponds :

Elles sont tout d'abord dans l'*Évangile.*

Toute parole de l'Évangile est une affirmation du Christ-Dieu; donc, une affirmation divine. L'Évangile est le livre des révélations du Verbe de Dieu; révélations qui, en nous illuminant de leurs divines clartés, nous imposent l'obligation de croire.

Ces affirmations sont dans la *tradition* aussi.

Le Verbe incarné n'a pas voulu faire consigner sur les pages mortes d'un livre toutes les vérités qu'il était venu révéler au monde : il en a confié une partie à ce livre vivant, qui se nomme la tradition : livre toujours ouvert, où les générations par leurs voix humaines se transmettent, de siècle en siècle, comme des échos toujours retentissants, la voix du Verbe divin; et c'est erreur de croire que tout ce qui n'est pas écrit dans l'Évangile doit être tenu pour faux et pour non avenu.

Ces affirmations du Verbe, enfin, sont dans l'Église, constituée par Jésus-Christ lui-même, pour être l'interprète permanente et infaillible de l'Évangile et de la tradition, et porter à toute intelligence le vrai sens de sa pensée souveraine et de ses divines révélations : « Allez, enseignez toutes les nations; qui vous écoute m'écoute; *qui vos audit me audit.* »

En trois mots : penser comme l'Evangile, qui porte dans ses pages la pensée de Jésus-Christ, penser comme la tradition chrétienne, qui est comme le prolongement de l'Evangile; penser comme l'Eglise, organe officiel et interprète infaillible de l'Evangile et de la tradition, tel est le suprême devoir qu'impose à mon intelli-

gence mon Christ-Roi, révélateur et docteur.

Ah! sans doute, si le vent du scepticisme a soufflé sur mon âme, ou si, par le malheur des situations, les ténèbres de l'ignorance ont pesé sur elle, et si je n'ai pu avoir encore une conviction absolue de la divinité de mon Maître, inspirateur de l'Évangile et de la tradition qui me transmettent les paroles de mon Christ, et si je n'ai pas une conviction également absolue de la divinité de l'Eglise, gardienne de la tradition et de l'Evangile : oh! alors, je puis et je dois chercher à ma foi chancelante un inébranlable appui. Alors je dois, le flambeau de la raison dans une main et celui de l'histoire dans l'autre, visiter les fondements de cette cité divine, dont Jésus-Christ est le centre rayonnant.

Mais quand ce Christ m'est apparu portant à son front son diadème de Roi et couronné de la gloire de Dieu, alors, sous peine de tomber dans une contradiction monstrueuse, force m'est d'accepter l'enseignement, *tout* l'enseignement de mon divin Maître; et tout le devoir de mon intelligence se résume dans ce seul mot: Croire avec l'Eglise et par l'Eglise à mon Christ révélateur.

II

Mais là ne se borne pas le devoir qui m'incombe, à moi son sujet, devant mon Christ-Roi : avec l'obligation qu'il m'impose, comme révélateur, j'ai l'obligation qu'il m'impose comme législateur; avec le devoir de croire à sa parole, j'ai le devoir d'obéir à ses lois.

Bref, comme il me révèle des vérités pour régner sur mon intelligence, il me donne des préceptes pour régner sur ma *volonté*.

Accepter et observer toutes ses lois, c'est le second acte essentiel de ma soumission, et le second hommage de ma dépendance, comme sujet, devant la souveraineté de mon Roi. *Penser* avec Jésus-Christ est tout le devoir et toute l'harmonie de mon intelligence ; *vouloir* avec Jésus-Christ est tout le devoir et toute l'harmonie de ma volonté; et c'est le second degré de son règne sur toutes les générations chrétiennes.

Pour bien entendre, dans le sujet qui nous occupe, cette vérité de premier ordre, il faut prendre ici les choses de haut et remonter jusqu'au but de l'Incarnation, c'est-à-dire de l'avènement du divin Roi.

Le Verbe de Dieu n'est pas venu seulement sur la terre pour apporter aux intelligences, obscurcies par les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, la vérité divine et, avec elle, la grande lumière de la vie; il est venu aussi pour ramener dans la voie du bien les volontés égarées et perverties par la révolte des passions.

Il ne se contente pas de dire : « Je suis la vérité, je suis la *lumière* du monde », la lumière montrant à l'homme voyageur le but qu'il doit atteindre; il ajoute qu'il est la *voie* qu'il faut suivre pour y arriver.

Et, parce que c'est par l'indépendance de sa volonté que l'homme a dévié de sa route et s'est éloigné de sa fin, c'est par la dépendance et la soumission de sa volonté que le divin Maître veut le ramener au droit chemin et le conduire à sa fin.

Il faut donc qu'il règne sur les volontés, comme il règne sur les intelligences : *oportet*

illum regnare. Et c'est ce qui nous explique pourquoi notre Christ-Roi ne se contente pas d'être un Révélateur, mais qu'il veut être un Législateur. Ainsi le nomme l'Eglise lorsqu'elle chante aux approches de son avènement : *Rex et Legifer noster*, notre Roi et notre Législateur.

Il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. Notre-Seigneur était venu pour fonder le royaume des âmes ; en d'autres termes, la société des âmes, société surnaturelle, il est vrai, mais enfin société et, par conséquent, réalisant toutes les conditions d'une vie sociale. Or, la première condition de toute société, c'est d'avoir une législation, donc un législateur. Comment concevoir une société sans lois, et des lois sans législateur ?

Jésus-Christ est donc le vrai législateur de la société fondée par lui-même, c'est-à-dire du christianisme ; et, à ce titre, il impose à tout chrétien, comme obligatoire, l'obéissance aux lois qui portent le sceau de sa royauté.

Il faut, Messieurs, que cette vérité vous entre profondément dans l'âme ; sans cette conviction, en effet, et sans la réalisation de cette vérité chrétiennement fondamentale, il n'y a

pas, il ne peut pas y avoir de christianisme pratique.

Dans quelle sphère de notre vie, et par quelles lois nous atteint la législation de notre Roi législateur? Et sur quels points portent surtout les obligations qu'il nous impose?

Comme Verbe-Créateur, par qui tout a été fait, notre divin Roi en créant l'homme, déjà même dans l'ordre de la première création, lui avait donné des lois destinées à diriger vers sa fin la nature humaine; lois primitives dont l'ensemble constitue ce qu'on nomme bien la loi *naturelle*.

Mais cette législation primordiale laissait à la liberté humaine un champ assez vaste, où elle pouvait se mouvoir sans se heurter à la barrière d'aucune loi positive. Le Verbe incarné, dans sa seconde création, a restreint ce vaste domaine de notre liberté. A la législation de sa première création, il en a ajouté une seconde non moins obligatoire que l'autre ; et tout usage de notre liberté contre cette seconde manifestation de sa volonté est un crime contre sa divine autorité.

Mais, de quelle manière et par quels moyens notre Christ-Roi nous impose-t-il cette nou-

velle législation? Comment ses ordres et ses commandements nous arrivent-ils? Et comment, du haut du ciel, sa divine autorité atteint-elle ici-bas, pour la restreindre, notre humaine liberté? Comment, enfin, ce Roi absent a-t-il trouvé le secret de nous être toujours présent, pour nous intimer ses ordres et nous imposer l'obligation d'accepter et d'observer sa législation?

Assurément, Messieurs, si notre Seigneur et Maître l'avait voulu, il pouvait nous appliquer lui-même sa propre législation. Il pouvait, par une présence visible, se poser devant nous et dire, en se montrant à chacun de nous : Me voici, je suis votre législateur et voici ma législation; sous peine d'éternelle réprobation, je vous en ordonne la fidèle et complète exécution.

Jésus-Christ n'a pas voulu, au moins quant à l'extérieur, adopter, pour nous commander et nous diriger, ce mode de gouvernement personnel. Mais il pouvait se donner des substituts et des lieutenants de sa royauté sur la terre, tout en demeurant lui-même en personne dans le ciel. Oui, pour nous intimer ses ordres et exercer sur nous les droits inaliéna-

bles de sa royauté, il pouvait créer un organe visible, un organe humain, mais investi, pour transmettre et faire exécuter ses ordres, de sa propre autorité; organe à la fois humain et divin, humain par l'action des hommes qui le composent, divin par l'autorité de Dieu qui l'investit et par la force surnaturelle qui l'assiste.

Et voilà précisément ce qu'a fait notre Christ-Roi, en créant l'Eglise, sa divine épouse, revêtue, pour nous commander, de toute l'autorité du Roi son divin époux.

« Allez, avait-il dit à ses apôtres avant de remonter au ciel, allez et, non seulement, enseignez toutes les nations et, par là, portez dans tout le royaume des âmes la lumière de la vérité; mais allez aussi, pour leur apprendre à observer tous les commandements que vous avez reçus de ma divine autorité : *docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.* »

Comme s'il avait dit : Allez, et non seulement en mon nom, c'est-à-dire au nom de la vérité qui vous envoie, instruisez, éclairez, mais encore au nom de mon autorité dont je vous investis, allez, commandez, allez, légiférez

dans ce royaume qui est le mien, le royaume des âmes. Allez, vous êtes mes lieutenants et mes ambassadeurs; comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Allez, parlez; qui vous écoute m'écoute. Allez, commandez ; qui vous obéit m'obéit; allez, et de par mon autorité, faites les lois que je vous inspirerai moi-même, car, voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : avec vous, pour vous éclairer de la lumière de ma divine vérité ; avec vous, pour vous investir de tout le droit et de toute la puissance de ma divine autorité.

Vous le voyez, Messieurs, l'Eglise, en même temps qu'elle a reçu de son divin fondateur le droit de prêcher et d'imposer la vérité, a reçu aussi le droit de légiférer et d'imposer ses lois, c'est-à-dire de leur donner pour toutes les volontés une force obligatoire. Elle n'a pas seulement l'autorité et la puissance *doctrinale ;* elle a l'autorité et la puissance *législative;* c'est-à-dire la puissance légitime d'atteindre les volontés par des lois qui les lient et les obligent, comme le Christ-Roi, dont elle représente avec tous ses droits la divine royauté. Et, en vertu de cette divine investiture, l'Eglise est le

plus grand et le plus auguste corps législatif que l'on ait jamais vu sur la terre, et son droit de commander est tout à la fois le plus manifeste, le plus incontestable et le plus réellement divin.

L'organe officiel et la forme visible de cette autorité représentative de Jésus-Christ, déposée par lui-même dans son Eglise, c'est ce que nous appelons la hiérarchie catholique : la hiérarchie, cette institution tout à la fois si divinement simple et sublime ; la hiérarchie, qui touche à la terre et au ciel, à la terre par les fonctions qu'elle y remplit et par les bienfaits qu'elle y répand, au ciel par le but qu'elle atteint et par le sommet qui la couronne, et qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même, son chef invisible mais réel ; la hiérarchie, avec les trois degrés de son sacerdoce organisé, c'est-à-dire avec ses trois rangs de pasteurs, d'évêques et de pontifes.

Admirez ici, Messieurs, cette magnifique harmonie d'autorité et de dépendance, de législation et d'obéissance, créée pour le gouvernement du royaume des âmes par le Christ-Roi lui-même. Voyez comme, par le fonctionnement régulier de ce grand organisme, la volonté

de ce Christ, souverain législateur, en passant par ses pontifes, par ses évêques, par ses pasteurs, descend de degré en degré jusqu'au fond de vos âmes, pour atteindre par sa divine autorité votre humaine volonté.

Et voyez comment votre obéissance, par les mêmes organes, remonte de degré en degré jusqu'à Jésus-Christ qui, du haut de son ciel, par ses organes constitués, vous commande toujours sur la terre; et vous oblige d'obéir à leur commandement comme à son propre commandement.

Ainsi, obligation chrétienne et catholique d'obéir au pasteur vous commandant au nom et de par l'autorité de son propre évêque; obligation chrétienne et catholique d'obéir à l'évêque, vous commandant au nom et de par l'autorité du Souverain Pontife; obligation chrétienne et catholique, surtout, d'obéir au Souverain Pontife, vous commandant au nom et de par l'autorité de Jésus-Christ dont il est le vicaire visible et le plus haut représentant sur la terre : tel est, Messieurs, l'ordre hiérarchique, telle est la belle harmonie des autorités et des obéissances, qui toutes remontent jusqu'à Jésus-Christ, sommet vivant de cette hié-

rarchie et centre rayonnant de cette harmonie.

Peut-être, Messieurs, êtes-vous étonnés que je m'arrête à mettre ici en lumière une vérité pour tout catholique si élémentaire. Si j'insiste sur ce point capital de la puissance législative, conférée à l'Eglise par le divin législateur, et de l'obligation chrétienne qui nous soumet et nous enchaîne à cette autorité représentative de notre Christ-Roi, c'est que rien de nos jours n'est moins compris dans le monde, même par les catholiques.

Il faut bien en convenir, la plupart des chrétiens perdent plus ou moins sur ce point le sens du devoir chrétien ; et des catholiques eux-mêmes semblent parfois tout à fait ignorer les plus élémentaires devoirs qu'impose l'honneur d'être le sujet de notre Christ-Roi. On perd spéculativement la notion, et bientôt pratiquement le sens de l'autorité organique de l'Eglise constituée par Jésus-Christ et de la dépendance hiérarchique qu'elle impose en droit à tous les chrétiens.

Surtout l'on méconnaît en droit et en fait l'autorité législative de cette Mère divine. Sans nier absolument le caractère divin de son origine et de son institution, volontiers on refuse

à ses préceptes et à ses lois la force obligatoire; et sous le prétexte, plus ou moins hypocrite, que la hiérarchie catholique, à tous ses degrés, se compose d'hommes, on aime à lui contester la puissance d'enchaîner par ses lois et ses prescriptions la conscience humaine. On dit : Le prêtre qui commande, un homme ! l'évêque qui nous commande, un homme aussi ! le pontife qui commande au monde catholique tout entier, un homme encore ! Partout l'homme, rien que l'homme, l'homme toujours !

Eh ! qui donc a jamais prétendu que le prêtre, le pasteur, l'évêque, le pontife même ne fût un homme? qui a jamais imaginé que la hiérarchie catholique fût une hiérarchie angélique? Et qui ne comprend la divine sagesse qu'a fait éclater notre Christ-Roi en décidant que, dans son royaume, les hommes y seraient gouvernés par des hommes, mais par des hommes investis de la plénitude de ses droits et de son autorité?

Donc, nous en convenons et le confessons bien haut, oui, tous les organes vivants qui fonctionnent dans la hiérarchie catholique, sont des hommes; oui, mais dans ces hommes il y a Dieu, Dieu présent par son assistance, son autorité et sa puissance.

Quelqu'un demanda un jour à un homme de génie, grand écrivain et ambassadeur, comment il consentait à entendre avec une si religieuse attention des prédications parfois assez médiocres, lorsque *lui*, grand catholique et grand orateur, eût pu dire dix fois mieux. Donoso Cortès répondit : « Voici tout mon secret : quand le prêtre me parle du haut de la chair chrétienne, derrière le prédicateur je vois Dieu. » Ainsi, pour cet illustre croyant, cette parole, tout humaine qu'elle apparaissait par son organe et par sa forme, s'imprégnait aux yeux de sa foi d'une sorte de majesté divine.

Ainsi nous, quand il s'agit de législation catholique, c'est-à-dire d'une prescription nous venant de notre pasteur, de notre évêque, et surtout de notre pontife suprême, nous voyons Dieu, non pas seulement *derrière*, mais *dans* celui qui commande, Dieu dans le pontife, Dieu dans l'évêque, Dieu dans le pasteur lui-même, Dieu, toujours Dieu, nous transmettant par ses organes humains ses ordres et ses préceptes divins : ordres et préceptes d'un Dieu, en effet, qu'on néglige et même qu'on viole, sans y prendre garde et sans scrupule aucun, comme si ces lois et ces préceptes n'étaient

pour nous que l'expression d'une volonté ou d'un caprice de l'homme. Sous ce rapport, que de chrétiens et même de catholiques, par préjugé d'ignorance et plus souvent encore par esprit d'indépendance, sont en pensée, en parole et surtout en action, en contradiction flagrante avec le vrai christianisme et le vrai catholicisme

Ce serait ici le lieu, si nous en avions le temps, de résumer cette législation que l'Eglise impose aux chrétiens au nom de son Christ-Roi, et de vous donner le sommaire de ces lois et de ces obligations si facilement violées par les chrétiens. Qu'il me soit au moins permis de rappeler ici à votre souvenir et de recommander à votre chrétienne obéissance quelques-unes de ces lois formulées par l'Eglise, lois, en elles-mêmes vraiment obligatoires, mais dont l'indépendance et la mollesse de ce siècle tendent de plus en plus à s'affranchir; obligations dont, sans doute, au besoin, peut dispenser et dispense en effet la même autorité qui les fonde, mais obligations réelles, dont nul n'a le droit de se dispenser lui-même.

Evoquer le souvenir de ces lois, et rien qu'en articuler les noms, c'est toucher, je le sais,

aux réalités pratiques de votre vie. Mais c'est notre devoir de proclamer la loi, toute la loi chrétienne et de toucher de temps en temps, par la parole, au vif de notre christianisme.

Souffrez donc, Messieurs, que j'énonce devant vous, sans aucun déguisement, et que, sans phrase, je nomme de leur vrai nom ces lois par lesquelles Jésus-Christ vous commande par la voix de son Eglise, et dont plusieurs d'entre vous ont peut-être à se reprocher de fréquentes et d'inexcusables violations.

Eh bien! ces lois, quelles sont-elles?

Loi du dimanche, loi du jeûne et de l'abstinence, loi de la confession, loi de la communion, et ne puis-je pas ajouter, pour un assez grand nombre, loi de la messe, du culte et de la prière?

Loi du *dimanche*. Il avait été dit au peuple juif par le Dieu créateur : Tu travailleras six jours, et le septième tu te reposeras, comme je me suis reposé moi-même après mon œuvre des six jours. C'était la loi de l'ancien Testament. L'Eglise a fait de ce jour du sabbat le jour du Seigneur, Jésus ressuscité entrant dans son repos après le travail douloureux de sa Passion. Cette loi du repos, obligatoire pour

le peuple juif, ne l'est pas moins pour le peuple chrétien. La violer, c'est outrager Jésus-Christ, dont ce repos a pour but de glorifier le triomphe.

Or, qu'arrive-t-il? En plein christianisme, en plein royaume de Jésus-Christ, cette loi est violée par les individus, par les familles et par les sociétés. Allez, parcourez le dimanche nos grandes cités et jusqu'à nos campagnes elles-mêmes : que voyez-vous? Partout le travail apparaît, jetant au Maître qui l'interdit de publiques insultes.

Loi du *jeûne*. Pour honorer le jeûne de l'Homme-Dieu et imiter son austérité sainte, l'Eglise, au nom de son Christ, impose aux chrétiens la loi du jeûne, loi particulièrement sévère parmi les premiers chrétiens, mais singulièrement adoucie pour les chrétiens de nos jours. Eh bien! malgré ces adoucissements, cherchez ceux qui acceptent et pratiquent, telle qu'elle est prescrite aujourd'hui, la loi du jeûne!... Qui ne trouve, même en pleine santé, un prétexte quelconque pour s'en affranchir, ou en frustrer l'application?

Loi de l'*abstinence*. Pour associer ses enfants aux souffrances de son divin époux et, notam-

ment, pour évoquer le souvenir de la douloureuse Passion de son Christ, l'Eglise dit au chrétien : « Le vendredi tu ne mangeras pas de chair. » Le chrétien ne nie pas cette loi, il ne conteste pas non plus son caractère obligatoire. Mais, le vendredi, un ami le convie à sa table, un ami, public violateur de la loi de l'Eglise et insulteur de l'autorité de Jésus-Christ. Que fera le chrétien? S'il obéit au divin Maître lui commandant par son Eglise, qu'en pensera l'ami libre-penseur? Contrister son ami ou offenser Jésus-Christ? C'est à choisir, mais le choix est bientôt fait. Ainsi le monde l'exige et le siècle l'ordonne. L'hôte ami triomphera du souverain Maître, l'homme l'emportera sur le Dieu; et pour complaire à un impie, on violera la loi de l'Eglise et on outragera la majesté de Jésus-Christ.

Loi de la *confession* et de la *communion*. Se confesser et communier, au moins une fois l'an, est une obligation imposée à tout chrétien par l'Eglise au nom de Jésus-Christ. On le reconnaît, on le croit, on le sait. Et, chose étonnante et de prime abord inexplicable, vingt, trente et quarante ans parfois se passent, dans une abstention absolue de toute confession et

de toute communion. Et dirai-je combien, dans ma vie d'apôtre, j'ai rencontré de chrétiens croyants qui m'apportaient, sous ce rapport, un arriéré de plus de cinquante ans? Pendant un demi-siècle on avait violé pratiquement une loi que l'on admettait théoriquement; et pendant un demi-siècle, une conscience catholique avait porté le poids de cette contradiction!

Qu'en pensez-vous, Messieurs? Est-ce assez longtemps rouler dans l'inconséquence? Surtout est-ce assez longtemps braver, avec l'Église et ses lois, ce Christ législateur dont on reconnaît la royauté souveraine?...

Loi de la *prière,* de la messe, du culte. Combien sont-ils, ces catholiques qu'on voit à peine de loin en loin assister au saint Sacrifice où s'immole toujours le Dieu qu'ils reconnaissent? Combien sont-ils, ceux qui, dans toutes les cérémonies et les solennités de la religion qu'ils professent, ne brillent que par leur absence et courent, à la même heure, à d'autres solennités et se précipitent à d'autres fêtes? Combien sont-ils, même, les catholiques qui brisent avec la souveraine obligation de la prière et qui, le matin et le soir, ne songent plus à adresser à leur Père qui est au ciel

la prière enseignée et commandée par le divin Maître lui-même : *Pater noster!*

Je pourrais pousser plus loin l'énumération des outrages faits à la royauté de Jésus-Christ par le mépris et la violation des lois qu'il inspire à son Église et qu'il consacre de son autorité. Je m'arrête; et j'ose à peine ajouter qu'il y a au milieu de nous, en plein christianisme, des chrétiens qui croient fermement à la divine royauté de Jésus-Christ et dont la vie se passe en dehors de toute préoccupation de son autorité et de ses droits; étranges chrétiens! Absorbés tout entiers dans le temporel et le terrestre, et emportés par le tourbillon des affaires et des plaisirs, ils n'ont plus ni une action, ni une affection, ni une volonté, ni même une pensée à donner à Jésus-Christ: en sorte que leur vie peut être, à bon droit, considérée comme une *apostasie* pratique de ce Dieu dont ils portent encore le signe sur leur front.

Arrière et bien loin de vous tous, chrétiens que vous êtes, cette apostasie de notre Christ-Dieu qui serait en même temps une félonie devant notre Christ-Roi. Puisqu'il est tout à la fois notre Dieu et notre Roi, à nous de reconnaître sur nous la plénitude de son droit royal

et divin. A nous, notamment, d'accepter et de pratiquer, comme ses fidèles vassaux et ses humbles sujets, toutes les prescriptions et toutes les lois que nous impose sa divine royauté. Que ces prescriptions et ces lois nous viennent directement et immédiatement de lui, ou qu'elles nous viennent par l'intermédiaire de l'Église qui le représente, pour nous l'obligation est la même. Et là gît notre second devoir devant notre Christ-Roi : la soumission de notre volonté à sa divine autorité.

III

Mais, Messieurs, j'ai hâte d'arriver à ce qui, dans notre sujet, me touche et peut-être aussi vous touchera plus profondément: et il m'est particulièrement doux de vous dire que, comme notre Christ-Roi a le droit de régner sur nos intelligences parce qu'il est la *vérité* et sur nos volontés parce qu'il est l'*autorité*, il veut, par-dessus tout, régner sur nos cœurs parce qu'il

est l'*amour*, et que, si nous avons le devoir de le *croire* et le devoir de lui *obéir*, nous avons plus encore le devoir de l'*aimer*. Oui, aimer Jésus-Christ est la troisième et, je puis dire, notre suprême obligation envers notre Christ-Roi.

Je pourrais, à la rigueur, me contenter ici de vous dire : Nous avons le devoir et l'obligation d'aimer Jésus-Christ pour cette raison décisive : c'est que lui-même l'exige et nous le commande.

Au moment où il allait quitter ses disciples, à cette heure particulièrement solennelle où l'on fait à ceux qui bientôt ne nous reverront plus ses suprêmes recommandations, Jésus-Christ, dans la dernière cène, alors que son cœur laissait échapper devant les siens avec ses divines tendresses ses plus intimes secrets, leur fit entre autres cette paternelle et royale recommandation : « Demeurez dans mon amour, *manete in dilectione mea* », car, être aimé de vous, c'est mon idée, c'est mon désir, c'est ma volonté ; je le veux et je vous en fais le commandement. Demeurez dans mon amour. Et, comme pour mieux montrer le lien intime qui unit au second ce troisième devoir, il ajoute à

plusieurs reprises : « Celui qui garde mes commandements et accomplit ma parole, c'est celui-là qui m'aime. »

Cette parole pourrait nous suffire et nous dispenser de toute autre démonstration. Notre Roi nous demande de l'aimer : quel sujet oserait se soustraire à un commandement où l'amour parle avec autorité et où l'autorité impose l'amour?

Mais cette vérité est, dans ce sujet, d'une si grande importance et d'une si grande portée, que j'insiste pour la mettre dans une pleine évidence, rien ne pouvant avoir, pour tout chrétien, un intérêt à la fois plus profond et plus vraiment sympathique.

Et tout d'abord, Messieurs, nous pouvons poser ici, comme point de départ, un principe absolument incontestable : la pratique complète du christianisme est, pour tout chrétien, absolument obligatoire. Oui, embrasser et pratiquer, au moins dans ce qu'il a de substantiel, le vrai christianisme, c'est l'obligation suprême qu'impose au chrétien le Christ-Roi. Mais embrasser pratiquement le vrai christianisme, qu'est-ce, si ce n'est accepter la royauté du Christ et, dans un sens vrai, l'embrasser

lui-même? Dès lors, s'il est démontré par des raisons irréfragables que l'amour de Jésus-Christ est la substance du christianisme et le christianisme lui-même, il sera, par là même, démontré que le Christ-Roi, en nous imposant la pratique obligatoire de son christianisme, nous impose en même temps la pratique obligatoire de son amour, qui s'identifie avec le christianisme.

Et c'est ce qui résulte de la plus simple connaissance du vrai christianisme.

Tous les principaux aspects sous lesquels on peut considérer le christianisme démontrent, en effet, avec une complète évidence, son identification parfaite avec l'amour de Jésus-Christ.

Et d'abord, le christianisme s'identifie avec l'amour de Jésus-Christ par son *but*. C'est qu'en effet le but immédiat du christianisme, c'est de faire aimer Jésus-Christ et, par l'amour de Jésus-Christ, rétablir l'ordre troublé par l'égoïsme.

Le péché avait séparé le cœur de l'homme du cœur de Dieu. Son amour, détaché du divin amour, était retombé tout entier sur lui-même et était devenu l'égoïsme. Voilà pourquoi, avant le mystère de la réparation, Dieu n'était pas

aimé de l'homme. Quelques rares philosophes avaient pu arriver à une *certaine* connaissance de Dieu; mais personne, à travers tous les paganismes, n'avait pu s'élever jusqu'à l'amour de Dieu. Et les quelques manifestations de cet amour dans Israël n'apparaissaient que comme une exception et n'empêchaient pas l'égoïsme de régner universellement et souverainement sur la terre. Si Bossuet a pu dire, en parlant de l'humanité avant l'avènement de Jésus-Christ : « Tout était adoré, tout était Dieu, excepté Dieu », nous pourrions dire, dans un sens analogue : « Tout était aimé, excepté Dieu, c'est-à-dire excepté l'amour même. » L'absence du divin amour est, de l'autre côté du Calvaire, le fait humain le plus permanent et le plus universel.

Aussi, pour restaurer l'ordre brisé par l'égoïsme humain, que fallait-il? Il fallait, en rattachant le cœur de l'homme au cœur de Dieu, rétablir dans l'humanité tombée le règne du divin amour. Et voilà pourquoi il y a un christianisme. Et telle fut l'œuvre que Jésus-Christ a voulu, avant tout, accomplir sur la terre : se faire aimer des hommes et, en se faisant aimer, faire aimer Dieu et, par là, res-

taurer l'ordre détruit par l'égoïsme. Le Verbe s'est fait chair; il est venu pour se faire aimer; et, pour se faire mieux aimer de nous, il a pris un cœur comme notre cœur et, dans ce cœur, le divin amour s'est posé pour nous attirer à lui. Et cet amour, s'offrant à nous sous notre forme humaine, nous a dit : « Me voici homme comme toi; je suis l'amour et je veux être aimé de toi. » Et l'humanité a cédé à l'attraction de cet amour personnifié en Jésus-Christ. Et, en se faisant aimer, Jésus-Christ, Dieu lui-même, a fait aimer Dieu. L'histoire atteste, en effet, que, depuis le Calvaire, Dieu a été aimé comme il ne l'avait jamais été depuis la chute originelle.

Ainsi le christianisme, par son but immédiat, s'identifie avec l'amour de Jésus-Christ.

Cette identification n'apparaît pas moins dans les trois dogmes fondamentaux du christianisme ou dans les trois mystères qui résument tout le grand mystère chrétien : mystère de Bethléem ou de l'Incarnation, mystère du Calvaire ou de la Rédemption, mystère de l'autel ou de la communion; trois mystères d'amour dans lesquels notre Christ-Roi se montre infiniment aimant et, par là, non seu-

lement provoque, mais commande et exige envers lui notre amour.

Que vous demande, en effet, dans sa crèche, le divin enfant, le Christ-Roi qui vient de naître, si ce n'est un amour répondant à son amour? Ecoutez ce qu'il vous dit, en vous ouvrant son cœur et en vous tendant les bras : Moi, l'amour, l'amour infini, je suis votre Roi et, de par ma royauté naissante, je vous ordonne de m'aimer. C'est pour conquérir votre amour que je suis descendu du ciel; donc, aimez-moi, non seulement je vous y invite, mais je vous le commande, je le veux absolument.

Qui donc, devant cette sommation impérative du Roi-Amour, ne consentira à l'aimer?

Que demande surtout cet amour suspendu sur la croix, dans la plénitude de son sacrifice? Ah! c'est de là, particulièrement, que ce Roi, couronné d'épines et couvert de la pourpre de sang, nous crie à tous : Regardez : voilà comme je sais vous aimer! voyez ces blessures qui, de mes pieds jusqu'à ma tête, ne forment qu'une blessure; voyez ces chairs déchirées, ces os broyés, ces membres disloqués, ces pieds et ces mains percés, ces épines formant autour de ma tête royale un diadème de souffrances et

ces vingt ruisseaux de sang inondant tout mon corps ; et puis, sondez, dans mon cœur, les abîmes de mes tristesses et, dans mon âme, les abîmes de mes humiliations, et voyez comment, moi l'amour, l'amour votre Roi, devenu votre victime, j'ai pu vous aimer!... Et devant cette manifestation de mon amour, qui osera me contester le droit non seulement de vous demander, mais encore de vous commander de m'aimer?

Et cet amour de notre Christ-Roi, qui vous parle si haut dans sa crèche, plus haut sur sa croix, vous parle plus haut encore sur son autel ; et il vous parle, là aussi et là surtout, tout à la fois, pour manifester son amour et pour commander le vôtre.

O prodigieuse invention du divin amour! Dans ce mystère de l'autel, réalisant et perpétuant les deux autres, l'amour incarné est toujours là ; il est là sur son trône, invisible mais présent, silencieux mais, dans ce silence divin, nous parlant plus haut encore que couché dans son berceau et attaché à sa croix, pour nous demander et commander de l'aimer.

Ainsi ces trois dogmes, ou mystères substantiels du christianisme, sont trois mystères

qui nous révèlent l'amour de notre Christ pour nous et nous imposent l'amour pour *lui* et, par là, attestent ce que j'ai nommé l'identification du christianisme et de l'amour de Jésus-Christ.

Et si nous voulions un moment pénétrer jusqu'au plus intime et, si je le puis dire, jusqu'à l'essence même du christianisme ou de la vie chrétienne, nous en verrions sortir une nouvelle révélation de la même vérité.

Au dire de saint Paul qui, plus que tout autre, eut comme une intuition et une sorte d'introspection de ces mystérieuses profondeurs, l'essence ou la substance du christianisme intime et de la vie chrétienne gît dans l'unité vivante de tous les chrétiens en Jésus-Christ. « Oui, dit ce grand apôtre et amant passionné de Jésus-Christ, nous sommes beaucoup, mais nous ne sommes qu'*un : multi unum sumus ;* et le centre de notre unité, cette unité elle-même, c'est notre Christ-Roi, *unum sumus in Christo.* » S'il y a plusieurs membres, il n'y a qu'un seul corps; et ces membres et ce corps ont un seul et même Chef, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

En sorte que la vie des membres et la vie de notre Chef ne sont pas plusieurs vies,

mais une seule vie : ce qui a fait dire au même apôtre révélateur de ce mystère, en parlant aux premiers chrétiens : « Le Christ est votre vie, *Christus vita vestra* », et, en parlant de lui-même, absorbé qu'il se sentait dans cette divine vie : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est mon Christ qui vit en moi, *vivit vero in me Christus.* »

Voilà bien l'essence du christianisme en ce qu'il a de plus substantiel et de plus intime : non seulement l'union, mais l'*unité* de tous les chrétiens en Jésus-Christ.

Mais quel est le lien qui unit toutes ces vies dans une seule vie ? J'entends le lien principal, le lien le plus fort et le plus vraiment unitaire ? Je vous réponds : Ce lien, c'est la charité, *vinculum charitatis,* et ce lien de la charité, c'est l'amour même de Jésus-Christ. Oui, c'est cet amour de notre Christ-Roi qui serre tous les chrétiens dans cette vivante unité qui n'est autre que le christianisme.

Aussi, dans cette théorie ou cette vision qu'eut saint Paul de ce grand mystère chrétien, l'amour de Jésus-Christ se confond et s'identifie avec l'essence même du vrai christianisme, en sorte qu'au dire du grand apôtre, qui n'aime

pas Jésus-Christ ne peut être un vrai chrétien; voilà pourquoi, dans la conviction intime de cette vérité, il s'écriait : « Que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus soit anathème, c'est-à-dire séparé du christianisme (1). »

Il y a plus, le christianisme s'identifie avec l'amour de Jésus-Christ, par sa *loi* fondamentale.

Toute société doit avoir une législation conforme à sa nature. Le christianisme, qui est amour, aura donc, pour sa loi fondamentale, l'amour obligatoire, c'est-à-dire l'obligation d'aimer Jésus-Christ.

Le faible des législations humaines est d'être indéfiniment multiple. Notre vie sociale notamment étouffe sous une forêt de lois. On y légifère sans fin : des lois, encore des lois et toujours des lois ; lois nouvelles compliquant le dédale déjà si compliqué des lois anciennes.

La législation mosaïque du Sinaï avait dix commandements; mais ces dix pouvaient se réduire à deux.

Lorsque le jeune pharisien de l'Evangile demanda au divin Maître ce qu'il avait à faire

(1) I Cor., xvi, 22.

pour obtenir la vie éternelle, vous savez ce que répondit le Sauveur : « Que lisez-vous dans la loi? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et vous aimerez votre prochain comme vous-même : ce second commandement est semblable au premier (1). »

Ainsi dans la législation judaïque la dualité subsiste : il y a deux commandements.

Le christianisme va plus loin, il résout la dualité dans l'unité. Dans cette religion, dont le fond est l'amour, il n'y a plus qu'une seule loi : aimer Jésus-Christ Homme-Dieu. Par cet amour de mon Christ-Roi, en effet, j'aime à la fois mon Dieu et mon prochain; j'aime mon Dieu, parce que Jésus-Christ est en Dieu, Dieu lui-même ; et j'aime mon prochain, parce que ce prochain est en Jésus-Christ et que tous mes frères les chrétiens ne sont qu'*un* avec *Lui*.

C'est la grande simplification qui, en tout, est le dernier mot de la perfection, et la simplification de la vie chrétienne ou du christianisme en pratique est tout entière dans ces deux mots : aimer Jésus-Christ.

(1) Matt., xxii, 35.

Aussi, je comprends que le génie de saint Augustin, éclairé par sa foi et frappé de cette belle et harmonieuse unité, ait pu laisser échapper ces paroles qui étonnent tout d'abord : « *Ama et fac quod vis*, aimez et faites ce que vous voudrez » ; aimez Jésus-Christ, et tout ce que vous ferez sera bien, parce que cet amour est la plénitude de la loi chrétienne et le christianisme lui-même.

L'amour de Jésus-Christ, sans doute, peut nous imposer plusieurs choses ; mais, avant tout et par-dessus tout, il s'impose lui-même. Faites mille choses, si vous voulez, nous dit notre Christ-Roi, mais qu'au fond et au principe de ces mille choses de votre vie chrétienne il n'y ait qu'une chose qui explique tout, mon amour, mon amour qui est tout à la fois l'abrégé de toute vie chrétienne et l'unité du christianisme.

Ainsi, la législation du christianisme confirme son identité avec l'amour de Jésus-Christ.

Enfin, une dernière chose achève la démonstration de cette identité, c'est l'*idéal* même de notre christianisme.

En tout ordre de choses, pour aller loin et s'élever haut, il faut un idéal. Ainsi le peintre

et le sculpteur, le poète et le musicien ont un idéal. Le christianisme pratique doit, lui aussi, avoir un idéal. Quel est cet idéal?

Le grand idéal du christianisme ou de la vie chrétienne, c'est *Jésus-Christ aimé*. Nous venons de le voir, aimer Jésus-Christ, c'est pour nous chrétiens la loi suprême ; et c'est l'accomplissement de cette loi qui nous conduit vers notre idéal.

Ainsi, plus j'aime Jésus-Christ, plus j'avance vers l'idéal de mon christianisme ; et plus j'avance vers cet idéal, plus je suis chrétien. Là est le critérium du vrai christianisme.

A cette mesure, je puis connaître la valeur de mon christianisme. A ce signe, vous ne vous tromperez jamais.

Là où vous trouverez un grand amour de Jésus-Christ, vous trouverez un christianisme supérieur. Là où vous constaterez un médiocre amour de Jésus-Christ, vous constaterez un christianisme médiocre ; et là où il n'y aura plus d'amour de Jésus-Christ, il n'y aura plus de vrai christianisme : parce que quand disparaît cet amour qui s'identifie avec le christianisme, le christianisme disparaît en même temps.

Ainsi, vous le voyez, Messieurs, le vrai chris-

tianisme, vu sous ses principaux aspects, dans son but, son dogme, son essence, sa législation et son idéal, s'identifie de toutes manières avec l'amour de Jésus-Christ.

Et parce que, pour nous chrétiens, pratiquer notre christianisme est chose souverainement obligatoire, il en résulte que notre Christ-Roi nous impose la souveraine obligation de l'aimer, et qu'il nous enchaîne à sa royauté par l'infrangible lien de son amour.

Oui, me dit mon divin Maître, *aimer* et faire pour moi ce que l'on fait quand on aime, c'est le plus grand devoir que vous impose ma royauté. Je vous oblige à croire à ma parole, parce que je suis l'infaillible vérité. Je vous oblige à obéir à mes ordres et à observer mes lois, parce que je suis devant vous la souveraine autorité. Mais je vous oblige surtout à m'aimer, parce que ma royauté sur vous est par-dessus tout la royauté de l'amour, et que ne pas m'aimer, c'est non plus seulement outrager ma divine majesté, c'est blesser au cœur ce royal amour, qui ne veut régner sur vous que pour vous béatifier dans le temps, en attendant le bonheur qu'il vous prépare dans l'éternité.

O mon Maître, ô mon Roi, merci de la douce obligation que vous nous imposez de vous aimer. Les rois de la terre se plaisent à régner sur leurs sujets, tantôt par la puissance de leur génie, tantôt par la puissance de leurs armées ou par la puissance de leurs richesses. D'autres règnent surtout par ce qu'ils nomment leur habileté, par la politique et la diplomatie, par la ruse et la tromperie, par la dissimulation et par l'hypocrisie ; d'autres, enfin, règnent par l'intimidation et la terreur, par la tyrannie et par l'oppression, et tous, plus ou moins, règnent par l'égoïsme. Car, ce que cherchent ces dominateurs, c'est leurs intérêts, leur gloire, leur satisfaction. Où sont ceux qui ne veulent régner que parce qu'ils aiment et demandent par-dessus tout à leurs sujets de les aimer?

Où sont, enfin, les rois et les empereurs qui ont eu l'ambition de réaliser, dans le plus grand et le meilleur sens de ce mot, le règne de l'amour?

Vous seul, ô mon divin Maître, avez conçu et réalisez cette ambition à nulle autre pareille : aimer vos sujets d'un ineffable amour, et leur imposer comme loi souveraine l'obligation de vous aimer.

Ah! cette obligation de vous aimer, elle est d'autant plus douce à mon cœur, et je suis d'autant plus heureux de l'accepter, qu'elle répond au plus intime besoin que j'éprouve d'aimer, et que tout ce que je rêve d'embrasser comme objet de mon amour, je ne le trouve tout à fait réalisé qu'en vous.

Ce que je cherche avant tout dans ce que je puis aimer, c'est la réciprocité certaine de l'amour. Et vous seul, ô mon Roi, me garantissez cette certitude; car je sais que vous m'aimez mille fois plus que je ne puis vous aimer moi-même.

Ce que je cherche dans l'objet de mon amour, c'est la grandeur et la supériorité, et que puis-je aimer de plus grand que vous-même? Car, en vous aimant, c'est mon Roi, c'est le Roi des rois que j'aime.

Ce que je rêve d'aimer, c'est ce qu'il y a de plus beau, de plus pur, de plus immaculé. Et vous êtes le plus beau des enfants des hommes, vous êtes la plus grande pureté humaine couverte d'un reflet de la pureté divine.

Ce que je veux trouver encore dans l'objet de mon amour, c'est, avec la grandeur et la pureté, la bonté; la bonté, le plus grand charme

et la plus grande séduction de notre humanité. Or, vous êtes la plus grande bonté humaine, jointe à la bonté divine.

Ce que je veux trouver dans celui que j'aimerai, c'est la sympathie ou la compassion à la souffrance. Et vous êtes, ô Roi couronné d'épines, vous êtes la compassion même, parce que vous êtes la personnification de toutes nos souffrances humaines.

Ce que je veux trouver aussi dans l'objet de mon amour, c'est la *fidélité ;* pourquoi m'attacher aujourd'hui à ce qui doit me déserter ou me trahir demain? Eh bien! la fidélité, la fidélité à toute épreuve, c'est vous, ô mon Roi. Votre sujet, hélas! peut vous abandonner, et même vous trahir; mais vous n'abandonnerez et ne trahirez jamais votre sujet.

Ah! ce que rêve de trouver surtout mon amour dans ce qu'il aime, c'est la permanence et l'immortalité : or vous seul êtes l'immortel et l'amour dans votre cœur est associé à votre immortalité. En vous seul, ô mon Maître, je trouverai le repos dans un immortel amour!

Ainsi, ô mon Roi, tout ce que mon cœur peut rêver de plus grand, de plus beau, de plus pur, de plus fidèle, de plus compatissant,

de plus permanent, de meilleur enfin pour la satisfaction de son amour, je le trouve en vous, et dans l'obligation même que vous m'imposez de vous aimer; et ce m'est une indicible consolation à moi, votre humble sujet, de trouver le secret de ma propre félicité dans l'accomplissement du suprême devoir que votre amour m'impose envers votre divine royauté.

Et, quand même, ô mon divin Roi, vous aimer ne devrait pas être, même ici-bas, ma plus grande félicité, il me suffit de savoir que vous aimer est mon suprême devoir envers votre divine royauté.

Donc, régnez, régnez sur moi par le droit imprescriptible et par la puissance victorieuse de votre amour; et faites que je vous aime, non parce que vous aimer c'est mon bonheur, mais parce que vous aimer c'est mon devoir et la suprême obligation que m'impose la souveraineté de votre amour. Pour attester sur moi cette pleine souveraineté, prenez mon cœur avec tout l'amour qu'il renferme, prenez-le tout entier avec toute sa puissance d'aimer; qu'aucune fibre de ce cœur n'échappe à cette prise de possession la plus légitime qu'il soit possible d'imaginer, parce que ce cœur, avec

toute sa puissance d'aimer, est votre propriété essentielle et inaliénable, et que vous le donner avec tous ses trésors d'affection, avec tout cet or de l'amour qui en est la richesse pour moi, est un devoir radical et absolument indispensable.

Ainsi, ô mon divin roi, que votre amour sur mon cœur et sur mon être tout entier exerce tous ses droits, et que le don que je vous en fais, soit le plus légitime et le plus complet hommage rendu par l'amour de votre sujet à la souveraineté de votre amour !

CONCLUSION

Telle est, Messieurs, ce que j'ai appelé, au début de ce discours, la somme de nos devoirs, comme chrétiens, envers la royauté de Jésus-Christ : obligation de croire à sa parole infaillible, parce que, comme Verbe de Dieu, il est la vérité substantielle en personne, et qu'il a pu dire de lui-même : Je suis la vérité.

Obligation d'obéir à ses lois, lois proclamées

par lui-même ou par l'Eglise, son organe, parce qu'il est la souveraine autorité.

Obligation de l'aimer, parce qu'il est le suprême amour, et que l'amour de ce divin Maître se confond avec le christianisme ou la pratique chrétienne, pour tout chrétien, essentiellement obligatoire.

Ce Christ-Roi est révélateur et, comme tel, il nous oblige à accepter la doctrine, et toute la doctrine qu'il nous a révélée.

Ce Christ-Roi est législateur et, comme tel, il nous oblige d'accepter la législation, toute la législation qu'il nous fait.

Ce Christ-Roi est amour, essentiellement dominateur, et, comme tel, il nous oblige à l'aimer et à répondre, par notre amour pour lui, aux manifestations de son amour pour nous.

Ces trois grands devoirs sont comme les trois chaînes qui nous rattachent tous à notre divin Roi; et par l'accomplissement de ces trois obligations, le règne de notre Christ-Roi a sur nous toute sa plénitude et, par ce triple règne, il nous arrache aux trois grandes servitudes que voici :

Par la croyance à notre Christ révélateur,

vous échapperez à la servitude de la libre-pensée, parce qu'il est la vérité, et que la liberté n'est que dans la vérité.

Par l'obéissance à notre Christ législateur, vous échapperez à la servitude du libre-faire, parce qu'il est l'autorité, et que la liberté n'est que dans la soumission à la vraie et légitime autorité.

Et en aimant notre Christ-Roi, l'Homme-Dieu, humainement et divinement aimable, vous échapperez à cette autre servitude qui se nomme le libre-amour, parce qu'il est l'amour dans l'ordre, et qu'en dehors de cet amour infiniment ordonné, il n'y a pas de vraie liberté.

Donc, embrassons, dans toute sa plénitude, le règne de notre Christ-Roi; que ce règne soit, sur nous tous, complet, intégral, souverain et, dans le meilleur sens de ce mot, absolu : qu'il règne à la fois sur nos intelligences par sa vérité, sur nos volontés par ses lois, sur nos cœurs par son amour. Et puisse ce divin Roi, après avoir complètement et constamment régné sur nous sur la terre, nous faire régner avec lui glorieusement, éternellement, dans le ciel. *Amen.*

LE DÉVOUEMENT DU CHRÉTIEN AU CHRIST-ROI

Labora sicut bonus miles Christi Jesu.
Combats comme un vaillant soldat du Christ Jésus.
(II Tim., II, 3.)

Messieurs,

Jésus-Christ est Roi, et il a sur nous tous les droits qu'un souverain a sur ses sujets.

Après avoir montré les témoignages qui proclament, les titres qui fondent et les caractères qui distinguent cette incomparable royauté, nous avons constaté l'opposition qui lui est faite dans l'humanité; opposition

séculaire, opposition contemporaine et aujourd'hui plus grande que jamais. Envers cette royauté d'une part si magnifiquement attestée et proclamée et, d'autre part, si opiniâtrément contestée et repoussée, nous avons tous, comme chrétiens, des devoirs à remplir.

Nous avons, avant tout, à remplir vis-à-vis de sa souveraineté, le devoir général et radical de la dépendance, parce que la dépendance est corrélative à la souveraineté, qui l'engendre nécessairement.

Nous n'avons pas insisté sur ce devoir fondamental, qui fait dépendre tout sujet de son vrai souverain; parce que ce devoir, qui résulte de la force même des choses, se révèle dans la lumière de sa propre évidence. Mais, venant au détail des devoirs qui naissent de cette dépendance elle-même, nous avons signalé hier trois grands devoirs, qui nous obligent, comme sujets, envers notre Christ-Roi : le devoir de le croire, de lui obéir et de l'aimer; le devoir de le croire, parce qu'il est l'infaillible vérité, et qu'à ce titre il a droit de régner sur nos intelligences; le devoir de lui obéir, parce qu'il est la suprême autorité, et qu'à ce

titre il a droit de régner sur nos volontés, le devoir de l'aimer, parce qu'il est le souverain amour, et qu'à ce titre il a droit de régner sur nos cœurs.

Nier pratiquement un seul de ces trois devoirs, c'est renier pratiquement Jésus-Christ : refuser de le croire, c'est renier le Christ révélateur; refuser de lui obéir, c'est renier le Christ législateur; refuser de l'aimer, c'est renier le Christ-amour ; et récuser et repousser en Jésus-Christ ces trois attributs de sa royauté, c'est récuser et repousser le christianisme lui-même, parce qu'en fait le vrai christianisme, c'est la vérité, l'autorité et l'amour de Jésus-Christ régnant dans l'humanité.

Mais, Messieurs, Jésus-Christ n'est pas seulement pour nous un Roi révélateur, législateur et amour, et, à ce triple titre, ayant le droit de régner sur nos intelligences, nos volontés et nos cœurs ; il est un roi, chef et conquérant, et, à ce titre, il nous demande à nous, ses soldats, le service, et pour ce service, notre *dévouement* : notre dévouement au triomphe de sa vérité, de son autorité et de son amour, notre dévouement absolu pour la défaite de tout ce qui fait, dans le monde,

opposition à ces trois divines choses, et par elles à Jésus-Christ lui-même.

En deux mots, notre Christ-Roi et conquérant nous demande un *dévouement* absolu et sans réserve : 1° pour le suivre lui et son drapeau, dans la guerre qu'il veut faire à Satan et à tous ses suppôts ; 2° pour vaincre Satan et son drapeau, dans la guerre qu'il déclare depuis le commencement du monde, et aujourd'hui surtout, à Jésus-Christ et à tous les siens.

Bref, notre Christ-Roi nous demande, non plus seulement de le croire, de lui obéir et de l'aimer, il nous demande de nous dévouer à lui sans réserve, pour restaurer et défendre, contre tout ce qui l'attaque, son règne dans l'humanité.

I

Oui, Messieurs, notre dévouement absolu à notre Christ, capitaine et conquérant, pour le complet établissement de son règne dans l'humanité ; car, être des serviteurs et des soldats

dévoués même jusqu'à la mort, dans l'armée divinement conquérante dont il est le général en chef, tel est le grand devoir qui s'impose à tout chrétien, en tout temps et en tout lieu, et tout particulièrement dans notre temps et dans notre chère France.

Ce serait ici le lieu, avant d'aller plus loin, de vous dire tout ce que renferme ce mot : le *dévouement*, et en particulier le dévouement à Jésus-Christ.

Le dévouement ou le libre don de soi-même aux autres, le dévouement, alors qu'il est sincère et désintéressé, le dévouement surtout poussé jusqu'au sacrifice, est, sans contredit, ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime, de plus puissant et de plus fécond dans l'humanité.

C'est par son dévouement que l'homme s'élève au-dessus de lui-même, atteint son plus haut sommet, et se couronne de la gloire de ses bienfaits et de ses sacrifices. C'est par son dévouement que l'homme agrandit sa puissance et multiplie sa fécondité. Il n'y a dans l'humanité entière aucune chose grande, féconde et vraiment salutaire qui ne soit l'œuvre d'un dévouement. Les actions et les institutions qui

ont laissé dans l'histoire un sillon plus éclatant sont les actions et les institutions inspirées par le dévouement ; et ces arbres aux fruits d'or, que les générations recueillent en passant, ont tous été plantés et fécondés par des mains dévouées.

Tout ce qu'il y eut et tout ce qu'il y a encore dans les individus, les familles et les sociétés, d'exceptionnellement beau, puissant et salutaire, en quelque sphère de la vie que ce soit, tous les grands héroïsmes surtout, et toutes les immolations volontaires les plus illustres, rendraient témoignage à cette vérité : le dévouement est la plus haute cime de la vie, et il est le générateur de toutes les vraies grandeurs humaines.

Mais, si le dévouement se révèle si grand, partout où il fait son apparition, et alors même qu'il ne s'élève pas plus haut que les sphères où se meut l'humanité, que dire du dévouement à Jésus-Christ, c'est-à-dire du dévouement qui a pour objet la personne même de notre Christ-Roi, du Christ Homme-Dieu? Qui ne voit que ce dévouement se couvre et s'empreint de la grandeur même de celui qui en est l'objet, et comment ce dévouement, en montant jusqu'à l'Homme-Dieu, reçoit de

lui un caractère d'élévation, de puissance et d'universalité qu'il n'aurait pas de lui-même en s'adressant à des êtres purement humains?

Mais, ce qu'il faut remarquer surtout ici, dans le dévouement à Jésus-Christ, c'est son caractère essentiellement *chrétien*. C'est qu'en effet, le dévouement à Jésus-Christ est comme la quintessence du vrai christianisme; et on peut définir le christianisme, j'entends le christianisme pratique, le *dévouement à Jésus-Christ*.

C'est qu'en effet, le chrétien, à le bien définir, est un homme *voué* à Jésus-Christ, oui, voué à Jésus-Christ par son baptême, voué de nouveau par la rénovation de ce vœu du baptême, voué à Jésus-Christ par le sacrement de la confirmation et voué plus intimement encore à Jésus-Christ par le mystère de la communion. Comment, en effet, le chrétien qui, comme le mot le révèle, devient dans la communion *un* avec Jésus-Christ, pourrait-il ne pas être dévoué à Jésus-Christ? Comment, sans renier à la fois son baptême, sa confirmation et sa communion, pourrait-il refuser à son Christ-Roi le dévouement qu'il lui demande?

Voilà, Messieurs, ce que, comme prélimi-

naire, j'ai cru devoir rappeler en peu de mots : le dévouement, en général, est le plus haut sommet de la vie humaine, le dévouement à Jésus-Christ est la plus haute expression du christianisme, il est le christianisme pratique lui-même.

Et voilà ce que notre Christ-Roi vous demande pour concourir à l'entreprise que médite ce Roi conquérant, l'établissement ou la restauration de son règne dans l'humanité : le dévouement à sa personne, et par conséquent le dévouement à sa cause.

Je ne m'arrêterai pas à vous rappeler tous les droits essentiels que ce Roi conquérant a de vous demander votre dévouement. Ce qui fonde ces droits, c'est ce qui fonde sa royauté elle-même.

Nous avons montré, dans notre premier discours, les titres incontestables qui fondent sa royauté sur nous. Or, tout ce qui démontre que Jésus-Christ est notre Roi et notre Souverain démontre que nous sommes ses sujets; et tout ce qui atteste que nous sommes ses sujets, atteste par le fait même que nous devons lui être dévoués.

Être dévoué au roi, c'était la loi et l'honneur,

sous notre vieille monarchie chrétienne, et, pendant de longs siècles, des générations entières ont rehaussé par ce dévouement leur dépendance devant l'autorité royale. Leur obéissance, en se transformant en dévouement, donnait à leur soumission d'humbles sujets un caractère sublime.

Ce qui n'existe plus, hélas, dans l'ordre purement humain, demeure et ne périra jamais dans l'ordre chrétien proprement dit. Le dévouement au *Christ-Roi* nous demeurera à jamais comme la loi, la pratique et la gloire du vrai christianisme, et ce Roi des rois traverse les siècles, environné d'une aristocratie, qu'il se fait par son amour. Cette aristocratie où la noblesse et la grandeur se mesurent aux services rendus au divin Roi, c'est l'aristocratie des *dévoués*.

Mais quel est le dévouement que notre conquérant nous demande surtout?

Le dévouement dans l'humanité et dans le christianisme peut prendre des formes indéfiniment variées. Celui que nous demande ici notre divin capitaine, je l'appelle le dévouement *militaire*, le dévouement du soldat à la cause et au triomphe de son Roi.

Oui, Messieurs, le dévouement qu'attend de nous notre Christ-Roi, c'est le dévouement du soldat, prêt à le suivre, à le servir et à l'aider dans tous les combats.

C'est que le christianisme, c'est la lutte, encore la lutte, et toujours la lutte, et la lutte dans des proportions, avec une profondeur, une largeur, une durée qu'on n'avait pas connues de l'autre côté du Calvaire. Et c'est une vérité qu'il faut bien entendre, un fait qu'il importe tout d'abord de bien constater.

La lutte, il est vrai, a toujours existé dans le monde depuis la chute primitive, et, il y a plus de trois mille ans, un homme divinement inspiré nous révélait cette loi de l'humanité, alors qu'il s'écriait : *Militia est vita hominis super terram* (1). C'est que le patriarche de la terre de Hus, mieux encore que la sibylle de Cumes, entendait lui venir de partout le bruit des luttes et des combats et que, lui aussi pouvait s'écrier : Partout des guerres et d'horribles guerres, *Bella, horrida bella!*

Telle est, en effet, l'immense et perpétuelle rumeur de l'histoire : des guerres, toujours

(1) Job, VII, 1.

des guerres ; la lutte au dedans et la lutte au dehors.

Cette loi de la lutte est tellement l'histoire de l'humanité en général, et le fait de toutes les sociétés, qu'un peuple, un seul peuple, échappant aux agitations de la guerre et jouissant des douceurs d'une perpétuelle paix, est encore à trouver sur la terre.

Et considérée dans chaque homme en particulier, la lutte contre lui-même, la lutte entre sa raison et ses passions, entre son esprit et sa chair, est tellement la nécessité et la loi de sa vie, que quiconque récuse la lutte, s'amoindrit, se déshonore, se dégrade, et tombe au-dessous de l'homme. Car, l'homme, *vir*, veut dire la force ; or, la force grandit dans la lutte, et la virilité sort, armée de force, des épreuves et des souffrances du combat.

Je n'insiste pas sur la réalité de cette lutte dans la vie humaine. Chacun de nous la porte au plus intime de son être, et sent en lui la lutte perpétuelle des deux hommes dans l'homme, luttant l'un contre l'autre au fond de ses entrailles, comme Esaü et Jacob dans le sein de Rébecca.

Mais, Messieurs, si la vie simplement hu-

maine, c'est la lutte déjà, il est une vie supérieure où la lutte se produit d'une manière plus intime, plus profonde et dans de plus vastes proportions : c'est la vie chrétienne. Le christianisme, c'est, de toutes manières, la lutte agrandie. Il est, par excellence, la religion militante.

Je disais hier : Creusez en tous sens le christianisme, vous y découvrez l'amour, l'amour de Jésus-Christ ; je vous dis maintenant : Creusez en tous sens le christianisme, et, vu sous tous ses aspects, le christianisme se révèle comme la lutte organisée dans l'univers, et la lutte organisée dans l'homme : entre ces deux choses, l'amour et la lutte constituant le christianisme, il n'y a pas de contradiction ; parce que l'amour de Jésus-Christ, qui en est le fond, est nécessairement, depuis la chute originelle, un amour militant.

Ah ! oui, le christianisme c'est la lutte.

J'en atteste son *dogme* qui en est la révélation. En dehors du dogme chrétien, la lutte, comme fait, subsiste, mais elle demeure un mystère.

Pourquoi la lutte dans l'humanité ? Pourquoi surtout la lutte dans chaque homme en particulier ? Pourquoi l'homme est-il obligé de lutter

contre lui-même? Pourquoi surtout, dans certaines situations, l'homme est-il condamné à se frapper et à se blesser lui-même, et à porter au plus vif et au plus sensible de son être les coups les plus violents et souvent les plus douloureux? Comment un Dieu sage, un Dieu juste, a-t-il pu, en créant l'homme, mettre l'antagonisme et la guerre au fond de ses entrailles? Ou comment la nature pourrait-elle à ce point se contredire elle-même? Les philosophes, depuis trois mille ans, ont scruté tous les systèmes, pour essayer de résoudre ce mystérieux problème de la lutte; ils ont, pour y arriver, remué ciel et terre, mais, bon gré mal gré, le mystère subsistait; et, à la fin, désespérant de l'expliquer, nos philosophes novateurs ont pris le parti de le nier, et ils ont dit : Non, la lutte n'existe pas dans l'homme : la lutte c'est erreur, la lutte c'est préjugé; dans l'homme il n'y a que l'harmonie.

Eh bien! le christianisme, sur ce mystère de notre vie, ne nie rien et il explique tout, et il justifie devant la sagesse et la justice de Dieu ce mystère de l'homme; comment?

Par ces trois mots de son dogme révélateur : la création, la chute et la restauration.

La création, ce fut dans l'homme l'ordre et l'harmonie.

La chute, ce fut dans l'homme le désordre et la ruine.

Et la restauration de l'ordre et de l'harmonie, c'est moi, dit le christianisme ; moi, la réaction divine contre le désordre humain ; moi, le drapeau du bien relevé contre le drapeau du mal ; moi, la grande et perpétuelle bataille de la vérité contre l'erreur, de la justice contre l'iniquité, de l'ordre contre le désordre ; moi, l'antagonisme éternel et divin de l'esprit contre la chair.

Oui, nous crie de toutes les manières notre christianisme militant, entre l'esprit et la chair la haine est irréconciliable, la lutte est inapaisable et la guerre est à mort : « La chair, partout et toujours, convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair : *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem* (1). » Or, la chair c'est le désordre, et l'esprit c'est moi ; la chair c'est Satan, et l'esprit c'est moi ; la chair c'est le monde, le monde tout entier dans la malice, et l'esprit c'est moi ;

(1) Galat., v, 17.

moi, qui suis la lutte et la guerre; moi, qui suis venu pour apporter au monde non la paix, mais le glaive: *Non veni pacem mittere sed gladium* (1).

Ainsi, nous dit le christianisme par la voix de son fondateur, je viens, le glaive à la main, pour frapper dans l'humanité toutes les révoltes de la chair et des passions désordonnées; c'est-à-dire toutes les révoltes du mal contre le bien; je viens, par le droit et la puissance de ma royauté divinement légitime, relever dans les âmes le trône de la vérité et de la justice, et je marche dans la guerre pour arriver à la grande paix, c'est-à-dire au repos des âmes et des cœurs, dans la vérité, la justice et l'amour.

Ainsi, le christianisme, par son dogme de la chute et de la restauration, nous révèle le mystère de la lutte et se proclame, lui, comme la lutte permanente et universelle dans l'humanité.

Ce qu'il nous révèle, par son dogme, il le proclame, en effet, partout et toujours par sa *prédication*.

La voix de ses prédicateurs, qui se fait

(1) Matt., x, 34.

entendre jusqu'aux extrémités de la terre, cette voix, qui ne se tait ni jour ni nuit, si vous l'écoutez bien, retentit comme le son de la trompette et du clairon. Elle est l'universel et permanent appel au combat, et aujourd'hui encore, même au milieu de vous, nous, porteurs de la sainte parole, que faisons-nous autre chose? Et pourquoi moi-même suis-je dans cette grande chaire de Notre-Dame, si ce n'est pour vous encourager à la lutte, à la lutte contre vous-mêmes, à la lutte contre le monde, et pour vous donner, comme d'un lieu élevé d'où l'on est entendu de loin, le signal du combat?

Jamais parole dans l'univers ne fut plus guerroyante et n'eut des accents plus belliqueux que la prédication catholique: c'est quelque chose comme la voix d'un capitaine, criant non à un groupe d'hommes seulement, mais à l'humanité tout entière : Aux armes, soldats! en avant marche! et droit à l'ennemi!

Il serait curieux d'entendre tout ce que, depuis bientôt deux mille ans, l'éloquence de tous nos prédicateurs a fait entendre de paroles guerrières, pour rappeler aux générations chrétiennes cette grande loi du christianisme, la loi de la lutte, et les exciter à combattre au dedans

et au dehors toutes les puissances du mal.

Ecoutez seulement, sur ce point, la voix du premier et du plus grand prédicateur du christianisme; écoutez la voix de saint Paul.

La religion de la lutte venait à peine de naître, que déjà ce grand apôtre disait aux premiers soldats enrôlés sous la bannière du Christ-Roi: « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance qui vous vient de la force divine, *confortamini in Domino, et in potentia virtutis ejus.* Revêtez-vous de l'armure de Dieu, *induite vos armaturam Dei;* afin que vous puissiez tenir ferme contre les embûches du diable, *ut possitis stare contra insidias diaboli.* C'est que nous n'avons pas seulement à lutter contre la chair et le sang, *quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem;* nous avons à combattre les princes du royaume des ténèbres et ceux qui y règnent, *sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum.*

« Donc, prenez, pour ces combats, non pas une arme quelconque, capable de se briser entre vos mains, mais prenez l'arme de Dieu, *accipite armaturam Dei*, afin qu'au jour mauvais, c'est-à-dire au jour où vous subirez les

attaques du mal, vous puissiez résister, *ut possitis resistere in die malo,* et en toutes choses demeurer parfaits, *et in omnibus perfecti stare;* c'est-à-dire être de vrais soldats de notre Christ-Roi, dignes de la vocation guerrière qu'il vous fait (1). »

Ainsi a retenti, près du berceau du christianisme, la parole de l'apôtre, à la fois soldat et conquérant. En entendant cette parole, qui croiriez-vous entendre, ou la voix d'un prédicateur parlant aux fidèles du Christ, ou la voix d'un capitaine appelant au combat ses soldats dévoués? Eh bien! la prédication chrétienne, c'est l'écho universel et séculaire de cette voix de saint Paul.

Et dans combien d'autres circonstances l'apôtre, sous diverses formules, ne redit-il pas ses appels à la lutte et ses accents guerriers : « Travaille, dit-il à Timothée, c'est-à-dire combats comme un vaillant soldat de Jésus-Christ, *labora sicut miles Christi* (2). »

Et ailleurs : « Combats le bon combat de la foi, *certa bonum certamen fidei* (3). On ne couronnera que celui qui aura bien combattu,

(1) Ephes., VI, 10-13.
(2) II Timoth., II, 3.
(3) I Timoth., VI, 12.

non coronatur, nisi legitime certaverit (1). »

Et, résumant lui-même sa vie d'apôtre, c'est-à-dire sa vie de luttes et de combats, saint Paul se rend à lui-même ce témoignage du soldat vaillant, près de mourir : « J'ai combattu le bon combat, *bonum certamen certavi*, et j'ai achevé ma carrière de soldat du Christ, *cursum consummavi* (2). »

Ainsi partout, les lettres de l'apôtre guerrier respirent la lutte et le combat. Sa parole en est la perpétuelle prédication, et sa vie en est la plus complète réalisation.

Les autres apôtres font entendre les mêmes accents et prêchent la même loi du combat, comme la loi essentielle du vrai christianisme.

Quatre siècles plus tard, un autre vaillant soldat de Jésus-Christ, saint Jean Chrysostome, exposait avec une rare éloquence cette loi du christianisme : « O chrétien, montre ton courage et ta force, *exere vires*, et combats, *fortiter dimica*. Souviens-toi de l'engagement que tu as pris, *pactum quod spopondisti*, et de la milice dans laquelle tu t'es enrôlé, *militiam cui nomen dedisti*. »

(1) II Timoth., II, 5.
(2) II Timoth., IV, 7.

Ah! l'engagement que vous avez pris, le serment que vous avez fait, c'est d'être de vrais chrétiens, donc, des soldats dévoués à votre Christ-Roi; et la milice dans laquelle vous vous êtes enrôlés, c'est le christianisme, c'est-à-dire la *grande armée* toujours militante, la plus grande et la plus glorieuse armée qui ait jamais été vue sous le ciel.

La grande armée! Tel est le mot qui exprime le mieux la nature et l'histoire du christianisme, et il n'y en a pas qui nous dise mieux pourquoi nous devons au Christ, notre Roi, le dévouement dont nous avons parlé tout à l'heure et que nous avons nommé le dévouement militaire. C'est que la religion que nous professons et à laquelle nous lient d'inviolables serments est, dans le meilleur et le plus sublime sens de ce mot, une armée, et que la vie de cette armée est un perpétuel combat! Et c'est sur le spectacle grandiose que nous présente cette armée, que je vous prie d'arrêter un moment vos regards; rien ne pouvant mieux vous révéler la vocation que nous fait notre Christ, en nous y demandant notre service dévoué et vraiment militaire.

Ah! cette incomparable armée, comment

vous la peindre et vous la montrer dans tout son harmonieux ensemble, et dans toute sa majestueuse et divine beauté?

Cette armée a une *organisation* divinement sublime et belle dans sa simplicité; c'est ce que nous avons appelé la hiérarchie catholique; la hiérarchie qui se déploie dans l'univers, avec ses trois rangs superposés des *pasteurs*, des *évêques* et des *pontifes :* là, les pasteurs sont comme les capitaines, les évêques, comme les généraux, et le pontife suprême, comme le généralissime exerçant le commandement d'une manière visible, en qualité de vicaire ou de lieutenant du Christ-Roi. Et, au-dessous de ce triple rang de l'autorité qui commande, marche, avec tous ses groupes, aussi hiérarchiquement disposés, la masse des soldats qui obéissent. Et, nulle part, en aucune société et en aucune armée, une telle harmonie ne se rencontre.

Cette armée a un *drapeau,* un drapeau pour guider et, au besoin, rallier l'armée tout entière; un drapeau ouvrant la marche à tous les courages et à tous les dévouements qui le suivent : c'est le drapeau de la Croix, drapeau du sacrifice, portant la trace du sang du divin

Immolé ; drapeau, sans comparaison aucune, le plus vraiment glorieux qui se soit déployé sous le ciel, et le seul qui fasse le tour du monde.

Bien autrement glorieux que le drapeau, dont on peut être fier et qui n'a fait pourtant que le tour de l'Europe, notre drapeau, le drapeau de notre divin crucifié, à la lettre, fait le tour du monde, laissant par derrière lui, partout où il a passé, non pas, comme tant d'autres, des destructions et des ruines, mais des vertus et des bienfaits et, en particulier, la civilisation, la vraie civilisation qui ne germe, ne fleurit et ne se maintient qu'à l'ombre de la croix.

Cette armée a une *armure*, l'armure de Dieu si bien décrite par saint Paul, lorsque, après avoir donné aux Ephésiens le mot d'ordre du combat contre leurs vrais ennemis, il les arme, pour ainsi dire de pied en cap, par ses paroles vraiment guerrières et dites tout exprès pour les vrais soldats du Christ-Roi : « Donc, debout ! soldats que vous êtes, debout ! mettez autour de vos reins la ceinture de la vérité, *succincti lumbos vestros in veritate*, et autour de vos poitrines, la cuirasse de la justice, *induti lori-*

cam justitiæ. Chaussez vos pieds pour ouvrir par la guerre la voie à la paix évangélique, *calceati pedes in præparatione Evangelii pacis*. Et puis, portez partout le bouclier de la foi, *sumentes scutum fidei*, afin que vous puissiez repousser les traits les plus enflammés de l'ennemi. Placez sur vos têtes le casque du salut, *galeam salutis assumite*, et, tandis que vous tenez à votre bras gauche le bouclier de la foi, prenez, dans votre main droite, le glaive, le glaive de l'esprit, qui n'est autre que la parole de Dieu, *gladium spiritus, quod est Verbum Dei* (1).

« Et, ainsi armés de toutes pièces, armés de la vérité et de la force même de Dieu, frappez à droite et à gauche, *a dextris et a sinistris;* allez, dans la gloire ou l'ignominie, *per gloriam et ignobilitatem*, dans l'infamie et la bonne renommée, *per infamiam et bonam famam;* et partout triomphez de vos ennemis par les armes de la justice, *per arma justitiæ* (2). »

Telle est l'armure que nos soldats doivent porter dans tous leurs combats : ceinture de

(1) Ephes., VI, 14-17.
(2) II Cor., VI, 7-8.

la vérité, cuirasse de la justice, casque du salut, bouclier de la foi, glaive de la parole. Jamais avant l'Evangile, telle armure de guerre n'avait été portée dans les combats et n'avait pu même s'imaginer. Là, vous le voyez, ni le fer ni le feu ; là, nul engin de mort ou de destruction; là, non des armes qui blessent, mais des armes qui guérissent ; non des armes qui tuent, mais des armes qui sauvent ; armes vraiment divines qui, au lieu de donner la mort, donnent la vie!

Cette armée a un *champ de bataille ;* et ce champ de bataille, c'est le monde entier. Jamais les conquérants, même les plus illustres et les plus victorieux, n'ont eu pour champ de bataille toute la surface de la terre, et jamais leurs plus vastes conquêtes n'en ont atteint, en tous sens, les extrêmes limites. Alexandre se trompait, lorsque, arrivé au terme le plus lointain de ses conquêtes, il soupirait, parce qu'il croyait n'avoir plus rien à conquérir.

Le rêve de la conquête universelle est encore plus chimérique que celui de l'universelle royauté. Et ceux-là même à qui il a été donné d'étendre le plus loin leurs conquêtes, règle générale, n'ont pu se maintenir dans les positions

conquises, et leur champ de bataille s'est resserré avec celui de leurs conquêtes.

Alors même que leurs victoires poussaient plus loin dans l'espace, une chose leur manquait fatalement, c'est ce que j'appellerais volontiers le champ de bataille de la *durée;* et si, jusqu'à certaines limites, leur armée pouvait franchir les espaces, jamais elles n'ont pu franchir les siècles, et, souvent, leurs bataillons disparaissaient, ou peu s'en faut, comme la poussière que leur marche soulevait au chemin où ils passaient.

Eh bien! voici une armée qui traverse à la fois les siècles et les espaces; combattant partout et combattant toujours. Ses tentes et ses pavillons se déploient sur tous les rivages, ses phalanges et ses bataillons luttent dans les cinq parties de notre monde terrestre, et deux mille ans bientôt de combats et de victoires attestent sa marche perpétuelle dans le temps, comme sa présence universelle dans l'espace. Et bien que séparées par de longs siècles et par des distances immenses, ses phalanges marchent comme un seul homme dans l'unité d'un même commandement.

Cette armée, en effet, en quelque partie du

monde et à quelque point de la durée qu'elle porte son drapeau, a un seul et même *chef :* au ciel le Christ-Roi, son chef invisible, et sur la terre le Souverain Pontife, son chef visible et lieutenant de Jésus-Christ. Seul un vieillard, du haut du Vatican, commande en chef à cette armée qui a pour champ de bataille les espaces et les siècles, et compte dans ses rangs trois cent millions de combattants sortis de toutes les conditions et de tous les degrés de l'humanité. A un signe de sa main, à une parole de ses lèvres, cette armée avance, s'arrête ou recule, combat ou se repose, conclut la paix ou la guerre, sans jamais quitter tout à fait le champ de bataille où elle se meut, toujours prête, au premier signal de son chef, à braver tous les périls et à voler à la mort pour donner la vie!

Et voilà ce qui fait surtout l'incomparable beauté de cette armée : c'est dans ces proportions qui la font grande comme l'espace, longue comme la durée, vaste comme l'humanité, et surtout dans cette prodigieuse variété de légions, de phalanges et de bataillons, cette harmonieuse unité qui les fait tous marcher sous les ordres d'un seul homme, représentant

sur la terre le souverain Maître qui est au ciel! Oh! grande et magnifique armée de mon Christ-Roi, que tes tabernacles et tes pavillons sont beaux! *Quam pulchra tabernacula tua et tentoria tua* (1).

Telle est, Messieurs, peinte en quelques traits trop rapides, l'armée de notre Christ-Roi sur la terre. Elle marche à travers les orages, comme sous le ciel le plus serein; elle traverse, au moins par quelques-unes de ses légions, les contrées les plus âpres et les plus incultes, comme les plus cultivées et les plus florissantes, les peuples les plus barbares et les plus sauvages, comme les plus polis et les plus civilisés. Le pas profond de cette immense armée remue le monde, et le bruit qu'elle fait en marchant est le bruit même de l'histoire; c'est, depuis bientôt deux mille ans, la grande rumeur de l'humanité.

Eh bien! je le répète, dans cette armée, nous sommes tous soldats, oui tous, chrétiens que nous sommes, prêtres et laïques, hommes et femmes, riches et pauvres, savants et ignorants, nobles et bourgeois, princes et peuples,

(1) Num., XXIV, 5.

tous soldats dévoués de notre Christ-Roi et, comme tels, tous obligés d'être à notre poste, d'y porter, avec nos armes, notre dévouement et, au besoin, un dévouement poussé jusqu'au sacrifice même de la vie.

Ah! malheur à nous, si dans cette armée, dont nous avons juré de suivre le drapeau, nous refusons de tenir notre place, de garder notre poste, fût-il même le plus périlleux, et si, dans les combats qu'elle livre à chaque pas, nous refusons de prendre notre part. Nous trahissons notre cause et notre Roi, et nous nous abdiquons nous-mêmes comme chrétiens, car combattre pour Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, ce qui revient à dire : combattre avec l'Eglise et pour l'Eglise, c'est pour tout chrétien le suprême devoir!

Dans cette bataille qui ne finit jamais que pour recommencer toujours, les postes pour chaque soldat peuvent être différents, mais la loi du combat est la même pour tous. Les dévouements peuvent s'y produire avec plus ou moins d'éclat, mais tous ont la vocation d'y apporter un dévouement, et si tous, aux heures des grandes luttes, n'y combattent pas avec le même héroïsme, tous y doivent

combattre avec vaillance; et ceux qui, parmi nous, ne montreraient pas au moins, dans le combat, un courage, un dévouement et une fidélité vulgaires, porteraient, écrit sur leur front, aux yeux de tous, ce mot déshonorant : *lâches*, et aux yeux de notre Christ-Roi, ce mot plus déshonorant encore : *traîtres!* Si, comme chrétiens, nous comprenons autrement notre vie, nous avons cessé de nous connaître et de nous comprendre nous-mêmes.

Enfin, Messieurs, notre armée — et c'est ici le mot décisif, — avec tout ce que je viens de dire, avec ses soldats, son organisation, son drapeau, son armement et son immense champ de bataille, a ce qu'on nomme, dans la guerre, un *objectif*.

Tout capitaine, tout commandant, tout chef, à la tête d'une armée, doit avoir un objectif déterminé, objectif variant selon les situations : tantôt tourner l'ennemi, tantôt le surprendre, tantôt monter à l'assaut d'une cité, et tantôt la réduire par la famine, tantôt porter la guerre chez l'ennemi et tantôt marcher droit sur sa capitale, etc.

L'armée chrétienne, elle aussi, a son objectif, varié quant à la manœuvre et à la stratégie,

mais en réalité toujours le même : propager et étendre le règne de Jésus-Christ, et pour cela combattre l'ennemi qui l'attaque, déjouer ses ruses, repousser ses assauts, vaincre sur le champ de bataille toutes ses forces réunies.

Or, l'ennemi, l'antique et éternel adversaire de Jésus-Christ, c'est Satan, Satan avec tous ses partisans et tous ses suppôts recrutés sur la terre, Satan avec tout ce qu'il y a d'impie, de pervers, de perfide, de méchant dans l'humanité, Satan levant en face du drapeau de Jésus-Christ le drapeau de l'antichristianisme.

Aussi, résister à l'antichristianisme, partout où il attaque, et non seulement lui résister, mais l'attaquer lui-même dans ses propres retranchements, et jour par jour, de bataille en bataille, le vaincre sur toute la ligne : voilà le grand et perpétuel objectif de l'armée chrétienne. Son mot d'ordre et son cri de guerre est partout et toujours celui-ci : Gloire à jamais au règne de Jésus-Christ, à bas son implacable ennemi ! Allons, marchons, et partout renversons le règne de Satan. Partout où il porte l'attaque, portons le combat, et avec le combat, la victoire.

C'est ce qu'il me reste à vous montrer : com-

ment l'antichristianisme de Satan attaque le christianisme, et comment notre dévouement partout doit combattre et vaincre l'antichristianisme.

II

Oui, Messieurs, Satan, lui aussi, a une armée, l'armée de l'antichristianisme, avec laquelle il attaque partout et toujours l'armée de Jésus-Christ ou le christianisme.

Mais, avant de préciser les points où Satan porte, avec ses bataillons, ses principaux coups, et où notre dévouement doit surtout se déployer, il importe de dire, en peu de mots, ce qu'est cette armée que Satan conduit à l'attaque du christianisme.

Cette armée, elle aussi, a ses *soldats*, soldats rangés en bataillons divers; quels soldats et quels bataillons!

Et d'abord voici les bataillons portant, sous diverses couleurs, la bannière de toutes les

grandes erreurs : bataillons des sceptiques, des rationalistes, des matérialistes, des panthéistes et des athées.

Après eux et avec eux viennent les bataillons du mal, du vice et de la corruption.

Imaginez tout ce qu'il y a dans l'humanité de plus pervers et de plus orgueilleux, de plus cupide et de plus sensuel, de plus voluptueux et de plus impie : tout cela portant la bannière du mal et marchant à l'attaque de tout bien.

Et puis derrière eux, vous voyez venir, avec leurs couleurs et leurs nuances indéfiniment variées, les bataillons de toutes les révoltes et de toutes les insurrections : socialistes et communistes, possibilistes et anarchistes, tous marchant à la fois à l'attaque de la société et du christianisme.

Et derrière tous ces bataillons, marche, les encourageant et les poussant tous à l'attaque de Jésus-Christ, une légion immense et à elle seule formant une sorte d'armée : c'est la légion essentiellement antichrétienne, la franc-maçonnerie, la grande ennemie jurée de notre Christ-Roi.

Cette armée, elle aussi, a une *organisation*.

Toutes les forces qu'elle conduit à l'attaque de l'Eglise sont hiérarchisées entre elles. Là aussi, il y a différents degrés de dignité, de fonction, de puissance et d'action. Là, sous des noms divers, étranges et bizarres parfois, pour employer ici les vocables de la langue et de la hiérarchie militaire, il y a des généraux, des colonels, des capitaines et, au-dessous, des grades et des emplois inférieurs.

Bref, dans cette armée comme dans l'armée catholique, les postes et les ministères sont subordonnés les uns aux autres; les commandements et les mots d'ordre circulent avec la rapidité de l'étincelle électrique; et ces hommes, dont les convictions personnelles se heurtent souvent à celles de ceux qui les touchent, marchent quand même à leur rang assigné par la secte, et bien que divisés entre eux, comme à Babylone, par la confusion des idées et des langues, tous ces hommes, soumis au même commandement, et fidèles au même mot d'ordre, se rencontrent et s'unissent dans la même pensée et la même résolution, la pensée et la résolution d'anéantir sur la terre le règne de Jésus-Christ.

Ainsi, grâce surtout à l'influence et à l'action

maçonnique, cette armée du mal a une organisation : organisation à la fois publique et latente, dont une partie se découvre aujourd'hui à la lumière de la publicité, et dont l'autre demeure toujours cachée dans l'ombre du mystère, et dans les cavernes obscures d'où la secte envoie ses mandats impératifs.

Cette armée, elle aussi, a une *armure*, mais quelle armure? L'armure de Satan. Vous venez d'entendre comment saint Paul décrit ce qu'il nomme bien l'armure de Dieu, *armaturam Dei :* la ceinture de la vérité, la cuirasse de la justice, le casque du salut, le bouclier de la foi, le glaive de l'esprit et, avec tout cela, la prière, la mortification, la bonté, la charité, etc.

Mais voici, dans l'armée ennemie, des armes bien différentes : au lieu de la vérité, l'erreur, au lieu de la justice, l'iniquité, au lieu de la foi, l'incrédulité, au lieu de l'esprit, la matière, au lieu de la parole de Dieu, la parole de l'homme, au lieu de la prière, le blasphème, au lieu de l'humilité, l'orgueil, au lieu de la bonté, la colère, au lieu de la mortification, la sensualité, au lieu de la charité, la haine!... Et puis ces armes obligées et professionnelles de la secte franc-maçonne, à savoir : la ruse,

la dissimulation, l'hypocrisie, le dénigrement, la calomnie et, par-dessus tout, l'arme la plus familière et la plus chère au prince des ténèbres, le mensonge, cette arme préférée du grand impie, donnant aux soldats qu'il conduisait à l'assaut de l'Eglise ce mot d'ordre vraiment satanique : « Mentons, mentons hardiment; il en reste toujours quelque chose. »

Cette armée, elle aussi, a un *champ de bataille;* lequel? Le champ de bataille de l'Eglise elle-même.

Chose remarquable, en effet, partout où l'Eglise porte, avec son drapeau, le règne de notre Christ-Roi, cette armée marche sur ses pas, et partout la suit jusque dans les contrées les plus reculées. Et pourquoi? Pour contredire sa parole, pour nier ses bienfaits, pour paralyser ses dévouements et, autant qu'elle peut, anéantir l'œuvre de sa charité et de ses sacrifices. Ce n'est pas seulement le protestantisme qui lutte, sur tous les rivages du monde, contre les légions héroïques de nos missionnaires, c'est aussi, et par-dessus tout, la secte par excellence anticatholique et antichrétienne, la franc-maçonnerie, cette pieuvre dont les tentacules s'allongent jusqu'aux extrémités de la terre,

pour y saisir les âmes et les arracher à Jésus-Christ.

Cette armée a un *drapeau*, elle aussi, un drapeau qu'elle élève partout audacieusement devant le drapeau de la croix. Ce drapeau que longtemps l'antichristianisme gardait enfermé dans ses conciliabules souterrains, il ose aujourd'hui le déployer au grand jour. On le voit flotter au vent de toutes les révolutions, il apparaît planté sur toutes les grandes ruines, il guide à l'assaut de toutes les saintes choses, à la consommation de toutes les grandes iniquités et de tous les crimes exceptionnels. Véritable drapeau noir, portant partout la mort et annonçant la guerre à tout ce qui vivifie l'humanité, et digne à ce titre de guider la marche de l'armée de Satan. Et avec ce drapeau qui dirige l'armée entière de l'antichristianisme, la secte antichrétienne par excellence étale les insignes qui la distinguent, et elle tend, ô Sauveur Jésus, à les déployer jusque dans vos temples et au milieu même de nos solennités, *in medio solemnitatis tuæ, posuerunt signa sua, signa.* Et ce cri des impies de l'antique Jérusalem : « Faisons cesser sur la terre toutes les fêtes de Dieu » montre claire-

ment où veut en arriver cette armée de l'anti-christianisme, et quel est son véritable objectif.

Cette armée en effet, elle aussi, a son objectif, et son objectif est celui-ci : Par tous les moyens possibles, ruiner et détruire le christianisme. Un opportunisme machiavélique et une prudence satanique peut dissimuler plus ou moins l'attaque et affecter, dans cette guerre déclarée au christianisme, une modération relative : mais le but est certain, l'objectif est déterminé : en finir avec la religion de Jésus-Christ, et le cri de guerre, plus ou moins retentissant, est partout et toujours le même : « A bas l'Église catholique, à bas le christianisme ! »

Et tel est le mot d'ordre donné pour le combat : Marchez, et dans la lumière ou dans les ténèbres, frappez sur tout ce qui est chrétien, et, en frappant, visez surtout ce qu'il y a dans l'Eglise, de plus grand, de plus élevé, de plus respecté, de plus illustre par la dignité, par le talent, par l'éloquence, par le génie, par l'influence. Que la ruine de cet édifice que nous avons juré d'abattre, commence par ses sommets les plus hauts, en attendant sa ruine totale et sa disparition complète.

Voilà l'objectif réel de l'armée satanique,

voilà le point de mire montré et le signal donné à tous les soldats de l'antichristianisme : frapper le Christ en frappant les chrétiens, bref, anéantir avec le christianisme le règne de Jésus-Christ.

Il n'est plus possible, sur ce point, de se faire une dernière illusion : le fait s'impose à la pensée, je pourrais même dire aux regards. Naguère encore, lorsque du haut de nos chaires chrétiennes nous signalions ce phénomène de l'antichristianisme en plein christianisme, aux yeux de nos optimistes et soi-disant modérés, nous exagérions, et nous inventions, pour le combattre, un ennemi chimérique, un être imaginaire. Aujourd'hui, à moins de fermer les yeux pour ne rien voir, et les oreilles pour ne rien entendre, cette illusion n'est plus possible : le fait de l'antichristianisme est, pour tous, public, manifeste, tangible; et son agression partout et de toutes les manières se fait sentir à tous.

Mais, sur quels points surtout nous attaque-t-il et avons-nous à le combattre? C'est ce qu'il importe ici de signaler avant de finir.

Je pourrais dire, d'un seul mot qui résumerait tout, qu'il nous attaque sur tous les points et

sur toute la ligne. Mais il nous attaque surtout sur les trois points capitaux que voici : il attaque notre Christ-Vérité par la puissance de l'erreur, notre Christ-Autorité par la puissance de la révolution, notre Christ-Amour par la puissance de la haine.

Ainsi, nous n'avons pas seulement, comme nous le disions hier, le devoir d'embrasser, sous ce triple rapport, notre Christ-Roi ; nous avons le devoir de le *défendre* et de vaincre l'ennemi qui l'attaque.

Sous ce triple rapport, nous avons tous, chrétiens, à mettre au service de notre Christ-Roi ce que j'ai appelé le dévouement militaire, c'est-à-dire le dévouement qui lutte, combat, et, quand il le faut pour sa défense, sait mourir pour lui.

La première agression de l'antichristianisme contre le christianisme est celle qui attaque notre *Christ-Vérité* par la puissance de l'erreur, c'est l'attaque du Roi de la lumière par le prince des ténèbres ; et c'est contre cette première attaque que notre dévouement doit défendre notre Christ-Roi.

Accepter pour le gouvernement de notre intelligence toute la doctrine de Jésus-Christ

révélateur, c'est bien ; c'est, avons-nous dit, notre premier devoir envers notre Christ-Roi. Mais ce n'est pas assez de croire à sa divine vérité et de l'accepter tout entière, nous devons combattre pour la défendre, nous devons avec un indomptable courage repousser les ténèbres de l'erreur, que Satan avec tous ses suppôts travaille à répandre dans le royaume de la lumière; et mettre, autant que nous le pouvons, au service et à la défense de la vérité, un dévouement effectif. Ce dévouement, c'est le dévouement à Jésus-Christ qui a dit de lui-même : « Je suis la vérité. » Combattre pour les vérités qu'attaque l'antichristianisme, c'est combattre pour Jésus-Christ.

Il faut porter, dans cette lutte pour la défense de la vérité, un dévouement d'autant plus généreux et un courage d'autant plus intrépide qu'une immense conspiration, depuis plus d'un siècle déjà, est organisée et armée contre elle, dans notre France chrétienne surtout.

Qui, parmi vous, ne peut entendre, dans la grande rumeur du siècle, le bruit sourd ou éclatant de cette satanique conspiration de l'erreur contre la vérité chrétienne : ce qui revient à dire, contre notre Christ-Vérité lui-

même? Eh! qui donc parmi vous pourrait l'ignorer tout à fait, cette guerre à outrance faite, au grand jour, à la vérité chrétienne par la presse antichrétienne? Guerre vaste et retentissante où le verbe humain sous toutes les formes et de toutes les manières s'attaque au Verbe divin, et avec quels mensonges, quelles calomnies, quels sarcasmes, quels blasphèmes! Combien d'hommes aujourd'hui, marqués encore au front du signe de leur baptême, consacrent leur vie et leurs talents à ce travail abominable : jour par jour, et même heure par heure, faisant métier et profit de jeter l'injure, le mépris et l'outrage au Christ-Vérité, et à tout ce qui par la parole, l'enseignement et la prédication le représente dans l'humanité!

Combien de mensonges et de calomnies, d'insultes et de blasphèmes, en un seul jour, et rien que sur la terre de France, s'impriment, se publient, se vendent et sont jetés par cent mille exemplaires aux curiosités qui attendent... Il est horrible d'y penser, plus horrible encore il serait de le dire. Pour décrire, dans son ensemble et dans ses détails, cette guerre acharnée et vraiment démoniaque que la presse antichrétienne fait, sous nos yeux, à notre Christ-Vérité,

il faudrait plus qu'un discours. A quoi bon d'ailleurs vous la peindre et vous la décrire, cette presse monstrueuse, alors que le spectacle en est partout, et le retentissement universel?

Quoi! nous chrétiens, nous assisterions sans en être émus, et les bras croisés, à cette lutte immense, où le christianisme doctrinal tout entier est en jeu et où tous les coups frappés par l'erreur antichrétienne sont dirigés contre notre Christ-Vérité? Et nous n'aurions pas un dévouement à mettre, sous ce rapport, au service de notre Roi? Nous n'aurions pas, pour le défendre, une parole à opposer à la parole, un journal à opposer au journal, un livre à opposer au livre?

Arrière cette attitude lâche, arrière cette molle insouciance, qui assisterait, sans y prendre part, à ce combat décisif de l'erreur contre la vérité, du prince des ténèbres contre le Roi de la lumière!

Mais là ne se borne pas l'attaque de l'antichristianisme satanique contre le Christ et le christianisme : tandis qu'il attaque par la puissance combinée de toutes les erreurs le Christ-Vérité, il attaque par toutes les puissances de la Révolution le *Christ-Autorité*.

L'essence de la Révolution, comme nous le disions il y a deux jours, consiste dans l'opposition et la guerre que fait Satan au Verbe-Autorité.

Oui, là gît le fond intime de ce qui s'appelle aujourd'hui la *Révolution;* non pas, remarquez-le bien, cette révolution ou cette autre révolution politique, religieuse ou sociale, mais la *Révolution*, c'est-à-dire l'antagonisme absolu et irréconciliable à l'autorité, et très spécialement à l'autorité divine personnifiée dans le Verbe incarné : c'est la quintessence de l'esprit ou du génie révolutionnaire.

Allez partout où se trouve un révolutionnaire dans le vrai sens de ce mot, creusez jusqu'au fond de son âme, vous y trouverez une révolte plus ou moins frémissante contre toute autorité, et en particulier contre l'autorité de notre Christ-Roi. L'esprit révolutionnaire résume en lui toutes les oppositions signalées, il y a deux jours, au règne de Jésus-Christ. Son opposition est judaïque, elle dit comme les Juifs dans la Passion : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. » Son opposition est césarienne. S'il dépendait de lui, il soumettrait Jésus-Christ et tout ce qui le représente, aux despotismes

de tous les Etats. Son opposition est hérétique et schismatique, car la Révolution est l'universalité du schisme et de l'hérésie. Son opposition est rationaliste, car la Révolution est la plus complète expression et le dernier mot du rationalisme; rationalisme le plus radical et, comme celui de Voltaire, essentiellement antichrétien, car révolution et antichristianisme ne sont qu'une même chose sous deux noms différents. Impossible de se méprendre désormais sur ce point : tous nos révolutionnaires sont tous antichrétiens, donc ennemis acharnés de l'autorité de Jésus-Christ; et pour défendre efficacement l'autorité de notre Christ-Roi, il faut combattre la Révolution.

Et voilà, à l'heure qu'il est surtout, le second service que Jésus-Christ réclame de notre dévouement : combattre la Révolution par la défense courageuse de toute légitime autorité, et spécialement de l'autorité personnelle de Notre-Seigneur et de ses représentants officiels sur la terre, c'est-à-dire des pasteurs, des évêques, des pontifes.

Eh ! qui donc, ici encore, voué par son baptême au service de notre Christ-Roi, consentirait à se renfermer dans une neutralité hon-

teuse, alors que de tous côtés l'ennemi s'attaque à l'autorité souveraine de son divin Maître? Qui n'aura, au contraire, la généreuse et vaillante ambition de travailler à lui élever, s'il le peut, dans les âmes un trône d'où son autorité commande à toutes, et où il reçoive avec l'obéissance le respect et les hommages de toute la terre?

Mais comment, demanderez-vous peut-être, défendre la divine autorité de Jésus-Christ contre les agressions de l'antichristianisme et de la Révolution? D'abord en faisant pour son propre compte, vis-à-vis de cette autorité, le contraire de ce que font l'antichristianisme et la Révolution : à l'insulte opposer l'hommage, à l'outrage la louange, au mépris le respect et à la révolte l'obéissance.

Et puis, partout, dans l'école, dans la famille, dans l'atelier, dans le forum, faire à cette suprême autorité la place qui lui appartient, c'est-à-dire la première. Bref, à force de dévouement et de sacrifice, en tout et partout, mettre sa parole, son action et toute sa puissance, au service de cette divine et royale autorité : tel est le second devoir du chrétien soldat devant son Christ-Roi.

Nous avons enfin, comme soldats de notre Roi et Empereur, à combattre par un dévouement effectif l'agression de la *haine* antichrétienne contre le *Christ-Amour*.

C'est qu'en effet l'antichristianisme déchaîne contre le Christ et les chrétiens cette infernale puissance qu'on appelle la haine, et quelle haine! Haine exceptionnelle, haine réservée, haine comme il n'y en a qu'en enfer!

Qui ne sait ce que c'est que la haine sur la terre, alors même qu'elle n'a qu'un objectif purement humain? Qui n'a vu parfois le rouge de ses yeux et les frémissements de ses lèvres? Qui n'a entendu la férocité de ses cris et l'horreur de ses menaces? Elle est méchante, la haine, elle dénigre, elle déchire, elle calomnie.

Tout le mal qu'elle sait, elle le publie, elle l'exagère, elle le multiplie, et quand le mal n'existe pas, elle l'invente, afin de mieux haïr; la haine, elle est ingrate, elle est vindicative, elle est homicide; faire le mal, tuer même, c'est sa joie; et sa suprême joie, c'est qu'on n'ignore pas le mal qu'elle a voulu. Ainsi le poète fait dire à une haine en fureur : Va, qu'il meure,

Et qu'il sache en mourant que c'est moi qui le tue.

Et un autre poète fait dire à une haine plus furieuse encore :

> Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
> Moi seule en être cause et mourir de plaisir.

Mais, Messieurs, remarquez-le bien, rien ne ressemble dans un cœur humain à la haine qui a pour objet le *divin*, c'est-à-dire Dieu et son Christ, et tout ce qui se rattache au Christ et à Dieu; cette haine a un caractère à part : à la lettre, c'est la haine *satanique*.

Déjà de son temps, de Maistre, témoin des haines que portait à notre divine religion l'antichristianisme révolutionnaire, s'écriait : « Il n'y a que la vérité, la vérité divine, qui puisse être haïe de la sorte. » Que dirait aujourd'hui ce grand chrétien, s'il entendait le cri de rage que la haine pousse contre notre Christ-Roi et contre tout ce qui le suit, le sert et le défend ? Haine du prêtre, haine de l'évêque, haine du pontife, haine de l'Eglise, haine de ses temples et de ses cérémonies, haine enfin de tout ce qui exalte et glorifie Jésus-Christ, haine sortie de l'enfer pour combattre et repousser sur la terre ce Christ Sauveur, dont l'amour

est le fond du christianisme dans ce monde, comme il est dans l'autre le fond du ciel et du paradis.

Vous me demandez où est cette haine, et sous quelles formes se produit cette haine... Qui a vu, qui a rencontré cette haine? Qui a constaté son passage, senti son souffle, et entendu ses menaces?

Mais, Messieurs, vous êtes de votre temps, je pense. Eh bien! dites-moi, cette haine, est-ce que vous ne la sentez pas frémir dans notre atmosphère sociale? Et ces livres, ces journaux, ces revues, ces discours qui, à la lettre, *suent* la haine, est-ce que vous les ignorez tout à fait? Ah! cette haine innomée, monstrueuse, moi je la sens comme l'air que je respire. Et de toutes les misères de ce malheureux temps, c'est la plus triste et la plus lamentable.

Et maintenant, cette haine de Satan, qui partout poursuit Jésus-Christ dans l'humanité, comment la combattre et la vaincre? Je réponds : par un dévouement sans borne, à notre Christ-Roi, et par un redoublement d'amour envers ce Christ qui est amour. Oui, plus notre divin Maître est haï, plus nous avons le devoir de l'aimer; plus il est en butte aux

persécutions et aux fureurs de la haine, plus nous devons lui donner par notre dévouement l'éclatant témoignage de l'amour, et, s'il le faut, pour le complément de son triomphe, pousser ce dévouement jusqu'à la totale immolation de nous-mêmes, c'est-à-dire jusqu'au sacrifice de la vie.

Ah ! ce dévouement jusqu'à la mort, dès le commencement le Christ-Roi l'a trouvé dans ses fidèles et intrépides soldats. Des millions et des millions de martyrs lui ont donné ce sanglant témoignage de l'amour.

Tel est le prodigieux passage de Jésus-Christ à travers les siècles chrétiens : il marche comme entre deux haies, entre deux humanités, l'une à droite, l'autre à gauche, *lui* entre les deux : à gauche tous ceux qui le haïssent, à droite tous ceux qui l'aiment, à gauche tous ceux qui le maudissent, à droite tous ceux qui le bénissent, à gauche tous ceux qui l'insultent, à droite tous ceux qui l'exaltent, à gauche tous ceux qui le persécutent, à droite tous ceux qui pour *lui* souffrent persécution, à gauche, enfin, ceux qui tuent ses disciples, à droite ceux qui meurent pour la glorification du Maître.

Ainsi Jésus-Christ, depuis dix-neuf siècles,

marche dans l'humanité, ayant à sa gauche toutes les haines et à sa droite tous les amours, à sa gauche toutes les persécutions, à sa droite tous les dévouements ; et tous les dévouements ont vaincu toutes les persécutions, et tous les amours, plus ou moins, ont vaincu toutes les haines. Et ce Roi divin toujours haï et toujours aimé, toujours attaqué et toujours défendu, poursuit à travers les siècles, et jusqu'à la fin du monde, une marche triomphale telle qu'on n'en a jamais vu sur la terre, en attendant son éternel triomphe dans le ciel, alors que la haine ne sera plus que dans l'enfer, et que dans le ciel il n'y aura plus que l'amour...

Mais, même avant l'avènement de cet éternel triomphe de notre Christ-Roi, à côté de la conspiration de toutes les haines et de toutes les fureurs qui frémissent autour de lui, il faut qu'il y ait pour le défendre, la conspiration de tous les amours et de tous les dévouements rangés autour de lui, et tout prêts, au besoin, à mourir pour lui.

Telles sont, Messieurs, les trois puissances infernales que l'antichristianisme, c'est-à-dire Satan dans l'humanité, déchaîne contre Jésus-Christ et le christianisme. Puissance de l'erreur,

de la Révolution, de la haine; puissance de l'erreur s'attaquant au *Christ-Vérité;* puissance de la Révolution, s'attaquant au *Christ-Autorité;* puissance de la haine, s'attaquant au *Christ-Amour.*

Ces trois puissances, partout et toujours, comme par un instinct inné conspirent ensemble, et ensemble marchent à l'attaque de notre Christ-Roi. Et vous pouvez voir les mêmes hommes ou des groupes d'hommes incarnant à la fois ces trois infernales puissances, pervertis dans leur intelligence par l'extrême erreur, pervertis dans leur volonté par leur révolte contre l'autorité, et pervertis dans leur cœur par le *virus* de la haine. Ils sont non seulement *une* fois, mais *trois* fois, armés contre le Christ et contre tous les saints.

Et voilà pourquoi notre dévouement militaire doit opposer à cette triple agression la triple résistance de sa divine vérité, de sa divine souveraineté et de son divin amour. Oui, Messieurs, il faut qu'armé tout à la fois du glaive de cette divine vérité, du bouclier de cette divine autorité, et de la force de ce divin amour, votre dévouement lutte et lutte encore contre cette triple agression de l'antichristianisme.

Ah! je le sais, et nous l'avons démontré, toujours, et dans tous les temps, les vrais chrétiens, pour défendre leur chef, ont dû se couvrir de cette triple armure, et toujours ont dû la porter sur ses pas.

Mais il est des heures où cette nécessité, plus que jamais, s'impose aux chrétiens. Et, si je ne me trompe, le temps sonne pour nous l'une de ces heures, heure solennelle où s'engage entre l'erreur et la vérité, entre la révolte et l'autorité, entre la haine et l'amour, la lutte la plus vaste, la plus profonde et la plus ardente que l'on ait jamais vue.

Oui, nous essayerions en vain de nous le dissimuler, la Providence nous ramène une de ces heures décisives, où le radicalisme de l'erreur se pose en face du radicalisme de la vérité, où l'extrême révolte, sous le nom d'anarchie, s'insurge contre la suprême autorité, et où le paroxysme de la haine se dresse devant la plus grande manifestation de l'amour, incarné dans notre Christ-Roi : heure fatidique où, sous ce triple rapport, l'antichristianisme personnifié dans Satan est plus que jamais, et dans des proportions plus grandes que jamais, aux prises avec le christianisme personnifié en Jésus-Christ.

Ah! Messieurs, croyez-le bien, la lutte qui s'engage au sein de notre société moderne n'est pas une lutte superficielle, une lutte d'un parti contre un parti, d'une opinion contre une opinion. Ce n'est pas une lutte politique, ce n'est pas même une lutte purement sociale. La lutte est plus profonde, c'est la lutte religieuse, c'est la guerre non plus latente, organisée dans les ténèbres, c'est la lutte publique, se produisant dans l'éclat de la publicité. Que dirai-je? C'est la lutte fondamentale, c'est la lutte universelle, c'est la lutte centrale, la lutte où l'ennemi vise surtout au centre et au sommet du christianisme, c'est-à-dire à la personne même de Jésus-Christ, Notre-Seigneur!

Aussi, en sentant le glaive de l'ennemi porter jusque-là sa pointe sacrilège, nous avons tous tressailli, et nous nous sommes écriés : Chrétiens, *debout*, comme s'écriait saint Paul, *State ergo;* que chacun prenne son arme et qu'il marche au combat. Dans un tel moment et dans une telle situation, la neutralité c'est la lâcheté, et s'abstenir, à la lettre, c'est trahir.

N'eussions-nous à porter dans la lutte que la protestation de notre foi outragée et le cri de notre cœur blessé, allons quand même, et, à

notre manière, même sans autres armes, répondre à l'appel de notre Christ-Roi, et lui donner le témoignage de notre inébranlable fidélité et de notre absolu dévouement.

Ah! je crois le voir d'ici, notre divin capitaine, nous conviant tous à la lutte et nous appelant à la défense de sa cause, à la propagation de son règne et à la glorification de sa personne. Jamais, entre lui et l'adversaire Satan, la lutte ne fut plus vaste, plus profonde et plus solennelle. A cette heure même, notre Christ nous fait signe, car il se prépare à prendre du monde des âmes une possession nouvelle, et par la voix même des événements qui lui ouvrent la route et préparent son triomphe, il nous crie : Que tous ceux qui sont pour moi viennent avec moi. Que tous ceux qui portent mon signe lèvent le front, et que tous ceux qui me reconnaissent pour leur chef, marchent après moi. Voués que vous êtes à mon service et à l'extension de mon règne, suivez-moi, même à travers tous les dangers, tous les travaux, toutes les fatigues, toutes les souffrances, tous les sacrifices. Et pour combattre et vaincre avec moi, prenez les armes que je porte moi-même, armes de l'esprit pour vaincre l'empire de la chair,

armes de Dieu pour vaincre l'empire de Satan.

Mais pour assurer mon triomphe et le vôtre, il faut que votre dévouement soit grand comme les combats auxquels je vous convie ; et que vous puisiez dans mon amour la source divine de votre dévouement.

CONCLUSION

Voilà, Messieurs, les deux camps qui divisent l'humanité vivante et, dans ces deux camps ou armées en présence, voilà les deux drapeaux : d'un côté le drapeau de Jésus-Christ, la croix, ce drapeau rouge du sang divin versé par le sacrifice d'un Dieu ; de l'autre, le drapeau de Satan, drapeau rouge aussi, mais rouge du sang humain versé par l'égoïsme de l'homme.

Oui, les ennemis du Christ et de la société ont levé leurs étendards devant l'étendard du christianisme et devant celui de la société elle-même. Ici, comme je le disais naguère, surtout

ici les milieux sont impossibles et les conciliations imaginaires! Entre ces deux drapeaux, lequel des deux voulez-vous choisir?

Ah! dirais-je ici aux indifférents, aux timides, aux hommes qui ne veulent d'autre drapeau que celui de l'effacement, et d'autre attitude que l'attitude des bras croisés : Allons, sortez, sortez enfin de votre indifférence et de votre sommeil, et comme disait un orateur de la Rome antique, dans une situation analogue : *Expergiscimini tandem;* réveillez-vous donc enfin. Quoi! Catilina est aux portes de Rome, et vous hésitez, et vous délibérez, *Catilina in faucibus urget, et deliberatis!* Mais, qu'est-ce que l'agression de Catilina contre la Rome antique, devant l'agression de Satan contre le christianisme et la Rome nouvelle?

Aussi, tous vous direz, dans une résolution suprême : Ah! pour nous chrétiens et catholiques, l'hésitation ne peut pas être. Le drapeau de Satan se lève devant le drapeau de Jésus-Christ! Mon choix est fait, je prends le drapeau et l'armure de mon divin Roi, et je marche à la défense du règne de Jésus-Christ et à la destruction du règne de Satan.

Pour servir efficacement dans le combat la

cause de notre Christ-Vérité, de notre Christ-Autorité, de notre Christ-Amour, et pour vaincre sûrement avec Satan toutes les puissances de l'erreur, de la Révolution et de la haine, que l'antichristianisme déchaîne contre nous, armons-nous de l'amour de Jésus-Christ, notre capitaine et notre Roi. Là, dans ce cœur royal et divin, nous trouverons la puissance de tout supporter, de tout braver, de tout vaincre, et de suffire à tout. Ah! c'est que l'amour, même quand il n'est qu'humain, triomphe de tout, *omnia vincit amor*. Que ne fera pas, dès lors, cet amour de Jésus-Christ, cet amour plus fort que la mort, cet amour qui a tout à la fois la plus grande force de l'humain et la toute-puissance du divin?

Donc, ouvrons-lui tout d'abord notre propre cœur, pour qu'il y règne et commande à tout. Et puis, armés pour le combat de son incomparable force, ouvrons-lui dans tous les cœurs un chemin triomphal, et faisons qu'il y règne, pour leur bonheur et pour sa gloire. *Amen.*

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.
(JOAN., XIII, 15.)

Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait pour vous, vous fassiez vous aussi.

Messieurs,

Nous n'avons pas seulement le triple devoir de croire à notre Christ-Roi révélateur, d'obéir à notre Christ-Roi législateur et d'aimer notre Christ-Roi amour ; nous avons, comme chrétiens, le devoir de nous dévouer à notre Christ-Roi conquérant.

Soldats, dans l'armée dont il est le divin

capitaine et le chef suprême, nous lui devons ce que nous avons appelé le dévouement militaire.

C'est que le christianisme, qui se résume et se personnifie en lui, est par-dessus tout la religion de la lutte : c'est, par son dogme, la révélation du mystère de la lutte ; c'est, par sa prédication, l'appel permanent et universel à la lutte, et c'est, par sa nature même, la constitution de la lutte.

Le christianisme est la grande armée de Dieu dans l'humanité. Nous avons vu quelle est son organisation, quel est son drapeau, quel est son champ de bataille, quelles sont ses armes, et finalement quel est son objectif : renverser le règne de Satan et élever partout, sur ses ruines, le règne de notre Christ-Roi.

Or, dans cette armée, nous sommes tous soldats et, comme tels, appelés tous, dans la sphère où nous vivons, à mettre au service de notre divin capitaine un dévouement militaire et, au besoin, un dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, pour assurer à notre Christ-Roi la victoire sur l'armée de son adversaire, Satan.

Car, Satan, le chef de l'antichristianisme, lui

aussi a son armée; et cette armée, elle aussi, a son organisation, son drapeau, son armure, son champ de bataille, ses soldats; et son objectif est la destruction complète du christianisme.

Aussi il attaque sur toute la ligne et de toutes les manières. Mais surtout son agression porte sur les trois points capitaux que voici : il attaque notre Christ-Vérité, par la puissance de toutes les erreurs; il attaque notre Christ-Autorité, par toutes les forces conjurées de la Révolution; et il attaque notre Christ-Amour, par toutes les fureurs et toutes les persécutions de la haine.

Nous devons donc tous défendre notre Christ-Roi contre cette triple agression; et nous devons, s'il le faut, lui être dévoués même jusqu'à la mort, pour l'aider à vaincre par sa divine vérité toutes les puissances de l'erreur, par sa divine autorité toutes les forces de la Révolution, et par son divin amour toutes les fureurs de la haine.

Cette lutte fut nécessaire toujours, mais elle s'impose aujourd'hui plus que jamais, parce que jamais l'attaque de l'antichristianisme n'a été aussi vaste, aussi acharnée qu'aujour-

d'hui. Donc, plus que jamais : *dévouement à Jésus-Christ dans son combat contre Satan.*

Mais, Messieurs, avec le dévouement militaire à notre Christ-Roi, il est un autre devoir qui s'impose à tous les soldats de la grande armée chrétienne, c'est l'*imitation* du Chef qui la conduit au combat. Ce n'est pas assez de marcher sous son drapeau, il faut se faire à son image ; et, pour être digne de le suivre, il faut lui ressembler ; il faut faire comme il fait ; vivre comme lui, se nourrir comme lui, se vêtir comme lui, travailler comme lui, souffrir et, au besoin, mourir comme lui.

Et voilà ce qui doit compléter, vis-à-vis de notre Christ-Roi, le grand devoir chrétien : *Imiter Jésus-Christ.* Là est le devoir qui résume, pour ainsi dire, tous les autres.

Et voilà ce que je voudrais montrer dans ce discours : la nécessité souveraine, pour le soldat du Christ-Roi, d'imiter son divin Chef, en tout et partout de le prendre pour modèle et de se faire, comme disait Tertullien, « un autre Christ, *christianus alter Christus* ».

Donc, dans le court moment qui nous est laissé pour l'exposé rapide de ce grand et intéressant sujet, essayons de montrer :

1° Comment l'homme toujours, et en particulier le soldat du Christ, a besoin de regarder un modèle;

2° Comment notre Christ-Roi est le vrai modèle que nous devons imiter;

3° Par quel moyen surtout nous pouvons l'imiter; c'est-à-dire, comment l'imitation du véritable Christ peut nous devenir possible.

I

Oui, Messieurs, avoir un modèle, un exemple, un type à imiter, c'est pour nous, dans toutes les situations de la vie, et surtout dans la vie dévouée à notre Christ-Roi, un suprême besoin et une nécessité souveraine; et il n'est rien qui exerce sur nous un ascendant plus profond et une influence plus efficace.

Qu'est-ce que c'est qu'un modèle? Le modèle, l'exemple, c'est tout ce qui est proposé à l'imitation et tout ce qui, par sa perfection, sa grandeur, sa beauté, provoque à l'imiter. Le

modèle à imiter est placé plus haut que l'imitateur ; il est censé être, au moins sous un rapport, supérieur à celui qui l'imite ; car c'est en le reproduisant le plus possible, que l'imitateur doit s'élever vers son modèle et se rapprocher de sa grandeur, de sa beauté et de sa perfection.

Et voilà, tout d'abord, ce qui nous aide à bien entendre pourquoi, en tout ordre de choses, nous avons besoin de regarder un modèle, et un modèle dont l'imitation doit nous faire monter vers l'idéal de perfection plus ou moins réalisé en lui.

L'homme est un être essentiellement *imitateur,* et c'est là, tout d'abord, ce qui le distingue des êtres placés au-dessous de lui dans la hiérarchie des êtres vivants. Ce besoin d'imiter est en lui tellement inné, il est si fort, si impérieux et tellement irrésistible, que, s'il n'imite pas le bien, il imite le mal. Et, alors, ce besoin d'imiter, au lieu de l'élever, l'abaisse ; parce qu'au lieu d'imiter ce qui est plus haut que lui, il imite ce qui est au-dessous de lui. Mais d'ordinaire, à moins que toute supériorité ne se dérobe à ses yeux et fasse autour de lui absolument défaut, l'homme pour imiter re-

garde en haut; et alors même qu'il imite ce qui le dégrade, par une vue renversée des choses, il croit encore imiter ce qui élève. Et la plus grande partie des prévarications et des dégradations humaines ne sont que des imitations du mal que l'homme prend pour le bien, et qui pose devant lui comme le modèle et l'exemple du bien.

Or, d'où vient à l'homme ce besoin natif d'imiter et d'imiter ce qui est plus haut que lui? C'est que l'homme est un être *progressif* et que, doué d'intelligence et de liberté, il doit être l'ouvrier de son propre perfectionnement et de sa propre grandeur. Par son intelligence, il entrevoit, même sans y songer, un idéal de perfection, c'est-à-dire ce je ne sais quoi de plus parfait que tout ce qui nous touche et que nous sommes nous-mêmes; il cherche, pour ainsi dire, du regard de sa pensée, dans les êtres qui l'environnent, quelques réalisations partielles de cet idéal entrevu par son intelligence ou, si vous aimez mieux, quelques rayons détachés de ce soleil qui luit plus ou moins sur toute intelligence humaine. Et, en même temps que, par son intelligence, il découvre dans les êtres créés quelques re-

flets de cette perfection idéale, par un mouvement généreux, qui survit en son âme au désastre de la chute, il tend à reproduire en lui quelque chose de la grandeur, de la beauté et de la perfection qu'il aperçoit hors de lui.

Et voilà la raison radicale de ce besoin d'imiter, qui est dans l'homme, et qui se révèle comme le naturel mouvement de sa vie. C'est que l'homme naît progressif. Dès l'aurore même de sa raison et au premier éveil de sa liberté, il se voit et se sent *perfectible*. Il a naturellement une vague perception non seulement du parfait, mais de l'Infini; c'est comme un regard et un charme de Dieu, qui l'illumine et l'attire tout ensemble. Et lorsque quelque chose de cette perfection lui apparaît dans un degré quelconque, concrétée dans un être, ne pouvant saisir pour l'imiter cet idéal qui fuit dans les profondeurs de l'infini, il cherche à imiter ce qu'il en découvre dans les êtres finis.

Ceci nous explique pourquoi l'homme est imitateur, et comment imiter un modèle est l'irrésistible besoin de sa vie.

Du reste, quelle que soit la raison du mystère, c'est un fait absolument indéniable, un

fait constant et universel : dans toutes les sphères où se meut sa vie et où son activité s'exerce, l'homme, même sans le savoir et sans le vouloir, imite un modèle, et sa vie, à la bien considérer, n'est en réalité qu'une perpétuelle et universelle imitation.

Et d'abord, ce qu'on appelle l'art, sous toutes ses formes n'est qu'une imitation. La peinture est une imitation, la sculpture est une imitation, la musique est une imitation ; la littérature, l'éloquence, la poésie sont des imitations ; et la parole elle-même, comment se forme et se perfectionne-t-elle dans l'homme, si ce n'est par une imitation, où l'enfant, jour par jour et heure par heure, reproduit la parole paternelle et maternelle ; imitation qui, pour être insensible, spontanée et inconsciente, n'en est pas moins réelle.

Tous les systèmes inventés, pour expliquer l'origine et la formation de la pensée par la parole, ne trouveront jamais rien de plus clair que cette simple formule : l'homme apprend à penser en apprenant à parler, et il apprend à parler en imitant la parole.

L'homme, dans ses œuvres artistiques, littéraires, oratoires ou poétiques, a souvent la

prétention d'inventer, de créer, alors qu'en réalité il ne fait qu'imiter. Sans doute l'homme supérieur peut avoir une puissance de combiner les éléments qui entrent dans la composition de ses œuvres et, par là, il leur imprime le cachet de sa personnalité ; mais ces éléments eux-mêmes sont des imitations.

Ce qu'on se plaît à nommer, dans les œuvres de l'esprit, l'originalité, n'est souvent qu'un leurre par lequel un auteur se trompe et les autres avec lui. Ses prétendues créations d'aujourd'hui ne sont le plus souvent que des souvenirs d'hier. Ce qu'il estime avoir inventé n'est, peut-être à son insu, que la répercussion de ce qui, dans l'œuvre d'un autre, l'a plus ou moins frappé. Il croit inventer, il ne fait qu'imiter ce qui, un jour, dans ce qu'il a lu, vu ou entendu, l'a fortement ému et lui a laissé dans l'âme une impression qui, sans même qu'il s'en doute, se traduit dans son œuvre.

Le génie lui-même, dont le privilège est d'imprimer à ses œuvres le sceau ou le caractère de l'originalité, est imitateur : s'il n'imite pas les modèles qu'imite la foule, s'il ne reproduit pas même les chefs-d'œuvre enfantés par d'autres hommes de génie, il imite, au moins dans

une certaine mesure, le modèle des modèles, l'idéal lui-même, l'idéal que son regard contemple et dont il aspire à jeter sur ses œuvres les éclatants reflets, sans pouvoir arriver jamais, malgré sa puissance, à en refléter le rayonnement complet.

C'est là surtout ce qui fait, d'ordinaire, l'incomparable tristesse des grands artistes, des grands poètes, des grands orateurs, et produit en eux cette mélancolie qu'on attribue au génie, selon le mot d'un philosophe : « *Non est ingenium sine melancholia;* il n'y a pas de génie sans mélancolie. » C'est que l'homme de génie, plus il est homme de génie, se sent impuissant à imiter cet idéal qu'il contemple et qui, du fond de l'infini, rayonne sur lui. Voilà pourquoi, tandis que la foule s'écrie, en contemplant ses œuvres : *Admirable, splendide ; c'est l'idéal!* lui se dit tout bas, en poussant un soupir : Non, ce n'est pas Lui!

Mais, Messieurs, ce n'est pas seulement dans les choses de l'art, c'est dans toutes les choses de la vie humaine, domestique et sociale que se produit le besoin et la nécessité de l'imitation.

L'homme se forme et s'élève en imitant et,

ce qu'il fait encore enfant, il le fait aussi devenu homme.

Chose remarquable, ce qu'on nomme *éducation* n'est pas autre chose que la continuité de l'imitation. Presque encore sur les genoux de sa mère, l'enfant révèle en lui, de toutes les manières, le besoin inné qu'il éprouve d'imiter. Non seulement c'est en imitant qu'il apprend à penser et à parler, c'est en imitant qu'il apprend toutes choses ; surtout, c'est en imitant qu'il se façonne et donne à sa vie grandissante la forme et la physionomie qui la doivent distinguer. L'enfant au foyer est comme un artiste copiant le modèle qui pose devant lui et, très particulièrement, ce modèle que la Providence offre à ses premiers regards, ce modèle qui se nomme un père et surtout une mère. O père ! ô mère ! songez à ceci : votre enfant peint à toute heure un tableau vivant en regardant un modèle : ce modèle c'est vous, ce tableau, c'est lui-même, et, un jour, vous le contemplerez avec joie ou avec tristesse, selon qu'il aura vu et imité en vous le type de la beauté ou de la laideur morale.

Et même, après sa formation première, l'homme, sous d'autres formes et dans des

situations différentes, continue de faire ce qu'il a fait enfant, il imite : suivez-le dans tous les détails de sa vie, vous constaterez qu'il ne fait pas autre chose. Dans tous ses rapports avec ses semblables, s'il regarde autour de lui, ce n'est pas pour le plaisir de regarder, c'est pour voir ce que font les autres et faire comme ils font.

Ce qu'on nomme les habitudes et les relations sociales, est-ce donc autre chose qu'une mutuelle et universelle imitation? Et la tyrannie de la mode, qu'est-ce, si ce n'est l'exploitation plus ou moins calculée du besoin d'imiter?

Que dis-je? Les sociétés elles-mêmes, comme sociétés, n'échappent pas à cette loi de l'imitation, qui atteint et gouverne l'humanité tout entière. Comme les hommes imitent les hommes, et comme les familles imitent les familles, les sociétés imitent les sociétés; et, dans les hommes, les familles et les sociétés, ce qui est inférieur tend à imiter ce qui est supérieur ou supposé tel. Sur ce point, les détails s'étendraient à l'infini.

Je fais seulement remarquer que, parmi les mille choses où se pratique l'imitation de

l'homme par l'homme, des familles par les familles et des sociétés par des sociétés, il en est qui la réclament plus spécialement et qu'il y a des catégories d'hommes et des professions auxquelles elle s'impose plus impérieusement.

Parmi les choses qui exigent surtout l'influence de l'exemple, il faut placer avant tout la vertu et, particulièrement, la sainteté, ou la vertu élevée à une plus haute puissance: et plus la vertu est difficile, plus grande est la nécessité d'en contempler le modèle dans un être vivant, soumis aux mêmes difficultés et aux mêmes faiblesses que nous.

C'est pour cela, sans doute, que l'Eglise place sous nos yeux et sur les autels les figures des saints, et nous montre en eux non seulement des patrons capables de nous protéger, mais encore des modèles que nous devons imiter. C'est que ces héros, dans leur vie du temps, soumis comme nous aux faiblesses de notre nature déchue, nous montrent, par leur propre exemple, comment nous pouvons vaincre les obstacles qui nous arrêtent dans la route du bien, et, comment, malgré ce poids de l'humaine infirmité, qui nous fait

pencher vers le mal, on peut en gravir l'âpre chemin, où, comme dit Bossuet, la vertu souvent se traîne plus qu'elle ne marche, et atteindre la sainteté jusqu'à ses plus sublimes sommets.

Et, quant aux professions qui exigent le plus l'imitation et où son influence se fait plus particulièrement sentir, il faut mettre en première ligne la profession militaire.

Comment se forme le soldat pour la guerre? Comment se façonne-t-il, si ce n'est par l'imitation mille fois répétée des attitudes et des mouvements qui lui sont montrés? N'est-ce pas là, dans les exercices prolongés de la vie militaire, que le chef, souvent même le plus subalterne, semble dire au soldat qu'il façonne ces paroles de l'Ecriture: « Regarde et fais selon le modèle qui t'est montré »? Le pas en avant, l'arrêt, le recul, le mouvement du bras, l'attitude du corps, le maniement de l'arme, tout s'y fait par imitation, et par une imitation totale et poussée jusqu'à la dernière précision.

Ainsi l'éducation militaire se fait comme une éducation humaine; et le jeune soldat, dans l'exercice militaire, est comme l'enfant, plus encore que l'enfant, soumis à la loi de l'imitation.

Et, lorsque le moment est venu de déployer sur-le-champ de bataille réel cette force que l'imitation a façonnée pour la guerre, et lorsque le clairon sonne l'heure solennelle du combat; alors que doit faire encore le soldat? Plus que jamais, imiter; imiter son général, son colonel ou son capitaine qui marque le mouvement, donne le signal de marcher à l'ennemi; et avec lui, comme lui, braver la mitraille et, dans le feu du combat, affronter le péril et la mort. C'est alors, en effet, que le chef peut et doit crier, en se retournant vers les braves soumis à son commandement : Soldats, regardez-moi; soldats, faites comme moi. Et lui aussi peut dire : Si j'avance, en avant, suivez-moi; et au fort du combat, si je recule, tuez-moi!

Voilà ce qui nous montre, à nous chrétiens, comment et pourquoi plus que tous les autres encore, pour suffire aux exigences de notre vie vouée à la lutte et à la guerre, nous avons besoin d'un modèle. Nous sommes soldats et, comme tels, nous devons, nous aussi, dans des exercices répétés, nous façonner à la vie militaire, par l'imitation chrétienne de notre chef, de ses vertus, de ses dévouements, de ses

sacrifices, en un mot, de tous les mouvements et de toutes les actions de sa vie. Et puis, lorsque, pour nous aussi, sonne l'heure décisive des combats, il faut que non seulement nous recevions de lui, comme chef, le mot d'ordre et le signal que nous devons suivre; il faut, encore et par-dessus tout, que, comme notre modèle, il nous donne l'exemple que nous devons imiter. Il faut qu'il nous apparaisse, en tout, partout et toujours, comme la personnification la plus complète du véritable soldat, en sorte que, pour accomplir, dans notre vie militaire, notre devoir et tout notre devoir, nous n'ayons qu'à le regarder et à faire ce qu'il fait. Il faut qu'il puisse nous dire, par son action encore plus que par sa parole : Regardez-moi et, le plus possible, faites-vous à mon image et ressemblance ; voyez quel est mon vêtement et ma nourriture ; voyez mes travaux du jour et mes veilles de la nuit; voyez, dans le danger, mon intrépidité et voyez mon courage, même en face de la mort.

Et il faut que nous tous, en le suivant dans les chemins les plus difficiles, sous les climats les plus durs et dans les combats les plus terribles, nous puissions lui répondre : Marchez ;

comme notre chef, partout nous vous suivrons, et comme notre modèle, en tout nous vous imiterons.

Ainsi se produit partout, et surtout en certaines situations spéciales, le besoin de l'imitation. C'est ce besoin qui explique dans l'humanité la puissance du modèle ou de l'exemple. C'est parce que l'exemple répond à un besoin profond et universel des âmes qu'il a, pour agir sur elles, une si prodigieuse puissance.

L'exemple, en effet, exerce sur les âmes humaines le plus grand ascendant et la puissance la plus vraiment efficace. L'une des puissances qui agissent le plus efficacement sur les âmes, c'est la parole et, en particulier, la parole qui se nomme l'éloquence, ou la parole de l'homme orateur. L'éloquence est une dominatrice, elle est, dans l'humanité, comme une reine qui se fait obéir. On a dit, avec quelque raison, que *l'opinion est la reine du monde*. Or, ce qui fait l'opinion, c'est la parole, et surtout la parole éloquente. C'est donc à elle surtout que revient l'honneur de gouverner le monde.

Et, cependant, il y a une puissance plus grande et plus efficace encore que l'éloquence ou la parole éloquente, c'est la puissance de

l'exemple ; ou, si vous voulez, l'exemple est la plus vraiment dominatrice de toutes les paroles, et son action est en même temps plus vaste et plus permanente que celle de toute autre parole, si éloquente soit-elle.

Cette parole de l'exemple est, tout d'abord, la plus vraiment *illuminative;* elle éclaire mieux que toute autre démonstration. Avec toutes les finesses et toutes les habiletés de la parole la plus lumineuse, vous essayez de bien définir devant moi la vertu et la sainteté : je ne comprends pas assez ; des ombres flottent sur vos définitions et, plus ou moins, en obscurcissent pour moi la lumière. Mais un homme vient et paraît devant moi ; cet homme est un vertueux, c'est un saint, et il me dit dans son silence, rien qu'en se montrant : Je suis la vertu, je suis la sainteté. Cette apparition, pour me faire voir ce que c'est que la vertu et la sainteté, me vaut mieux que toutes vos définitions. Je puis contester vos définitions de la vertu ou de la sainteté ; comment contester la vertu ou la sainteté qui se montre et me dit, avec sa physionomie qui ne ment pas : Me voici ; la vertu, c'est moi ; la sainteté, c'est moi, moi vivant, parlant et agissant devant vous ?

Avec la puissance illuminative l'exemple a, plus que toute autre parole, la puissance *attractive*. Ce qui empêche la vérité et le bien de faire sur nos âmes une impression plus vive, plus profonde et plus déterminante, c'est que souvent ils demeurent pour nous chose abstraite, impalpable, intangible, et planent, indéterminés et insaisissables, dans le vague de l'infini. L'exemple ôte au vrai et au bien, qu'il nous présente, son caractère d'abstraction. Il nous apparaît à l'état concret, sous une forme déterminée et sous la forme que nous aimons le plus, la forme humaine. Et sa puissance est presque irrésistible, lorsque le bien nous apparaît sous la forme d'une personne particulièrement chère, lorsque cette personne est un ami, un père ou une mère, un frère ou une sœur tendrement aimée. L'exemple alors exerce sur l'âme qui le contemple et en reçoit l'influence, un ascendant si décisif, qu'elle imite tout dans son modèle aimé, tout même jusqu'à certains défauts que volontiers l'on prend pour des qualités. C'est que tout amour sincère et profond tend à se faire à la ressemblance de l'objet aimé.

Le modèle, enfin, a plus que toute autre parole la puissance de *persuasion*, c'est-à-dire la

puissance de faire fléchir les volontés et d'en vaincre les résistances.

Nous résistons souvent à la parole et même à l'éloquence, alors surtout que cette parole, par quelque endroit, touche à nos passions. Alors, à cette parole nous opposons notre parole, aux raisons qu'elle allègue nous opposons d'autres raisons, et aux plus irréfutables démonstrations nous opposons la sophistique de nos passions. Mais qu'opposer au bien qui se montre personnifié dans un homme et rayonnant spontanément d'une physionomie humaine? A moins d'être soi-même, comme Satan, le mal en personne et, comme tel, personnifiant la haine et la répulsion du bien, comment résister à l'ascendant du vivant modèle, qui nous envoie le rayonnement du bien, comme le soleil nous envoie le rayonnement de sa chaleur?

Telle est la puissance de cette parole qui se nomme l'exemple, alors surtout qu'il s'offre à notre imitation sous la forme de notre humanité. Ah! cet ascendant du modèle est si fort, qu'il agit profondément sur nous, même quand il nous apparaît sous une forme inanimée. Qui n'a senti sur soi la puissance des tableaux,

des statues, des grands chefs-d'œuvre de l'art? Combien, en les regardant et en les admirant, ont puisé dans ce regard et cette admiration, l'inspiration des plus grandes, des plus saintes et des plus fécondes résolutions! Combien, en regardant la figure angélique de Louis de Gonzague, toute rayonnante de pureté, ont dit : Moi aussi, je serai pur, moi aussi, je serai chaste! Combien, en contemplant le visage de sainte Thérèse, enflammé par les ardeurs du divin amour, ont pu dire : Moi aussi, j'aimerai Jésus-Christ! Combien de jeunes lévites, en face de la grande figure de François-Xavier, se sont écriés, dans un transport de zèle apostolique : Moi aussi, je serai missionnaire et, pour sauver une âme, j'irai jusqu'au bout du monde.

Or, si telle est la puissance de l'exemple, alors même qu'il se présente sous la forme muette et inanimée d'un tableau ou d'une statue, quelle ne doit pas être sa puissance, alors qu'il nous apparaît sous une forme animée et dans un type vivant?

Aussi, rien n'égale dans l'humanité la puissance morale qu'exerce sur les âmes, qui en sont les témoins, l'exemple d'un grand homme

de bien et surtout l'apparition, dans une créature humaine, d'une éminente sainteté. Aussi, heureux, dirai-je, celui qui, une fois au moins dans sa vie, a pu voir de près le visage d'un saint et, sur ce visage, la manifestation d'une âme, dont le reflet en fait la grande beauté; heureux, surtout, s'il a pu visiter le sanctuaire et voir, telle qu'elle est dans l'âme du saint, cette sainteté dont le visage ne peut donner qu'une irradiation incomplète! Celui qui a vu ce spectacle et qui a lui-même une âme digne d'en voir la lumière et d'en recevoir l'impression, en emporte pour toute sa vie un souvenir qu'il ne peut plus perdre et une image que rien n'effacera plus.

Et voilà surtout ce qui nous révèle la raison radicale de la puissance, sur l'âme humaine, de cette parole supérieure à toute autre parole, et que j'ai nommée la parole de l'exemple : c'est que toute parole, sous quelque forme qu'elle se produise, est la manifestation d'une âme; c'est une âme qui se montre ou se laisse voir ; et que l'exemple est la manifestation de l'âme, la plus vraie, la plus sincère et la plus complète.

Ainsi s'explique l'incomparable puissance de

la parole de l'exemple sur l'âme humaine. Et ce qui agrandit encore cette puissance, c'est l'étendue de la sphère où son action se déploie. Les autres paroles sont restreintes de toutes manières dans l'empire qu'elles exercent : elles sont limitées tout à la fois par le lieu où elles retentissent, par le temps qu'elles durent, et par les âmes qui les entendent et subissent leur influence. Il n'y a pas d'orateur qui parle partout, qui parle toujours, et qui parle à tous, ou du moins se fasse entendre d'une cité ou d'une population entière. L'exemple a ce triple privilège qui centuple son action. Il parle *partout*. L'orateur parle en un lieu ; le modèle parle en tout lieu, ou du moins partout où il va. L'homme vertueux et saint emporte, partout où il apparaît, son éloquence muette mais partout comprise et partout efficace, comme un soleil dans son mouvement emporte partout avec lui son propre rayonnement.

L'exemple parle *toujours*, c'est-à-dire à tous les moments de sa vie. L'orateur parle une heure, puis sa parole se tait, et il en reste dans les âmes qui l'ont entendue à peine quelques échos, qui vont s'affaiblissant de jour en jour. L'homme, par son exemple, parle soixante

ans, s'il vit assez longtemps pour se montrer aux hommes pendant soixante ans. Les hommes qui ont laissé derrière eux, par leur exemple, un sillon plus éclatant, parlent encore après leur vie, et il en est qui, sous ce rapport, parleront de siècle en siècle, peut-être même jusqu'à la consommation des siècles.

Enfin, l'exemple, surtout quand il apparaît en haut lieu, ne parle pas seulement à un groupe d'hommes réunis dans une étroite enceinte, il parle à toute une cité, à toute une nation, quelquefois même au monde entier, et il a pour l'entendre et subir plus ou moins l'ascendant de sa parole toute la génération vivante.

Il fallait, Messieurs, pour bien mesurer la portée de ce qui nous reste à vous dire, il fallait insister sur ce préliminaire, à savoir : l'incomparable ascendant de l'exemple sur les âmes humaines.

Et maintenant, pour entrer plus intimement dans le sujet qui nous occupe, nous avons à nous demander quel est, pour nous chrétiens, le véritable modèle, le modèle nécessaire, obligatoire, et comment nous pouvons imiter ce modèle : c'est ce qu'il me reste à vous montrer.

II

Quel est, pour nous chrétiens, le modèle que nous avons à imiter, le modèle indispensable pour la pratique sincère de notre christianisme?

J'ai hâte de vous répondre : Ce modèle, c'est notre Christ-Roi, et notre suprême devoir, c'est de nous faire tous le plus possible à sa véritable ressemblance. Soldats de Jésus-Christ, là est pour vous la loi souveraine de votre vie : imiter votre divin chef et Roi, car le vrai christianisme c'est l'imitation de Jésus-Christ, et la perfection ou la sainteté chrétienne n'est que cette imitation elle-même, élevée à un degré supérieur. Quiconque répudie cette imitation n'est pas digne d'être soldat dans la grande armée de notre Christ-Roi, et il abdique pratiquement son christianisme.

Les raisons qui établissent cette vérité : le *Christ-Roi, modèle de tous les chrétiens*, sont multiples, et je ne puis ici que vous les rappeler en peu de mots.

Et d'abord, remarquez, Messieurs, que notre Christ-Roi doit être notre modèle, et que nous devons être ses imitateurs, parce qu'il est notre chef et notre capitaine, et qu'à ce titre, il doit poser devant nous, ses soldats, comme le type le plus divinement accompli de la vertu, de l'abnégation, du dévouement, de la vaillance et du courage militaire. C'est à lui surtout qu'il appartient de nous dire, en portant sa croix et montant à son calvaire, couvert de son sang et couronné d'épines : Chrétiens, de tous les bouts du monde regardez-moi, je suis votre chef, et vous êtes mes soldats : donc, suivez-moi! Que celui qui veut combattre avec moi, vienne après moi, et que celui qui veut venir après moi, se renonce lui-même, et que lui aussi prenne sa croix et me suive.

Et voyez, comme ce chef qui marche devant nous, en nous appelant à sa suite, unit seul en lui les deux conditions que doit réaliser notre modèle, à savoir l'humain et le divin.

Notre modèle, pour nous attirer et faciliter notre imitation, doit être humain, et pour nous élever et en nous élevant nous attirer vers Dieu, il doit être divin. Pour nous attirer, il doit nous apparaître comme homme, et pour

nous élever, il doit se révéler comme Dieu.

Or, seul notre Christ-Roi, notre chef et notre capitaine est à la fois l'un et l'autre, car notre modèle est homme et Dieu tout ensemble. Comme homme, il répond à notre besoin d'y trouver l'humain, comme Dieu, il répond à notre besoin d'y trouver le divin; et cette union du divin et de l'humain se rencontrant dans l'unité de sa personne fait, pour nous, de notre Christ-Roi un modèle absolument unique et comme il ne peut y en avoir d'autre.

Et c'est là le grand encouragement et le grand honneur de notre imitation, c'est qu'en l'imitant dans les combats où il nous convie à combattre, le chef que nous suivons et que nous imitons n'est pas seulement comme l'un de ces illustres capitaines ou conquérants que l'histoire a couronnés de l'auréole de la gloire et qui, par l'exemple de leur vaillance et de leur courage, entraînaient leurs soldats de combats en combats et de victoires en victoires. Qu'est-ce que ces héros et ces triomphateurs devant le Christ-Roi, notre chef et notre modèle? Ah! ce qui fait pour nous l'incomparable honneur et grandeur de notre imitation, c'est qu'en l'imitant, nous imitons la plus grande

figure de l'humanité, portant au front l'auréole de la divinité.

Se pouvait-il rien imaginer de plus divinement efficace pour le relèvement et la réforme de notre humanité tout à la fois abaissée et défigurée par sa chute?

Voilà pourquoi, sans doute, donner à l'humanité déchue ce modèle humain et divin, fut l'une des fins du grand mystère de l'Incarnation. Le premier but de l'Incarnation fut, sans contredit, le rachat du genre humain, dont la rançon fut le prix infini du sang de l'Homme-Dieu Sauveur. L'Incarnation préparait la Rédemption et, sous ce rapport, le mystère de Bethléem préludait au mystère du Calvaire. Mais l'Incarnation eut un second but : ce fut de *réformer* l'homme défiguré et déformé par la chute originelle, en lui donnant un modèle dont l'imitation pût le refaire, au moins en partie, sur le type de sa beauté première, telle que Dieu l'avait faite dans le plan de sa création. Le Verbe s'est incarné, *Verbum caro factum est*, et il s'est incarné sous la forme même de notre humanité, *habitu inventus ut homo*. Il a pris la forme de l'esclave, c'est-à-dire la forme de notre humaine misère, pour nous

donner la forme de sa divine beauté, *in similitudinem hominum factus;* il s'est fait à l'image de notre humanité, pour nous faire, ou plutôt nous refaire à l'image de sa divinité. Le divin Maître a dit aux siens en leur montrant dans le fond du ciel le divin idéal, vivant substantiellement dans son Père éternel : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Mais imiter cet idéal purement divin, en son état impalpable, invisible, abstrait et en quelque sorte métaphysique, était difficile à l'humaine faiblesse, car nous voulons un modèle qui se laisse voir et se montre sous une forme sensible. Voilà pourquoi le Verbe qui est, lui aussi, cette perfection divine, puisqu'il est un avec son Père, a voulu se montrer sous notre forme humaine, et il a pu dire à l'humanité en la regardant et en l'attirant à lui : Imitez-moi ; être parfait comme je suis moi-même, c'est être parfait comme votre Père céleste, car, mon Père et moi nous sommes *un*, et m'imiter, c'est imiter mon Père.

C'est ce qu'a fait en réalité notre divin Maître. Il s'est posé lui-même comme le modèle que nous devons imiter, et cela en termes aussi formels, aussi expressifs que possible, et dans

le moment le plus solennel de sa vie : heure, en effet, très particulièrement solennelle où l'on dit aux êtres chers que l'on va quitter, les paroles les plus décisives, et où l'on voudrait leur laisser, dans un dernier mot ou dans une dernière action, l'immortalité de son souvenir et une impression qui ne s'efface plus. Eh bien! c'est à cette heure, c'est-à-dire à la dernière heure, à la veille de sa mort, que Jésus-Christ demande à ses disciples, et à tous ceux qui viendront après eux, l'imitation de lui-même, et il la demande non seulement en paroles, mais encore par un acte, par un exemple aussi instructif et aussi touchant que possible. Voyez ce qu'il fait. « Sachant, dit saint Jean, que son heure est venue de quitter ce monde et de retourner à son Père », il voulut donner aux siens, avec le témoignage d'un suprême amour et d'une humilité extrême, un exemple destiné à graver à tout jamais dans leurs âmes l'image expressive du vrai christianisme. « Après avoir terminé la cène, *cœna facta*, Jésus se leva, et s'étant ceint d'un linge, et ayant pris de l'eau dans un vase, il commença à laver les pieds de ses apôtres et à les essuyer avec le linge dont il s'était ceint. » Et lorsqu'il eut fini, continue

saint Jean, et qu'il eut repris ses vêtements, et qu'il se fut assis de nouveau, il leur dit : « Savez-vous et comprenez-vous ce que je viens de vous faire? *Scitis quid fecerim vobis?* Vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur, et vous dites bien, car je le suis en effet. Si donc moi, votre Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, à plus forte raison vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, *exemplum dedi vobis;* afin que ce que vous m'avez vu faire, vous le fassiez vous aussi, *ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis* (1). » — « Le serviteur n'est pas plus que son Seigneur, et c'est assez pour le disciple de ressembler à son Maître », dit-il ailleurs (2).

Voilà, Messieurs, le grand exemple donné aux siens par notre Christ-Roi. Et quel exemple ! Ah ! l'exemple de ce qu'il y a dans le christianisme de plus profondément chrétien, l'exemple de l'humilité et de la charité donné par l'Homme-Dieu, de l'humilité qui est la base du vrai christianisme, et de la charité qui en est le sommet, de l'humilité ou de l'humiliation volontaire qui fut le commencement du grand mystère chré-

(1) Joan., XIII, 1-16.
(2) Matth., X, 24-25.

tien, et de la charité qui en fut la consommation, par la totale et suprême immolation de l'amour, pour le salut du genre humain.

Ainsi, humilité et charité, abaissement et amour, voilà ce que notre Christ-Roi nous montre et nous commande, à nous ses disciples, d'imiter dans sa personne, pour nous faire à l'exemple du Maître. Et je puis ajouter : voilà la puissante armure que le divin chef veut donner à tous ses soldats, pour vaincre, en eux et en dehors d'eux, les deux plus grands maux de l'humanité et les deux plus grands ennemis de Dieu, l'orgueil par la puissance de l'humilité, et l'égoïsme par la puissance de la charité, et par là pratiquer ce qu'il y a, dans le christianisme, de plus fondamental et de plus sublime : l'humilité et la charité, l'abaissement et l'amour, ces deux vertus ou ces deux forces chrétiennes les plus puissantes et les plus efficaces, non seulement pour pratiquer notre christianisme, mais encore pour le défendre et vaincre avec l'antichristianisme et Satan tous les ennemis de notre Roi et Chef de la grande armée de Dieu. Car l'humilité, c'est le bouclier, et la charité, c'est le glaive du vrai soldat de Jésus-Christ. Voilà pourquoi avant de mourir, dans un

exemple deux fois sublime, il a voulu se montrer le modèle divin et humain de l'une et de l'autre.

Ainsi notre Christ-Roi se proclame notre modèle et notre exemplaire.

Et ce que Jésus-Christ dit de lui-même, les apôtres le disent avec lui, et leur parole est l'écho fidèle de sa divine parole.

Saint Pierre, qui l'a suivi et imité jusqu'à mourir pour lui sur la croix, saint Pierre, le plus intime confident des pensées de son divin Maître, dit ces remarquables paroles : « Le Christ a souffert pour nous, et il vous a donné l'exemple, afin que vous suiviez la trace de ses pas, *vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus* (1). »

Tous les apôtres, sous diverses formules, ont dit la même chose, et ont observé la même pratique. Mais saint Paul, plus que tous les autres, a mis en lumière cette doctrine du Maître, et a fait de sa parole l'écho de sa divine parole. « Que la vie du Christ, dit ce grand apôtre, soit manifestée en vous, *vita Christi manifestetur in vobis* (2). » Il demande même que cette vie se

(1) I Petri, II, 21.
(2) II Cor., IV, 10.

manifeste presque sur notre chair mortelle, *in carne nostra mortali ;* et lui-même se glorifie de porter sur son corps les stigmates de son Christ crucifié, *stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* (1).

Telle est la belle doctrine de saint Paul sur le sujet qui nous occupe : la vie intime du chrétien, son christianisme, si je le puis dire, *intrinsèque*, c'est la vie même du Christ, *Christus vita vestra ;* et son christianisme visible et pratique, c'est de manifester le Christ et de le montrer aux yeux de tous, en faisant partout et toujours des actes conformes à la vie et aux actes du divin exemplaire.

Et, pour résumer en deux mots particulièrement expressifs son enseignement et son ascétisme chrétien, l'apôtre, imitateur passionné de son Christ bien-aimé, ajoute : « Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même imitateur de Jésus-Christ (2). » Comme s'il avait dit : Par votre parole reproduisez sa parole, par vos actes reproduisez ses actes, et même par vos pensées et vos sentiments reproduisez les pensées et les sentiments de Jésus-Christ, *hoc*

(1) Galat., VI, 17.
(2) I Cor., IV, 16.

sentite in vobis quod et in Christo Jesu (1). Par toute votre vie reproduisez sa vie : c'est ce que je fais moi-même. Donc, imitez-moi, comme j'imite moi-même notre Christ modèle.

Ainsi l'apôtre se pose comme le réflecteur vivant de Jésus-Christ, il reçoit la lumière de ce divin visage, pour la refléter sur ses bien-aimés néophytes, et il demande aux chrétiens de faire ce qu'il fait lui-même. Il personnifie en lui-même la doctrine de l'imitation obligatoire du divin exemplaire, et il leur demande de faire ce qu'il fait lui-même, de le regarder et de le regarder encore et, à force de le regarder, de graver sur eux-mêmes son image, et d'en refléter autour d'eux sur toutes les âmes la divine et vivifiante lumière.

Enfin, pour compléter sur ce point capital de la vie chrétienne son enseignement doctrinal, le grand apôtre ne craint pas de donner l'imitation de Jésus-Christ, comme le signe infaillible et la garantie certaine de la prédestination. On s'inquiète et on se trouble souvent devant ce mystère que semblent envelopper des ombres épaisses, et dont la pensée essaie

(1) Philip., II, 5.

en vain de deviner l'énigme redoutable. Eh bien ! voici qui dissipe toute ombre, et doit, pour l'imitateur fidèle de Jésus-Christ, bannir toute inquiétude et toute frayeur.

Le regard de Dieu embrasse toute la durée comme il embrasse tout l'espace. *Passé* et *Avenir* sont des mots adaptés à notre humaine infirmité. Pour ce regard divin, qui plane sur tous les temps comme sur tous les lieux, il n'y a ni passé ni avenir, il n'y a qu'un immense et éternel présent.

Donc, à travers toute la durée qu'il embrasse de son universel et infini regard, Dieu voit tous ceux qui imitent et ceux qui n'imitent pas son divin Fils, le Verbe-incarné, qu'il a donné au monde, pour être le modèle et l'exemplaire de tous. « Eh bien! dit saint Paul, ceux qu'il a prévus ou plutôt ceux qu'il voit, dans leurs actes et dans leur vie, conformes à l'image de son Fils unique, ce sont ceux-là qu'il a prédestinés, *quos præscivit conformes fieri imaginis Filii sui* (1), ceux-là qu'il a glorifiés, *illos et glorificavit.*

Telle est la loi de la prédestination. Votre

(1) Rom., VIII, 29.

gloire du ciel a, pour base certaine et pour sceau authentique, votre imitation de Jésus-Christ sur la terre ; et votre degré dans l'éternelle gloire doit dépendre du degré même de cette imitation. Dès lors, devant la foi et la raison, si vous le voulez, plus d'inquiétude, plus de trouble possible : vous imitez Jésus-Christ, vous êtes prédestiné.

Donc, ne dites plus, comment puis-je savoir si je suis prédestiné? Et, même en supposant que je le sois, alors qu'ai-je besoin de me préoccuper d'assurer, par mes sacrifices et mes souffrances de la terre, ma gloire et ma félicité du ciel? Ni une telle inquiétude, ni une telle quiétude n'ont plus raison d'être. Vous avez la garantie de votre prédestination, vous n'avez donc pas de raison de vous troubler et de vous inquiéter de son incertitude. Mais cette garantie, vous ne l'avez que par l'imitation de Jésus-Christ ; donc, vous n'avez pas de raison pour demeurer dans une molle quiétude et dans un lâche repos. Car cette imitation de notre Christ-Roi, ce n'est pas une simple contemplation, c'est une action, une action laborieuse, magnanime, douloureuse et parfois héroïque : cette imitation, c'est la sainteté même.

C'est ici, peut-être, de la nécessité d'imiter notre divin modèle la raison la plus décisive : l'imitation de Jésus-Christ, comme nous l'avons dit, c'est le christianisme, c'est le chrétien tendant à reproduire en lui quelque chose de l'idéal divin, et la sainteté n'est qu'un christianisme supérieur, c'est-à-dire une imitation transcendante de cet idéal. Telle est tout à la fois la doctrine et la pratique de tous les saints : le regard fixé sur l'idéal, ils montaient vers lui, aspirant à lui ressembler le plus possible et à devenir, à force de se faire à son image, comme d'autres lui-même, *alter Christus*.

Aussi, le travail de la sainteté est-il comme un travail d'artiste, travail de peintre et de sculpteur. Il faut que l'aspirant à la sainteté imprime sur lui-même les traits de Jésus-Christ; il faut se tailler jusqu'au plus vif de soi-même d'après la divine image, afin de devenir le plus possible, selon le beau mot de Tertullien, un autre Christ, *alter Christus*.

Regardez, à travers tous les siècles chrétiens, les légions de saints qui marchent à la suite de notre Christ-Roi : tous ont une même ambition: se faire, sous des aspects divers, à la plus grande ressemblance de leur chef.

Tous ont les yeux fixés sur lui, et tous, à force de le contempler, l'aiment, et, à force de l'aimer, éprouvent le besoin d'en reproduire en eux la vivante image.

Voyez marcher, à la suite de Jésus-Christ, la légion des *apôtres*, j'entends surtout des premiers apôtres, tous portant dans leur âme l'effigie toujours présente du Maître qu'ils ont vu, qu'ils ont entendu; et tous montrant aux peuples, qu'ils évangélisaient, l'image du divin Crucifié, non seulement sur le drapeau de la croix qu'ils élèvent dans tous leurs combats, mais encore sur eux-mêmes devenus, pour lui ressembler, de véritables crucifiés. Et ce qu'ont fait les premiers apôtres, comme saint Pierre, saint Paul, saint André, combien de milliers et de milliers d'apôtres l'ont fait, depuis lors, jusqu'à nous!

Après eux, voyez passer la légion, je devrais plutôt dire l'armée de nos martyrs. Ils sont plus de deux millions : eh bien! je demande qu'est-ce qui a donné, à ces deux millions d'êtres humains, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, le courage de braver la fureur de leurs bourreaux et de supporter les tortures dont le récit nous épouvante même à

de longs siècles de distance? qu'est-ce, si ce n'est la joie d'imiter, par leurs propres supplices, le supplice du divin Martyr? heureux, comme saint André, de monter eux aussi sur la croix et d'y mourir dans l'humiliation, l'opprobre et le mépris!

Et puis, voyez au fond de leurs déserts l'immense légion des anachorètes, fuyant le monde, les plaisirs et les jouissances. Que veulent ces martyrs d'un autre genre? Et que cherchent-ils dans ces âpres cavernes et dans leurs affreuses solitudes, si ce n'est la facilité et le bonheur de mieux contempler, de mieux aimer et de mieux imiter Jésus-Christ? Écoutez ce bruit qui interrompt le silence du désert, c'est le bruit de leurs flagellations! Et quelle est cette passion étrange de se mortifier, de se frapper, de se blesser volontairement eux-mêmes, si ce n'est le désir de se faire un calvaire, où ils reproduisent dans leur chair quelque chose des souffrances de Jésus-Christ?

Que dire de ces innombrables religieux qui, depuis bientôt deux mille ans, traversent les siècles et les espaces? Légions étonnantes par la vaillance, le courage et l'abnégation; légions choisies, où le sacrifice est le mot d'ordre de

tous ceux qui y prennent rang, et tient tellement à la profession qu'on ne songe même pas à l'y remarquer, et qu'on ne s'étonne que de ne pas l'y rencontrer; l'absence de l'abnégation et du sacrifice y faisant scandale aux yeux des mondains. Légions de magnanimes, où, sous les apparences les plus modestes, se produisent ou plutôt se cachent des miracles d'héroïsme; où les plus opulents vivent dans les conditions de la plus austère pauvreté; où des princes viennent échanger les vêtements de pourpre contre la robe de bure; et où l'on a pu voir même des rois et des reines, accoutumés au commandement, se soumettre aux exigences de la plus stricte obéissance et se cacher pour toute leur vie dans l'ombre d'une humble cellule, eux accoutumés aux splendeurs des plus magnifiques palais!

Eh bien! Messieurs, que cherchaient ces âmes héroïques au sein de ces austérités, de ces abnégations et de ces sacrifices? Une seule chose, suivre de plus près le Dieu de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire, et reproduire dans leur vie, d'une manière plus complète et dans un degré supérieur, au moins une face du divin exemplaire.

Et n'est-ce pas là, surtout, ce qu'ont ambitionné tous ces grands initiateurs de l'état monastique et cénobitique : multiplier les imitateurs de Jésus-Christ et faire de cette imitation supérieure et souvent héroïque un état et une profession, état fixe, profession permanente, inaugurée solennellement par d'irrévocables serments devant Dieu et l'Eglise, devant le ciel et la terre?

Ainsi ont fait tous les *fondateurs* des ordres les plus illustres. Après s'être eux-mêmes formés, par d'austères pratiques, à l'image de Jésus-Christ, ils travaillèrent à former leurs enfants à leur propre image et, comme saint Paul, ils pouvaient dire aux multitudes mises par eux d'une manière spéciale au service de leur Christ-Roi : « Soyez mes imitateurs, comme je suis moi-même imitateur de Jésus-Christ. » Sous ce rapport, tous ces patriarches de la vie religieuse se ressemblent: saint Dominique ressemble à saint François, saint Ignace à saint Vincent de Paul; et les modernes fondateurs ne diffèrent des plus anciens ni par le but de leur sainte ambition, ni par le fond de leurs saintes constitutions. Et, comme eux, les familles religieuses créées et organisées

par eux, toutes aussi se ressemblent, et c'est à tort qu'on imagine entre elles des différences radicales et, parfois même, des oppositions et des antagonismes plus apparents que réels.

Sans doute, ces légions imitent de préférence et plus spécialement une face particulière du divin modèle; et la forme spéciale de cette imitation constitue ce qu'on pourrait nommer la *caractéristique* des familles religieuses. Mais *toutes* l'imitent, et c'est ce qu'elles ont de commun et qui constitue dans leur variété leur belle et harmonieuse unité. Demandez-leur ce qu'elles veulent dans la profession plus ou moins austère qu'elles ont embrassée; toutes vous répondent : Nous voulons suivre de plus près notre divin Chef et en tout l'imiter plus que le vulgaire des chrétiens.

Mais que prétendez-vous imiter en lui? Moi, répond l'une d'elles, je veux surtout imiter son humilité; moi, dit une autre, je veux surtout imiter son austérité; moi, dit une autre, j'imite surtout sa solitude et son silence; moi, dit une autre, ce que je veux imiter en lui, c'est son obéissance, etc.

Ainsi, imiter Jésus-Christ, c'est la ressemblance et l'unité de toutes les légions de l'armée

religieuse, et l'imiter sous tel aspect, c'est leur nuance et leur variété. Voilà pourquoi tout religieux porte un crucifix sur sa poitrine, ou il l'a devant les yeux dans sa cellule; et c'est devant cette image qu'il prie et travaille, pour en recevoir dans son âme l'empreinte profonde et à jamais ineffaçable.

Mais, Messieurs, parmi toutes ces légions qui font profession de suivre de près le divin Roi, il en est une supérieure par sa dignité et par le rang qu'elle occupe dans son armée, une qui donne le mot d'ordre, et marque le pas à toutes les autres. C'est la grande légion du sacerdoce hiérarchique. Là sont tous les pasteurs, tous les évêques et tous les pontifes marchant à la suite de leur chef suprême et rattachés de plus à lui par la spéciale consécration qu'il leur donne, par la place qu'il leur fait et par la fonction officielle qu'il leur confie pour le gouvernement de son royaume et le commandement de son armée.

Or, où est le pasteur et l'évêque vraiment digne de son nom qui, en entrant dans cette légion du sacerdoce, pour y tenir son rang et y remplir sa fonction, s'est proposé autre chose que de se montrer partout lui-même aux fidèles

comme une vivante image de son Christ-Roi? Et que peut rêver surtout sur la terre le Pontife suprême, vicaire ou lieutenant de Jésus-Christ, si ce n'est d'être dans l'humanité non seulement le plus haut représentant de sa dignité et de sa royauté, mais encore la plus complète imitation de sa personne et de sa sainteté? L'imitation devant grandir avec la fonction, qui, plus que le vicaire visible de Jésus-Christ, peut, à force de l'imiter, avoir l'ambition d'être aux yeux de tous comme un autre lui-même?

Tous les membres, d'ailleurs, de cette grande légion sacerdotale s'unissent chaque jour à leur divin Roi de l'union la plus intime qui se puisse imaginer: et ils l'immolent, comme victime volontaire et immaculée, sur l'autel du sacrifice, ayant sous les yeux et montrant au peuple, sur leurs épaules, le signe de cette croix où l'agneau divin s'est immolé une première fois pour le salut du genre humain. Comment, dès lors, pourraient-ils ne pas l'imiter?

Aussi, sauf de rares exceptions, tous les soldats du sacerdoce hiérarchique marchent, marqués du signe de Jésus-Christ, et le représentent par leur personne autant que par leur dignité; et cette légion, par la voix de son

chef visible, crie à l'armée tout entière, en lui montrant son Roi : « Regardez et faites selon le modèle qui vous est montré : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est* (1). »

Tel apparaît, Messieurs, le fait éclatant de l'histoire du christianisme, au point de vue où nous sommes, et ce fait est la plus grande manifestation du vrai progrès de l'humanité.

Quelle sublime vision se découvre ici à nos regards à travers tous les siècles chrétiens!

Voyez d'ici toutes ces saintes phalanges que je viens d'énumérer, du fond des siècles et des espaces, marchant sur les traces de Jésus-Christ, le suivant d'aussi près que possible, ayant à leur tête la légion du sacerdoce hiérarchique et entraînant après elles l'immense armée de tous les chrétiens, suivant de plus loin leur Christ-Roi, mais le suivant réellement, eux aussi!

Ainsi, toutes les générations baptisées de l'humanité, les yeux fixés sur leur divin modèle, montent vers lui de toutes manières, en redisant, par toutes les réalités de leur vie, la

(1) Exod., xxv, 40.

grande formule du Progrès par le christianisme : « Croissons, en toutes choses, dans le Christ et par le Christ notre Chef, *crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus* (1). »

Quel spectacle donné au ciel et à la terre! Voilà tous les saints de toutes les légions et de tous les rangs du christianisme, l'avant-garde de l'humanité progressive, les voilà, *tous*, les regards attachés sur leur Christ-Roi, leur divin modèle; les voilà tous, s'éclairant à la lumière qui jaillit de lui et attirés par la puissance de son cœur; les voilà se faisant tous à la ressemblance de leur divin idéal, et par lui, et avec lui montant vers Dieu, et par là, ouvrant la marche à l'humanité entière et la précédant dans la voie du progrès moral, et, par le progrès moral, la préparant à sauvegarder et à tourner au bonheur du genre humain tous les autres progrès.

Vous le voyez, Jésus-Christ est de toute manière le vrai modèle que nous cherchons. Reste à savoir maintenant ce qu'il nous faut surtout pour imiter le divin et parfait modèle. Un seul mot ici résume tout : *l'amour de Jésus-Christ*.

(1) Ephes., IV, 15.

III

L'*imitation sincère de Jésus-Christ*, en effet, ou la pratique du vrai christianisme, est *impossible*, sans l'amour de Jésus-Christ.

Je pourrais faire remarquer ici que, en toutes choses, pour bien *imiter* il faut *aimer*. Même pour imiter d'une manière quelconque, il faut aimer le modèle !

Pourquoi voudrais-je ressembler à ce que je n'aime pas? Ce serait la contradiction même et, dans un sens vrai, l'impossible.

L'amour est le grand imitateur; il imite spontanément et, en quelque sorte, nécessairement, tout amour ayant la naturelle ambition de ressembler le plus possible à l'objet aimé. Pourquoi? Parce que l'objet aimé est considéré, par celui qui aime, comme ce qu'il y a de meilleur. C'est que l'amour idéalise ce qu'il aime; il s'en fait, pour mieux aimer, un idéal de perfection.

Donc, posez dans un cœur l'amour, l'amour

sincère, l'amour profond, et l'imitation vient d'elle-même, sans qu'il soit besoin de la commander.

Mais, remarquez-le bien, cette imitation exige d'autant plus le ressort de l'amour, qu'il s'agit d'imiter des choses par elles-mêmes *plus difficiles* et plus répugnantes à la nature humaine, l'amour seul, la sainte passion de se faire à l'image du bien-aimé pouvant vaincre les obstacles que la nature oppose à l'imitation.

Et voilà ce qui vous démontre, dans la lumière même de l'évidence, pourquoi et comment l'amour de Jésus-Christ peut seul expliquer l'imitation efficace de Jésus-Christ ou la pratique du *vrai christianisme.*

Voici, pour expliquer cette nécessité, trois vérités qui se tiennent et s'éclairent mutuellement : la *première*, c'est que la pratique du vrai christianisme consiste surtout dans l'imitation ou la reproduction en soi de *Jésus-Christ crucifié ;* la *seconde*, c'est qu'entre le Christ crucifié, ou les réalités de son calvaire, et les aspirations de la *nature humaine*, l'antagonisme est absolu ; la *troisième*, c'est qu'entre ces deux choses radicalement opposées, l'amour du Crucifié,

seul, peut faire et fait réellement la *conciliation*.

Oui, mes Frères, ce qu'il faut, tout d'abord, bien entendre ici, comme point nécessaire de départ, c'est que la pratique suivie du vrai christianisme consiste dans l'imitation ou la reproduction effective en soi de *Jésus-Christ crucifié* et des réalités de son Calvaire.

Il y a, par le monde, dans le vulgaire des chrétiens et aujourd'hui surtout, un christianisme qui n'en a que le nom, un semblant, un fantôme de christianisme; en un mot, un pseudo-christianisme. Etrange christianisme, où les contradictions et même les contraires, Dieu et le monde, l'esprit et la chair, la religion et le plaisir, le Christ et Bélial s'allient avec une merveilleuse facilité. Christianisme sans austérité et sans mortification, sans sacrifice et sans abnégation, sans lutte et sans souffrance; christianisme des beaux livres et des beaux discours; christianisme des artistes, des poètes et des romanciers; poésie de l'âme, fleurs du sentiment, charmes du cœur, amour de l'idéal artistique et de la beauté morale, aspirations religieuses vers le vague et l'infini: religion facile, christianisme commode, qui

n'oblige ni à se vaincre, ni à se mortifier, ni à se sacrifier; en un mot, le christianisme moins la croix, moins le calvaire, moins le Christ crucifié.

Chassons, chassons bien loin de nous ce faux christianisme qui n'est au fond qu'un paganisme déguisé. Il n'y a pas deux christianismes, il n'y en a qu'un; et ce christianisme c'est Jésus-Christ lui-même, et il n'y a pas deux Christs, mais un seul Christ, le Christ que nous prêchons avec saint Paul, le Christ crucifié, *Christum et hunc crucifixum.*

Un ange vînt-il vous annoncer un autre Christ, un apôtre vous annonçât-il un autre christianisme, ah! ne croyez ni l'un ni l'autre. Cet ange ne serait qu'un tentateur, et cet apôtre ne serait qu'un séducteur; le premier ne serait qu'un ange de ténèbres transfiguré en ange de lumière; le second ne serait qu'un messager de Satan déguisé en apôtre de Jésus-Christ.

Ainsi voilà qui est certain, dogmatique, élémentaire : le vrai christianisme est dans les chrétiens la reproduction vivante de Jésus-Christ *crucifié*. Oui, le Christ que je dois imiter, ce n'est pas seulement le Christ de Bethléem,

le Christ de Nazareth, c'est encore et par-dessus tout, le Christ du *Calvaire*. Oui, tel est mon modèle, c'est un Christ flagellé, c'est un Christ couronné d'épines, c'est un Christ qui a des clous dans ses pieds, dans ses mains, et à son cœur une plaie ouverte, un Christ qui a des souffrances partout, dans son âme, dans son cœur, dans son corps. Mon modèle, enfin, c'est l'idéal vivant du sacrifice, réalisé dans l'Homme-Dieu, en un mot, c'est le Christ crucifié.

Voilà le Christ, dont saint Paul disait bien : « Le Christ est votre vie, *Christus vita vestra.* » Et votre christianisme réel, votre vie chrétienne, c'est, dans tous vos actes, la manifestation de cette vie, *ut et vita Christi manifestetur in vobis.*

Donc, mes Frères, imprimer soi-même et en soi-même, dans sa pensée, dans son âme, dans son cœur, dans tout son être, et jusque dans sa chair vive, la véritable *effigie* de notre divin exemplaire ; oui, faire que notre esprit manifeste sa *pensée*, notre cœur son *amour*, notre chair sa *mortification*, et ces stigmates de ses souffrances et de sa mortification, les porter partout autour de nous, gravés jusque sur notre

propre corps, *in corpore nostro circumferentes :* en un mot, se faire soi-même volontairement et librement une vivante image du Christ crucifié, une sorte de *calvaire vivant*, sans illusion comme sans exagération, voilà pour nous l'idéal de notre christianisme, voilà la substance et la forme de notre vie chrétienne, idéal magnifique, forme sublime, imitation généreuse, la seule qui, dans notre état de déchéance, puisse refaire l'homme à la ressemblance du modèle divin offert à notre humanité. Donc, ce n'est pas moi, c'est le Christ crucifié lui-même, qui vous crie du haut de son calvaire : Regardez, et faites selon le modèle qui vous est montré : *inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.*

Dès lors, pour que cette doctrine fondamentale entre dans les réalités de notre vie, vous voyez de suite ce qu'il faut, et à quelle condition cette vie de Jésus-Christ peut passer et se manifester dans la nôtre : il faut prendre Jésus-Christ tel qu'il est, non pas un fantôme de Christ, mais lui-même, le Christ réel, le Christ crucifié, *Jesum Christum et hunc crucifixum ;* il faut l'embrasser dans de fortes étreintes, le presser et le presser encore sur toutes nos puis-

sances et nos facultés vivantes, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait gravé en nous, et que nous en gardions sur tout notre être les empreintes profondes. Alors, marqués que vous êtes de ces divines empreintes de votre Christ-Roi, vous pouvez dire en vous montrant aux hommes : Regardez-moi, je suis chrétien. Et le monde lui-même ne s'y trompe pas, il reconnaît en vous l'image authentique du véritable Christ, et il dit, en vous voyant passer : C'est la race des vrais chrétiens.

Pour dire qui vous êtes, vous n'avez pas même besoin de parler; tout crie en vous, comme Ignace martyr: Je suis disciple de Jésus-Christ, *discipulus Christi sum*, et voici le signe que je vous en donne : Je porte dans toute ma personne l'empreinte, et jusque sur mon corps les stigmates de Jésus-Christ, *stigmata Domini Jesu in corpore meo porto*. C'est qu'en effet tous, qui que nous soyons, bien qu'en des mesures diverses, mais dans un sens vrai, il faut que nous soyons des stigmatisés de Jésus-Christ, si nous voulons être et apparaître au monde comme de vrais et parfaits chrétiens.

Laissez-moi vous peindre ici la vérité dans un tableau que j'emprunte à l'histoire d'un

illustre saint. Il y a six cents ans, un grand serviteur de Dieu, un amant passionné de Jésus-Christ, était seul, retiré aux flancs d'une montagne solitaire et livré à la contemplation affectueuse des mystères de la passion et surtout du Calvaire.

Un matin, tandis qu'il priait avec plus d'ardeur encore que d'habitude, il vit descendre vers lui, des hauteurs du ciel, un séraphin, ayant six ailes brillantes et enflammées. Reproduction angélique du divin crucifié, ce séraphin avait les pieds et les mains fixés sur une croix ; deux ailes couvraient sa tête, deux ailes couvraient son corps, et il volait des deux autres. Entre le séraphin et le solitaire, ce fut un colloque mystérieux, et tandis que cet ange du ciel et cet ange de la terre échangeaient leurs mutuelles ardeurs, le saint sentait pénétrer dans tout son être des douleurs qui n'étaient égalées que par les célestes joies, naissant de ces douleurs elles-mêmes. C'était tout le mystère du calvaire qui se gravait en son âme et même sur son corps, en sorte que, quand la vision eut disparu, le solitaire, en se regardant, vit des cicatrices à ses pieds, des cicatrices à ses mains, et à son cœur une plaie, d'où le sang

coulait, et François d'Assise (car c'était lui), orné des stigmates divins, descendit de la colline de l'Alverne, portant l'effigie du Crucifié gravée non pas sur le bois ou sur la pierre par la main d'un artiste, mais gravée par la main de Dieu sur ses membres vivants (1).

Cet exemple n'est pas pour vous effrayer : ce n'est pas une réalité que j'exige de vous, c'est un idéal que je vous montre. Dieu fait comme il veut, et quand il le veut, ces sublimes faveurs qui élèvent au-dessus du niveau général de l'humaine infirmité cet austère idéal du vrai christianisme. Ce qu'il faut voir en ce prodigieux phénomène, c'est une grande image offerte à notre puissance d'imiter ; car, encore une fois, porter en nous et sur nous, dans nos sentiments, nos actions, nos attitudes, une reproduction quelconque du Christ crucifié ; en un mot, à notre manière et dans une mesure si incomplète soit-elle, être nous aussi des *stigmatisés* de Jésus-Christ, c'est notre commune vocation, c'est notre loi souveraine.

Mais cette loi souveraine de mon christianisme, comment pourrai-je l'accomplir?

(1) Voir *Brev*., *Office des Stigmates de saint François.*

Qu'est-ce qui me donnera la force de me marquer moi-même de cette empreinte de mon Christ-Roi crucifié? C'est ici que la nature laissée à elle-même s'épouvante, et je l'entends qui crie en moi, comme en vous tous : *impossible!* Connaître Jésus-Christ, l'admirer, l'honorer et l'adorer, je le puis, mais l'imiter, l'imiter surtout tel que je le vois au sommet de son Calvaire, oh! non, je ne le puis...

Et cependant l'imiter, il le faut, il faut que pour le suivre jusqu'au bout et dans tous les combats, je porte la marque de mon chef, et au besoin même sur mon corps la vivante image de ses propres blessures. Mais comment pourrai-je l'embrasser, souffrant, blessé, flagellé, tel enfin, qu'il m'apparaît sur sa croix?

Une seule chose ici peut résoudre ce difficile problème de la vie chrétienne : l'*amour de Jésus-Christ*. Oui, pour nous faire nous-mêmes, au moins dans une mesure, à l'imitation de François d'Assise, des stigmatisés de Jésus-Christ, il nous faut, comme à lui, un cœur saintement passionné par ce divin amour. Lui, le grand stigmatisé, a aimé en effet son Maître crucifié jusqu'à une sainte passion, je pourrais dire même jusqu'à une sainte folie. Cet amour de

son cœur a rejailli sur sa chair, jusqu'à lui laisser son empreinte visible, et le miracle de sa stigmatisation ne fut que la répercussion du miracle de son amour.

Eh bien ! à nous aussi, pour reproduire en nous quelque chose de notre Roi crucifié et couronné d'épines, il faut la force et la puissance qui nous vient de son amour, parce que, sans l'attrait de cet amour, tout en lui nous est *répulsif*, tandis qu'avec cet amour, tout en lui nous devient *attractif*.

Oh ! non, si je n'aime avec une sorte de passion mon Maître crucifié, ne me parlez pas de transporter en moi, avec le mystère de sa croix, les réalités qui l'accompagnent à son Calvaire !

Est-ce que vous ne voyez pas, en effet, que sans ce divin attrait, ce Calvaire est pour moi la répulsion et rien que la répulsion? Que me dit, en effet, du haut de son Calvaire, ce crucifié qui m'appelle avec son cœur ouvert et ses deux bras étendus? Il me dit : *Mortification!* Mais la mortification, je la hais et je la repousse, car c'est comme une mort de moi-même ; or tout ce qui m'apporte la mort je le hais de toute la passion que j'ai de vivre.

Que me dit encore mon Maître crucifié?

Humiliation! c'est-à-dire l'abaissement de moi-même. Ah! que me dites-vous, ô mon Maître? Ce qui m'abaisse et m'anéantit, je le repousse de toute l'ambition que j'ai d'être et de m'élever. O Dieu crucifié, l'humiliation de votre berceau m'étonnait et me déconcertait, celle de votre Calvaire m'épouvante et me fait horreur.

Que me dites-vous encore, ô Maître, du haut de votre Calvaire? Ah! je vous entends : *Obéissance!* et obéissance jusqu'à la mort. *Factus obediens usque ad mortem.* Oui, des hauteurs de sa divine souveraineté, l'obéissance l'a précipité là! Et le voilà, plus esclave que tous les esclaves, ayant non seulement des liens pour l'enchaîner, mais des clous pour l'attacher au gibet de l'infamie; et il me dit: Regarde et fais comme moi, obéis jusqu'à la mort! O mon Maître, vous me demandez l'impossible, et je ne vous comprends plus. Non, non, jusque-là je ne puis obéir, je ne veux pas être esclave, arrière!

Enfin, votre calvaire, ô Maître, vu sous toutes ses faces, me dit une même chose : *Souffrance! souffrance!* Mais je ne veux pas souffrir, je veux jouir, jouir encore, jouir toujours, et de tout mon

amour pour la jouissance, je hais et j'abhorre la souffrance.

Ainsi dit, devant les réalités du Calvaire, l'homme de la nature, l'homme qui n'aime pas Jésus-Christ. Au lieu d'être l'imitateur de son Christ crucifié, il en serait plutôt le fugitif et le déserteur. Et pour moi, je le confesse et le proclame tout haut, si cet amour me délaisse, je ne me sens pas autre, et au lieu de le suivre et de l'embrasser, je fuirai et je déserterai ce Dieu du Calvaire.

Mais, si je l'aime, si je l'aime surtout de cet amour qui emporte un cœur vers un autre, par toute sa puissance d'aimer, oh! alors, dans un rayon tombé sur moi du visage de mon Bien-aimé, le Calvaire tout entier se transfigure à mes yeux. Alors, ces mots pour moi naturellement si répulsifs : mortification, humiliation, obéissance, et d'autres encore, ces mots qui faisaient fuir loin de lui tout mon être épouvanté, ont tout à coup pour moi des harmonies et des suavités que je ne leur connaissais pas. Alors, toutes ces réalités du Calvaire transformées par le contact de ce cœur, où je sens l'amour qui m'attire, deviennent pour moi comme une mystérieuse séduction, où ma na-

ture ne se comprend plus, mais où mon cœur ressent une joie et une félicité auxquelles il ne se méprend pas.

Comment expliquer ce mystère ? Comment ce qui me paraissait si répulsif m'est-il tout à coup devenu attractif? Et comment à cette naturelle répulsion a succédé cette étonnante et prodigieuse attraction? Ah ! je vais vous le dire. Entre le Calvaire et la nature, un doux et puissant médiateur est venu ; entre moi et mon Christ crucifié son amour s'est posé. Je l'ai regardé, ce Christ bien-aimé, et j'ai trouvé que la mortification c'était *lui*, que l'humiliation c'était *lui*, que l'obéissance, l'obéissance jusqu'à la mort, c'était encore *lui*, que la souffrance enfin c'était *lui*, toujours *lui*. Oui, *lui-même* en personne, et je me suis écrié : O mortification, ô humiliation, ô obéissance, ô souffrance, en cet Homme-Dieu que j'aime, combien je vous trouve aimables, et en cet amour que j'adore, oh ! combien je vous trouve adorables !

O divines vertus personnifiées dans mon Maître, venez, vous êtes mes sœurs, je vous reconnais et vous aime dans le cœur de ce frère qui m'attire à vous en m'attirant à *lui*. Je ne vous connaissais pas, et je vous fuyais; aujourd'hui

je vous reconnais et je vous suis aux célestes parfums qu'a répandus sur vous le cœur de mon Christ bien-aimé!

Ainsi se résout, sous l'influence de l'amour, le problème pratique de l'imitation de notre Christ-Roi, notamment de notre Christ crucifié. Alors, je comprends par l'âme et par le cœur ce profond et consolant mystère du christianisme : la réconciliation et l'union de ces deux choses, par leur nature à jamais séparées, irréconciliables, de la *souffrance* et de la *joie*.

J'avais regardé de l'autre côté du Calvaire, et j'avais vu partout l'humanité fuyant la souffrance, et, par tous ses efforts et toutes ses industries, conspirant pour l'anéantir, et partout cette même humanité courant effarée, et le tressaillement au cœur, à la poursuite du plaisir et de la jouissance! Et de partout, j'avais entendu retentir ce cri comme la naturelle respiration de l'âme humaine : *ou jouir, ou mourir; ou jouir, ou mourir!*

Mais voici bien autre chose : voici que de ce côté du Calvaire j'ai vu des générations courant à la souffrance, comme d'autres au plaisir, et voici que j'ai entendu un cri bien différent s'échapper du sein d'une humanité

nouvelle, par le cœur de sainte Thérèse et de tant d'autres saints : *Ou souffrir, ou mourir; ou souffrir, ou mourir!* C'était le cri des vrais imitateurs et imitatrices du Christ crucifié.

Alors j'ai cherché l'explication de ce phénomène que rien d'humain ne pouvait m'expliquer. Et voici la vision révélatrice et consolante qui me fut donnée : Au sommet du Calvaire qui sépare ces deux humanités, j'ai vu un Homme-Dieu, personnification divine et humaine de la souffrance, je l'ai vu, ses deux bras étendus comme pour embrasser, et le cœur ouvert pour attirer toute humanité! Et dans le cœur du divin immolé, tout à la fois la souffrance et l'amour s'étaient unies pour tout sauver. Ce cœur avait passionné des multitudes, vaincues par son amour, et il se trouva qu'en les passionnant il les avait passionnées aussi pour la souffrance qui était en lui.

Alors ce cri prodigieux : *Ou souffrir, ou mourir*, n'a plus retenti pour moi comme le cri d'une âme en délire, mais comme le cri d'une âme chantant son bonheur dans ce qu'elle aime, et par la puissance de son amour forçant la souffrance elle-même à lui créer la plus pure de toutes les joies! Et j'ai compris alors

comment les saints peuvent sourire à la souffrance comme on sourit à ce qu'on aime, et que la douleur qui les torture peut n'être pour eux qu'un bourreau attendri dont le supplicié fait son ami, et qui, en la touchant de sa main, donne du bonheur à sa propre victime !

Alors, enfin, j'ai compris comment notre Christ-Roi a pu multiplier sur la terre les légions de ses imitateurs, j'ai compris le mystère de leurs dévouements, de leurs souffrances, de leurs sacrifices et de leurs martyres volontaires, par la sainte passion de *lui* ressembler, que leur inspirait son amour. Là est la grande simplification de leur vie, de leurs vertus, de leur sainteté, de leurs héroïsmes : l'amour du crucifié explique et révèle tout ce mystère de leur imitation autrement incompréhensible.

De là, en effet, dans ces vaillants et intrépides imitateurs de leur Roi couronné d'épines, ces sympathies profondes pour tout ce qui est naturellement répulsif, cet amour de ce qui mortifie, la passion de ce qui abaisse, l'ambition de sa propre mort et de son propre anéantissement !

De là enfin, cette odeur de myrrhe et d'encens qui s'échappe du sacrifice de l'Agneau avec la

fumée de son sang et qui, depuis dix-neuf siècles, s'en va à travers l'espace et la durée, embaumer l'âme et le cœur de tous ces saints imitateurs de leur Chef crucifié, pour les attirer vers ce Calvaire, où ils ont, eux aussi à leur manière, l'ambition de monter à leur tour. Ils y viennent en effet, ou plutôt ils courent vers ce sommet fortuné, d'où Jésus les attire par la double attraction de son amour et de sa souffrance. Ils s'approchent de lui, d'aussi près que possible, ils prennent ces pieds que les clous ont percés, ils les baisent de leurs lèvres, et puis, comme Madeleine, enlaçant leurs bras autour du bois sacré, ils disent avec elle : O Jésus, ô Maître crucifié, laissez-nous vous embrasser, et en vous embrassant nous faire à votre ressemblance, et puisse cet amour qui a gravé en nous votre divine image, nous la garder pour le temps et pour l'éternité.

JÉSUS-CHRIST RÈGNE PAR L'AMOUR

Quis ergo nos separabit a charitate Christi?
(Rom., VIII, 35.)
Qui nous séparera de l'amour du Christ?

Telle est, mes Frères, la prodigieuse parole qui s'échappait, il y a dix-neuf siècles, du cœur d'un amant passionné de Jésus-Christ, et depuis, cette même parole, à travers les espaces et les siècles, sortant du cœur de millions d'hommes et de femmes, a acclamé la victoire de l'amour de Jésus-Christ dans l'humanité, et ce triomphe a été et est toujours l'une des plus éclatantes manifestations de sa divinité.

Le fait le plus miraculeux de notre histoire, le phénomène le plus divin qui se soit produit

dans l'humanité, c'est sans contredit le règne souverain que Jésus-Christ s'est fait dans les nations et les siècles : Le Christ a vaincu, *Christus vicit ;* le Christ règne, *Christus regnat*, le Christ commande, *Christus imperat.*

Mais le règne de Jésus-Christ le plus glorieux pour *lui* et le plus intéressant pour nous, ce n'est pas celui qu'il se fait, à la surface des choses, dans la grande lumière de la publicité, c'est celui qu'il se fait dans nos cœurs, en se faisant aimer de nous. Ce qui règne sur le fond de l'humanité se démontre plus souverain et plus *divin* que ce qui ne règne qu'à sa surface.

Aussi, jamais et nulle part il ne montre mieux qu'il est le Maître, et jamais il ne fait mieux éclater sa divinité que quand il se pose là en Maître, au centre de nous-mêmes, c'est-à-dire dans nos cœurs, pour de là tout ordonner et commander à tout.

Et voilà ce que je voudrais mettre, par ce discours, dans une pleine lumière : Jésus-Christ se démontrant *Dieu* par la manière miraculeuse dont il se fait aimer; en d'autres termes, le triomphe de son amour dans notre humanité, témoignage éclatant de sa *divinité.*

Telle est la démonstration intelligible pour tous parce qu'elle s'appuie sur le cœur humain lui-même, et par laquelle je voudrais à la fois édifier vos âmes et, s'il en était besoin, affirmer votre foi en la divinité de Jésus-Christ, cette base divine du vrai christianisme.

O Sauveur Jésus, je suis toujours heureux de porter votre parole devant les âmes auxquelles vous m'envoyez; mais plus heureux suis-je, lorsque je dois parler de vous, et notamment de votre amour, devant un peuple où je sais qu'il y a tant de cœurs qui vous aiment et vous adorent. Ah ! mettez dans mon âme et dans ma parole une flamme de votre cœur, et donnez à cette parole de faire briller à votre front le rayon de la divinité et, en même temps et surtout, d'attirer à vous tous les cœurs par le charme de votre amour.

Jésus-Christ, mes Frères, en se proposant de se faire aimer des hommes a conçu un dessein humainement inexplicable et rationnellement absurde.

Il a choisi, pour le réaliser, des moyens en contradiction flagrante avec la fin, et il a divinement réussi. En sorte que sa divinité nous apparaît trois fois, dans le but, dans les moyens

et dans le succès de cette entreprise que vous allez voir, en effet, trois fois miraculeuse.

Vous avez, dans ce court énoncé, l'abrégé et la substance de ce discours.

I

Jésus-Christ se démontre Dieu par le seul dessein qu'il eut de se faire aimer des hommes.

Ici, mes Frères, chassez de votre esprit tous les terrestres amours avec leurs faciles triomphes qui n'ont rien de commun avec le triomphe dont j'ai à vous entretenir; et, élevant vos âmes à la hauteur et vos cœurs à la sainteté des choses, soyez attentifs au dessein que voici :

En dehors des affections qui peuvent naître de la nature, de l'intérêt, de la chair et du sang, susciter par soi-même et pour soi-même, non pas dans le cœur d'un homme, mais des hommes, dans le cœur de l'humanité, un amour

sincère, efficace, généreux, capable de porter l'oubli de soi jusqu'à l'héroïsme de l'abnégation et le dévouement aux autres jusqu'à l'héroïsme du sacrifice, tel fut le dessein de Jésus-Christ.

Or, la raison, la nature et l'histoire interrogées sur ce dessein rendent un témoignage pareil :

La raison dit : c'est absurde, cela ne doit pas être. La nature dit : c'est impossible, cela ne peut pas être. L'histoire dit : c'est inouï, cela ne fut jamais. Toutes trois disent ensemble : c'est insensé ou c'est divin.

a) Oui la *raison* dit d'abord : C'est absurde, cela ne *doit pas être*.

C'est qu'en effet, cette entreprise, cette puissance de se faire aimer des hommes à son gré, ce serait tout à la fois un outrage à la divinité et un malheur pour l'humanité. Ce serait un double attentat à la souveraineté de Dieu et à la sécurité de l'homme.

Dieu est par excellence le Maître et le Souverain, et il est jaloux surtout de la souveraineté qu'il se fait sur nos cœurs. Dieu ne peut donc, sans abdiquer sa souveraineté légitimement

jalouse, permettre à une créature quelconque, de s'emparer des cœurs et de s'en faire aimer à son gré.

Et cette puissance laissée à une créature de conquérir à son gré le cœur des hommes serait en même temps un malheur pour l'humanité. Donner son cœur ou le laisser prendre est, dans une vie humaine, ce qu'il y a de plus décisif, et surtout de plus dangereux. Pourquoi ? Le cœur est le centre de notre vie, et là où le cœur penche, la vie tout entière penche avec lui. Qu'adviendrait-il donc, si nos cœurs, pareils à des cités sans défense, demeuraient ouverts au premier venu qui aurait l'ambition de s'en emparer? L'humanité serait livrée au despotisme et aux caprices de tous les ambitieux, qui rêveraient la conquête des cœurs, se promettant l'honneur ou le plaisir d'en triompher à leur gré, despotisme d'autant plus désastreux qu'il nous ferait aimer notre propre servitude.

Non, non, dit ici la plus vulgaire *raison*, cela ne doit pas être, ce serait l'humanité livrée à la tyrannie de l'absurde : *absit*.

b) Et ce que la raison déclare absurde, la

nature le déclare *impossible*, elle dit : Cela ne peut pas être.

Eh ! quoi donc ? A quoi tient cette impossibilité ? Quel est ici le mystère de notre nature humaine ?

Ah ! le mystère, le voici, je l'exprime par ce seul mot : l'*égoïsme*, c'est-à-dire l'amour exagéré et désordonné de soi-même. Oui, les hommes s'aiment trop eux-mêmes, pour faciliter aux autres le dessein de se faire aimer d'eux. Jeunes encore, volontiers nous croyons à la facilité de se faire aimer des hommes, mais il faut avoir encore ces heureuses illusions que la jeunesse produit comme d'elle-même, pour nous persuader qu'il n'y aura qu'à se présenter devant les hommes avec de grandes vertus et de belles qualités pour entraîner tous les cœurs après soi. Mais, hélas ! les années en nous venant font tomber devant nous ces illusions de nos premiers jours, à peu près comme les vents d'automne font tomber au pied des arbres le feuillage dont le printemps avait couronné leurs têtes. Et, à la place des illusions qui s'en vont, il y a la réalité qui demeure. Cette réalité, quand on a le cœur bon, on ne peut ni la dire ni l'entendre sans quelque tristesse, parce que c'est une réalité triste.

Or, la réalité, la voici : c'est que, si nos défauts nous font facilement haïr, nos qualités ne nous font pas facilement aimer. Et ces qualités, quand Dieu leur a donné d'être supérieures, ont encore plus de puissance pour créer des antipathies que pour créer des sympathies, et pour susciter des répulsions que pour susciter des attractions.

Hélas! mes Frères, l'humanité déchue est telle, et il faut en prendre son parti. Vos défauts et vos vices sèment des haines sur vos pas, mais vos qualités et vos vertus en sèment aussi. Et lorsque les unes ni les autres n'ont pas même assez de puissance pour provoquer un amour ou une haine, une sympathie ou une antipathie, une attraction ou une répulsion, il y a une chose que le monde nous réserve infailliblement et qui nous montre encore la difficulté de se faire aimer : c'est l'indifférence, la froide indifférence, dont le souffle glace et ferme les cœurs.

Et dès lors, vous pouvez entendre ce que c'est que de concevoir sérieusement cet étrange dessein : se faire aimer des hommes, triompher des cœurs par la puissance de son amour.

Ah! la nature ici crie en vous tous ce qu'elle

crie en moi-même : Impossible! impossible! cela ne peut pas être.

Et ici l'histoire de l'humanité parle encore plus haut que la raison et la nature humaine. Et tandis que la raison dit : cela ne *doit* pas être, tandis que la nature dit : cela ne *peut* pas être, l'histoire dit : cela ne fut jamais, c'est inouï. Jamais, ni dans les temps anciens, ni dans les temps nouveaux, en dehors de Jésus-Christ, jamais personne qui soit parvenu à se faire dans l'humanité un triomphe sur les cœurs, c'est-à-dire à se faire aimer des hommes.

c) Cependant il ne manque pas d'hommes qui, à travers les siècles, sont parvenus à se faire dans l'humanité une sorte de règne vraiment souverain. Les uns ont régné par la puissance de la *parole*, d'autres par la puissance des *lois*, d'autres par la puissance du *glaive*. Mais, chose remarquable, tous ces puissants de la parole, de la loi et du glaive ont tous été, pour se faire aimer, d'une ridicule impuissance.

Les puissants de la *parole*, j'entends par là surtout les poètes, les orateurs, les philosophes, eh bien! connaissez-vous dans les temps anciens ou dans les temps nouveaux, un poète,

un orateur, un philosophe, qui soit parvenu à se faire aimer des hommes ?

Ce poète, est-ce Homère ? Est-ce Virgile ? Est-ce Dante ? Cet orateur, est-ce Démosthène ? Est-ce Cicéron ? Est-ce Bossuet ? Ce philosophe, est-ce Aristote ? Est-ce Socrate ? Est-ce Platon ? Si je vous demandais à vous qui aimez Jésus-Christ : Est-ce que vous aimez Platon, Socrate, Aristote ? Est-ce que vous aimez Virgile, Démosthène, Cicéron ? Ah ! la question vous ferait presque sourire, et vous diriez : Que me font tous ces morts ? Oui, au bout de nos admirations pour ces illustres de notre race, voilà tout ce qu'il y a, on dit : Ce sont des morts, et rien que des morts !...

Il est vrai, même à travers la distance et les siècles, leur génie nous parle encore ; mais leur cœur ne nous dit plus rien, parce que ce cœur n'est plus que de la cendre, si tant est qu'il soit encore de la cendre. Et lorsque leur pensée nous prenant sur ses ailes nous emporte avec elle vers les hautes régions où planait leur génie, et, lorsqu'au spectacle de ce génie qui se déploie rayonnant comme une gerbe de lumière, nous nous prenons à nous écrier dans une sorte de ravissement : O le puissant Démos-

thène! ô le grand Cicéron! ô le divin Platon! Eh bien! alors, que pensez-vous qu'il y ait dans nos cœurs, pour ces grands hommes tant admirés? Passion des belles choses! admiration des artistes! élans vers l'idéal! Mais de véritable amour? aucun. Mais, de triomphe sur nos cœurs? jamais!

Et les puissants de la loi n'ont pas été plus heureux.

Ceux-ci ont fait des lois pour gouverner les royaumes, les empires, les républiques, les religions. Par ces lois, leur pensée et leur volonté ont régné en souveraines. Où sont ceux surtout qui, après les avoir faites, ont su les faire accepter et pratiquer? Qui osa jamais poser à la base de la législation qu'il fondait l'obligation suprême de l'aimer lui-même par-dessus tout? Et qui jamais a écrit, dans une législation ou une constitution politique, sociale ou religieuse, des paroles comme celles-ci : « Vous m'aimerez par-dessus tout, et vous aimerez les autres et vous-mêmes pour l'amour de moi? »

Qui a dit cela, je vous prie? Est-ce Confucius? Est-ce Zoroastre? Est-ce Solon? Est-ce Lycurgue? Est-ce Mahomet? Ces hommes célèbres se sentaient trop sages pour tenter une folie, et ils se

sentaient trop faibles pour tenter l'impossible. Ils n'y ont pas même songé. Ou, s'ils y ont songé et s'ils l'ont essayé, le fait est qu'ils n'y ont pas réussi. Les plus heureux d'entre eux ont recueilli l'admiration souvent, la reconnaissance quelquefois, mais l'amour jamais. Non, jamais personne qui ait pu les aimer assez, pour puiser dans leur souvenir l'inspiration d'un sacrifice ou l'enthousiasme d'un martyre.

Mais, peut-être, ceux dont le nom même signifie la conquête auront été plus heureux? Bien moins encore. Ceux-ci ont dans leur main le glaive qui tue les corps ou qui les défend. Mais le glaive sacré, qui ouvre les cœurs pour y faire entrer l'amour en triomphe, échappe à leur main, à cette main qui peut tout, oui tout, excepté commander l'amour.

C'est l'humiliation de ceux qui n'en peuvent plus avoir d'autre, de se sentir plus impuissants encore que le reste des hommes pour se faire aimer. Et c'est tout à la fois le triomphe et la défaite de leur ambition, de savoir qu'ils n'ont qu'un mot à dire, pour faire sortir de terre des bataillons prêts à passer partout, et de savoir qu'avec des bataillons, capables parfois d'ouvrir devant eux la porte de toutes les

capitales, ils sont impuissants à s'ouvrir pour y entrer le cœur d'un seul homme.

Ah! c'est que là, à l'entrée du cœur humain, il y a une barrière qui arrête, et les plus grands potentats se sont arrêtés là. Cyrus s'est arrêté là, Alexandre s'est arrêté là, César s'est arrêté là. Et d'aussi fiers, après eux, n'ont pas été plus loin. Arrivés là, tous s'arrêtent et, dans la tristesse de leur ambition désespérée, tous s'écrient : Vanité de ma puissance, vanité de mes victoires : j'ai pu prendre des cités, j'ai pu vaincre des peuples, je n'ai pu conquérir un seul cœur, je n'ai pu me faire aimer et, moi aussi, je puis dire avec un conquérant fameux :

Maître du monde entier, je n'ai pas un ami.

Tel est, mes Frères, devant ce dessein : *se faire aimer des hommes*, le triple témoignage de la raison, de la nature et de l'histoire.

Et, pourtant, devant ces contradictions de la raison, ces impossibilités de la nature et ces démentis de l'histoire, Jésus-Christ a conçu ce dessein : oui, cette chose si rare et si souveraine, qu'on ose à peine la demander à un seul être, *Lui* va la demander à l'humanité.

L'Evangile, presque à chaque page, sous des

formules diverses, atteste, en effet, en Jésus-Christ, cette divine ambition. Impossible de citer ici toutes ces pages évangéliques. Ecoutez un mot seulement : « *Manete in dilectione mea*, demeurez dans mon amour. » Car, mes amis, être aimé de vous, c'est mon idée fixe, c'est ma résolution inébranlable ; je le veux absolument. Et, parce que c'est l'ambition de tout véritable amour de faire l'union entre ceux qui s'aiment, je veux qu'entre vous et *moi* la plus intime union se consomme, et bientôt, du haut de la Croix, ce trône, où mon amour va monter pour régner, j'attirerai tout à moi : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.*

Ainsi, rien n'est plus certain, Jésus-Christ demande l'amour. Et quel amour a-t-il demandé? Non un amour vulgaire, mais un amour exceptionnel, un amour profond, fort, généreux, intrépide, au besoin un amour martyr. Oui, il a poussé le triomphe de son amour jusqu'à obtenir sur les siens, non de ces faciles triomphes où le monde lui-même voit souvent plus encore de faiblesse que de force, et plus de lâcheté que de courage ; mais de ces glorieuses victoires qui demanderont

aux vaincus eux-mêmes des miracles d'abnégation et des miracles de dévouement poussé jusqu'au martyre !

Ah ! je ne vous dis pas encore que ce dessein a réussi. Mais je dis que ce fut son dessein. Or, quiconque a eu un pareil dessein a donné la démonstration éclatante de sa *divinité* ou de sa *folie*. Oui, divinité ou folie, c'est à choisir. Mais la folie, votre raison la désavoue, votre foi la repousse, votre cœur s'en indigne et tout crie en vous, comme en moi : c'est divin ! Oui, ô Maître souverain des cœurs, divine est votre ambition, divine est votre entreprise. Ah ! c'est que vous n'êtes pas un homme, vous êtes un *Dieu !*

II

Ainsi, Jésus-Christ se démontre Dieu par le seul dessein qu'il eut de se faire aimer des hommes. Mais cette démonstration s'agrandit singulièrement, si vous considérez les moyens

qu'il a choisis pour réaliser son dessein ; car, ces moyens, comme vous allez le voir, sont en contradiction manifeste avec la fin, et n'ont absolument rien d'humain.

Rapprochons, en effet, les moyens que les hommes emploient pour se faire un empire sur les cœurs, des moyens que Jésus-Christ choisit pour se faire aimer, et vous allez voir qu'ils diffèrent entre eux, comme le divin diffère de l'humain.

Il y a surtout trois grands moyens, ou trois grandes puissances, que les hommes emploient pour attirer à eux le cœur des hommes. Eh bien ! ces moyens, non seulement Jésus-Christ les néglige, mais il les brave divinement ; car, pour réaliser son dessein, attirer à lui le cœur des hommes, par un procédé absolument divin, il choisit le *répulsif* au lieu de l'attractif.

a) La première puissance que les hommes emploient d'ordinaire, pour se faire un empire sur les cœurs, c'est ce que j'appelle ici la puissance du *prestige*.

Le prestige, c'est-à-dire cette mystérieuse puissance que donne à un homme l'idée d'une grandeur que l'on découvre, ou que l'on croit

apercevoir en lui : prestige d'un grand nom, d'une grande sainteté, d'un grand génie, d'une grande renommée. Cette puissance, où souvent l'imaginaire dépasse le réel, serait à peu près nulle dans l'humanité, si nous avions la claire vue des hommes et des choses; mais, dans ce demi-jour où tout nous apparaît ici-bas, cette puissance est immense, et à quiconque veut prendre sur l'humanité un ascendant profond, elle est nécessaire. Ah ! c'est que tout homme, laissé à lui-même avec sa valeur propre, est faible autant qu'il est petit. Et pour arriver à exercer sur les générations vivantes un empire efficace, il faut qu'il ajoute à sa puissance personnelle cette autre puissance où l'imaginaire dépasse le réel, et que j'ai nommée le *prestige*.

Cette puissance, mes Frères, manque souvent aux hommes, mais les hommes ne lui manquent jamais et, lorsqu'ils la possèdent, la première chose qu'ils font, c'est de s'en servir. Il ne faut pas s'en étonner, ils sont hommes, ils suivent des procédés humains. Jésus-Christ, *lui*, est Dieu, il se sait Dieu et il suit ici le procédé divin.

Aussi, autant les autres, d'ordinaire, travaillent à se donner le prestige, alors qu'ils ne

l'ont pas, autant Jésus-Christ met d'ardeur à se dépouiller de tout prestige, alors qu'il le possède.

Que voyez-vous, en effet, de *lui* dans sa vie? Au commencement de sa vie, une crèche pour berceau ; à l'autre bout de sa vie, une croix pour trône et, entre les deux, l'atelier de Nazareth pour demeure. Il est vrai, un jour, il la quittera, cette solitude de Nazareth. La nature, en sa présence, reconnaîtra son Maître, il fera des miracles : l'auréole du thaumaturge resplendira sur son front, et l'hosanna du triomphe retentira sur ses pas : *Hosanna filio David!*

Mais ce triomphe ne sera qu'un éclair; que dis-je? une lueur, la dernière lueur d'une gloire qui va s'éteindre, ou plutôt qu'il éteindra lui-même avant de mourir.

Chose vraiment étrange et bonne à méditer: cette heure qui doit décider sa défaite ou son triomphe en léguant à la postérité, avec son dernier soupir, son opprobre ou sa gloire; cette heure qui marque un homme de son caractère définitif, en achevant par un dernier trait sa figure historique; cette heure, solennelle entre toutes les heures, où tout homme qui veut régner dans l'avenir se recueille en

lui-même et se demande ce qu'il va dire ou ce qu'il va faire pour graver, dans un dernier mot ou une dernière action, l'immortalité de sa mémoire et de son nom; la *dernière* heure, enfin, eh bien! c'est cette heure que Jésus-Christ choisit pour abattre de son front tout le rayonnement de sa gloire et pour chasser de sa personne tout le prestige qui l'environne !

Voyez plutôt ce qu'il fait! Il va mourir, parce qu'il l'a voulu et comme il l'a voulu, *quia ipse voluit*. Il va monter sur un gibet d'infamie, et de là, un scélérat à sa droite, un scélérat à sa gauche, *lui* au milieu et réputé le plus scélérat des trois, *il* va se montrer au monde, si bien que, quand les générations vont se lever du fond des espaces et des siècles et regarderont du côté de Jérusalem pour aviser et bien voir ce que c'était que ce personnage fameux qui se donna lui-même comme un Dieu, le divin thaumaturge, dépouillé tout à la fois et de la gloire de l'homme et de la majesté du Dieu, ne laissera plus voir, autour de son front, d'autre auréole et, dans toute sa personne, d'autre prestige que son infamie. Et, pour assurer son règne dans l'avenir, autour de son dernier soupir, il n'y aura plus que cette chose, qui non

seulement ne peut donner à personne aucune puissance imaginaire, mais qui suffit à elle seule pour réduire à néant toute puissance réelle, à savoir le *mépris!* Grand Dieu! Et c'est sous ce coup du mépris et dans cette auréole d'infamie que vous vous placez pour attirer les cœurs? Ah! vraiment, ce procédé n'est pas d'un homme, il est d'un *Dieu*.

b) La seconde puissance que les hommes emploient pour régner sur les cœurs, c'est la puissance de l'*attrait*.

La puissance de régner sur les cœurs, c'est la puissance de les attirer à soi, et l'attrait, c'est cela même, c'est la puissance d'attirer à soi.

Jésus-Christ, se proposant d'attirer tous les cœurs, comme personne avant lui n'avait songé à les attirer, devait donc choisir parmi tous les attraits le plus puissant et le plus efficace?

Quel attrait a-t-il choisi?

Chose étonnante, Jésus-Christ, pour se faire aimer, choisit une chose qui, jusqu'à lui, n'a jamais attiré personne, un attrait ignoré de toute l'humanité, la *souffrance!*... c'est-à-dire que, pour attirer, il prend ce qu'il y a de plus fort pour éloigner de lui le monde entier em-

porté alors, comme aujourd'hui, par l'attrait du *plaisir!*... Sans doute, depuis que Notre-Seigneur a personnifié en lui la souffrance, la souffrance a pris de lui un charme qui nous attire à elle! Mais, remarquez-le bien, ce charme et cet attrait de la souffrance suppose deux choses : la divinité reconnue en lui et son amour régnant en nous. Or, il s'agissait précisément et de faire cette manifestation de sa divinité, et d'accomplir en nous ce triomphe de son amour! Cet attrait de la *souffrance* descendu sur nous du sommet du Calvaire était donc alors un attrait *impossible!* Et aujourd'hui encore, si vous supposez un moment que cet enfant, dans son berceau, et cet homme, sur son calvaire, n'est pas reconnu, aimé et adoré comme un Dieu, que signifie, je vous prie, et le charme de ce berceau, et l'attrait de ce calvaire?

Cet enfant de Bethléem et ce supplicié du Golgotha, c'est pour moi la souffrance, rien que la souffrance, c'est-à-dire la répulsion, rien que la répulsion.

Eh bien! pour consommer ce triomphe qu'il médite, Jésus-Christ ne veut prendre autre chose. Il vient, avec ses pieds et ses mains

percés, avec un front déchiré, avec un visage défiguré. Il vient, enfin, avec toutes ces flétrissures que la souffrance imprime à tout ce qu'elle a touché !...

Que dis-je? Cette beauté divine et humaine, dont la splendeur sereine attirait à lui le cœur du peuple et des enfants, ne lui restera pas même. Afin qu'on ne puisse pas dire qu'il en avait fait un attrait humain, pour attirer à *lui* le cœur des hommes, il a appelé des bourreaux pour l'effacer de lui. Et ces bourreaux sont venus et ils ont effacé sa beauté. « Nous l'avons regardé, dit le prophète, et sa beauté n'était plus, et nous ne l'avons plus reconnu, *nec reputavimus eum*. Nous l'avons vu, et il était devenu pareil à un lépreux, *vidimus eum quasi leprosum ;* et, de la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête, ce n'était qu'une blessure. »

O mon Maître, quoi ! c'est en cet état, et c'est avec cet appareil que vous allez vous montrer à l'humanité pour attirer l'humanité? Et pour attirer à vous la nature humaine, vous choisissez précisément ce qui, partout et toujours, repousse les hommes et fait horreur à la nature?

Eh bien! oui, me dit ce divin conquérant, avec ce corps flagellé, avec ce front déchiré, je me montrerai à toute l'humanité et je lui dirai : venez à moi, et cette apparition de ma souffrance deviendra, à travers les siècles, la plus grande séduction de l'humanité; et, lorsque j'aurai été élevé sur ce trône de toutes mes souffrances, j'attirerai tout à moi.

Ah! je ne suis pas un homme et je ne peux pas attirer comme les hommes; et je veux que cette attraction de l'humanité, par le plus répulsif des moyens, devienne le plus irrécusable témoignage de ma *Divinité*.

c) Il est une troisième puissance que les hommes emploient pour exercer sur les âmes et surtout sur les cœurs un ascendant décisif, c'est ce que j'appelle la fascination de la *présence*.

Les hommes qui veulent se faire aimer de leurs semblables n'attendent pas leur mort, ils viennent dans la vie et, d'ordinaire, dans la belle saison et dans tout l'éclat de leur vie; alors que leur vie en fleur a, tout à la fois, ses meilleurs parfums et ses plus beaux rayonnements; et ils se gardent bien d'attendre de leur

mort une influence et un ascendant que n'a pu avoir leur vie.

Des hommes, armés de toute la puissance et riches de tous les dons que la Providence peut communiquer à une nature humaine, sont parvenus quelquefois à séduire et à entraîner les multitudes; mais il fallait leur présence. Un grand conquérant en a fait l'aveu devenu célèbre (1): « J'ai pu, disait-il, passionner des multitudes prêtes à mourir pour moi. Mais il fallait ma présence; il fallait un mot, un geste venu de moi; il fallait surtout l'électricité de mon regard. Avec cela, je n'ai pas trouvé le secret d'éterniser sur ces cœurs le règne de mon amour. »

Ils ne l'ont pas trouvé... Certes, je le crois bien; c'était un secret divin, et eux n'étaient que des hommes. Ah! se faire aimer, quand on est vivant, est bien assez difficile; qu'est-ce donc de se faire aimer, quand on est mort? quand on n'est plus là pour faire entendre sa voix et montrer son visage?... Qu'est-ce, de se faire aimer de ceux qui ne nous ont jamais vu, et qui

(1) Jugement de Napoléon sur Jésus-Christ. Voir Aug. Nicolas, *Études philosophiques sur le Christianisme*, t. IV (26e édition, Poussielgue, 1885), p. 80-87.

n'ont reçu de la voix des siècles qu'un écho lointain de notre nom?

Quoi! du milieu de sa mort rêver d'accomplir des triomphes que personne n'osa jamais rêver d'accomplir dans sa vie! Quoi! du fond de la tombe, de dessous la froide pierre, sous laquelle la mort vous a couché, aspirer à l'honneur de tenir après soi non seulement les esprits attentifs, mais les cœurs émus! quel rêve et quelle ambition!

Et ce fut l'ambition et le rêve de Jésus-Christ! Lui, crucifié à Jérusalem sur un infâme gibet, Il veut être aimé de ceux qui n'ont ni vu son visage ni entendu sa voix? Est-ce possible? *Lui* séparé, *lui* absent, *lui* mort; *lui* qui, au dernier jour de sa vie mortelle, n'a pu trouver, même dans ceux qu'il nommait les siens, un dévouement vulgaire, il va demander, après sa mort, à l'humanité de l'aimer jusqu'à une sainte folie? Il va s'en aller évoquer du fond des espaces et des siècles tous les dévouements, tous les sacrifices, tous les martyres, pour venir apporter sur sa tombe scellée par l'infamie, avec les larmes et le sang, le témoignage d'un intarissable amour! C'est-à-dire qu'il va demander à son absence d'accomplir un prodige

que ne réalisa jamais la fascination d'aucune présence !...

Oh ! n'est-il pas vrai, s'il réussit, cet homme n'est pas un homme seulement, c'est un Dieu ; s'il réussit, ce mort n'est plus un mort, c'est un ressuscité. Car, s'il n'y a qu'un Dieu pour rappeler sa vie du sein de la mort, il n'y a qu'un *Ressuscité* pour faire régner son amour par delà son tombeau.

Eh bien ! gloire au Dieu ; gloire au Ressuscité ; il a *réussi* ; il a divinement réussi.

III

Jésus-Christ, en effet, a donné au triomphe de son amour un caractère trois fois divin, divin par son *étendue*, sa *profondeur* et sa *perpétuité*.

a) Le premier prodige que je vous signale, dans ce divin triomphe, c'est le prodige de sa

miraculeuse étendue, j'entends par là le nombre des vaincus. Certes, vaincre un seul cœur, par les moyens que j'ai dit, serait déjà un assez grand prodige, car jamais, par ces moyens, un seul cœur n'a triomphé d'un autre. Que dire dès lors du triomphe de Jésus-Christ sur tant de cœurs humains?

La multitude de ces glorieux vaincus, qui pourra la dire? Depuis l'heure radieuse, où ce divin ressuscité, à l'aurore même de sa résurrection, d'un seul de ses regards jetait à ses pieds Madeleine, s'écriant éperdue dans le transport de son amour: « *Rabboni!* ô mon Maître », combien de cœurs sont tombés à ses pieds, vaincus par le même coup triomphant?

Ah! si ce triomphe s'était arrêté là, peut-être vous pourriez dire, pour l'expliquer humainement, que Madeleine avait vu le visage de Jésus-Christ, qu'elle avait de ses lèvres touché ses pieds divins, et qu'elle en avait emporté un parfum dont son cœur et son âme s'embaumaient toujours.

Mais depuis ce triomphe initial, combien de triomphes pareils remportés par l'amour de Jésus-Christ sur le cœur de vos mères, de vos épouses, de vos sœurs, de vos filles et de tant

de femmes chrétiennes ! Depuis Madeleine jusqu'à sainte Thérèse, et depuis sainte Thérèse jusqu'à nous, combien de femmes dans le christianisme n'ont connu dans leur cœur d'autre amour souverain que ce divin amour ! Et dans cet auditoire même, combien dont l'émotion trahit la défaite, et dont le cœur s'émeut du bonheur d'entendre redire la victoire de cet amour qui a triomphé d'elles? Combien?

O femmes chrétiennes, comme Madeleine vous n'avez pas vu le visage de Jésus-Christ, comme elle vous n'avez pas baisé ses pieds divins : vous l'aimez cependant, vous l'avez entrevu à la lumière de votre foi, sous les haillons du pauvre et sous les voiles du mystère eucharistique, et vous l'aimez.

Et Dieu soit béni, vous n'êtes pas seules, et nous *hommes*, nous ne vous laissons pas comme un privilège exclusif le bonheur d'aimer Jésus-Christ. Nous l'aimons aussi. Et si, remontant le cours des siècles chrétiens et suivant dans l'autre partie de l'humanité régénérée une ligne parallèle, depuis saint Paul jusqu'à saint François d'Assise, et depuis saint François d'Assise jusqu'à nous, vous voulez compter les triomphes remportés par l'amour de Jésus-Christ sur le

cœur des hommes, quel spectacle vous sera donné!

Voilà Jésus-Christ, c'est-à-dire, humainement, un *mort* de dix-neuf siècles, le voilà, debout sur la pierre renversée de sa tombe, envoyant, par le cœur de Madeleine et par le cœur de saint Paul, son amour ressuscité poursuivre de siècle en siècle et d'espace en espace la marche de ses triomphes sur ces deux humanités qui n'en font qu'une! quel prodige! Et dans ce prodige, quelle manifestation de la divinité!

Mais, dans la miraculeuse étendue de ce triomphe, il est un prodige plus grand encore que le premier, c'est celui de sa miraculeuse *profondeur* ou de sa miraculeuse *plénitude.*

b) Le second prodige qui apparaît en ce succès divin, c'est en effet le prodige de sa *plénitude* et de sa profondeur. Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que dans ces multitudes incalculables, subjuguées par la puissance de son amour, Jésus-Christ *a tout pris*, tout sans rien excepter, ou, ce qui est encore plus glorieux, il a fait qu'elles lui ont tout donné *librement*, en sorte qu'à la lettre, rien d'elles n'a échappé à la plénitude

de sa victoire, et ici encore, il apparaît plus qu'un homme, parce qu'il est le seul à triompher de la sorte.

Malgré les formules hyperboliques qu'arrache quelquefois au cœur de l'homme l'amour humain encore plus égoïste qu'il n'est dévoué, il faut bien en convenir, l'homme ne donne jamais tout. Alors même que vous aimez le plus, alors même qu'il vous semble que le don total de vous-même ne vous serait pas une peine, mais un bonheur, j'affirme que vous ne donnez pas *tout*. Non, vous ne donnez tout à qui que ce soit, ni à votre frère, ni à votre sœur, ni à votre père, ni à votre mère, ni au meilleur de vos amis.

Et à celui-là même à qui vous accordez le plus, il est certain que vous refusez encore plus que vous ne donnez. Et quand, dans un de ces vertiges où l'on n'entend plus rien, même sa propre voix, un cœur dit à un autre : *je me donne à vous tout entier sans réserve*, c'est un homme qui en trompe un autre, en se trompant lui-même, voilà tout.

Ah ! c'est que *tout* donner et ne se rien réserver, cela veut dire s'anéantir soi-même devant un autre être que soi, cela ne veut plus dire

seulement *aimer*, cela veut dire *adorer*. Or l'homme ne peut adorer l'homme, ou, s'il l'adore, il faut qu'il s'en fasse un Dieu, car un Dieu seul est adorable.

Eh bien! ce qu'un homme ne peut demander à un autre homme, Jésus-Christ le demande à des multitudes, et, ce qui est plus prodigieux, il l'obtient. Oui, ce dominateur divinement absolu, il demande et il obtient tout. En voulez-vous quelques exemples? Écoutez. Un jour Jésus-Christ aperçoit par le monde un jeune indépendant, jurant de n'obéir à personne et partout s'écriant : Liberté, liberté! Jésus-Christ le regarde et il lui dit au plus intime du cœur : « Mon fils, pour moi tu seras obéissant jusqu'à la mort », et le jeune indépendant a répondu : « Oui, Maître, pour vous et comme vous je serai obéissant jusqu'à la mort. »

Un autre jour, Jésus-Christ du haut de sa croix, dans la plénitude de son dépouillement, aperçoit la grande mondaine, parée comme une divinité et traînant, sous les regards du peuple, le scandale de son luxe. Jésus-Christ la regarde du regard de son amour, et il lui dit : « Ma fille, pour moi désormais tu seras pauvre et d'une pauvreté absolue. » Et la mondaine a répondu :

« Oui, mon Maître, pour vous je serai pauvre et d'une pauvreté absolue. »

Un autre jour, enfin, Jésus-Christ, le Dieu de toute pureté, aperçoit le voluptueux entraîné par le torrent de ses plaisirs et de ses voluptés. Il le saisit, comme on saisit par les cheveux le naufragé, il le ramène au rivage, il le purifie par son divin regard, et il lui dit, avec l'accent d'un amour triomphant : « O voluptueux, désormais pour moi tu seras chaste. » Et le voluptueux a répondu : « Oui, Seigneur, pour vous je serai chaste, d'une chasteté absolue. »

Vous demandez où se sont accomplis ces prodiges, ces miracles de l'ordre moral? Où? Je demande moi : Où ne se sont-ils pas accomplis, et ne s'accomplissent-ils pas encore?

Ainsi, à ceux et celles dont son amour a triomphé, Jésus-Christ demande tout, et on ne lui refuse rien. Il demande la richesse, si l'on a la richesse, il demande le talent et le génie, si l'on a l'un et l'autre, il demande l'intelligence, il demande la volonté, il demande la liberté, il demande le *cœur* surtout, et avec ce cœur on lui donne tout le reste.

Ah! ce cœur affamé d'amour, Jésus-Christ sait si bien le prendre et s'en emparer, et si

bien le pénétrer tout entier de lui-même, que quand il s'est posé là au centre de notre vie, il n'y a plus que son nom pour en faire tressaillir et vibrer toutes les fibres les plus profondes. Et ce n'est plus seulement du cœur de saint Paul, c'est du cœur de millions et de millions d'êtres humains que sort cette parole, qui atteste et proclame le triomphe de l'amour de Jésus-Christ : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, *vivo, jam non ego ;* c'est le Christ qui vit en moi, *vivit vero in me Christus;* le Christ qui pour moi est tout en toutes choses, *omnia in omnibus Christus*, et désormais le Maître unique, le Souverain absolu de toute ma vie. »

Certes, mes Frères, vous en conviendrez, prendre tant de cœurs humains et les prendre d'une manière si pleine et si absolue, c'est déjà deux fois divin.

Et pourtant, il y a quelque chose qui apparaît encore plus *divin*, et achève la plénitude du succès dont j'essaie de vous montrer le prodige, c'est, après avoir pris tous ces cœurs, et d'une prise de possession si complète, de savoir les retenir et d'être bien sûr qu'ils ne vous quitteront plus.

c) Oui, c'est ici le cachet inimitable, le sceau infaillible de la divinité de ce triomphe : donner à ce triomphe le caractère de la *perpétuité* et de la permanence, en donnant à tous ces vaincus du divin amour la pleine et absolue certitude de ne se séparer jamais de leur vainqueur.

Où donc trouver dans l'humanité quelque chose de pareil? Où sont, dans les amours humains, les victoires qui puissent se flatter avec assurance de se perpétuer seulement deux jours? Sous ce rapport, où sont les triomphes d'aujourd'hui, qui ne puissent devenir les défaites de demain? Et qu'y a-t-il dans le monde de plus connu et de plus vulgaire que la caducité de tous ces amours humains qui tous ont la prétention de se proclamer immortels, et dont le premier souffle qui passe emporte l'immortalité ?

Qu'est-ce donc de savoir si bien attacher les cœurs à son cœur, que l'on soit bien sûr qu'ils ne vous seront pas arrachés, et qu'eux-mêmes soient bien certains de ne se séparer jamais?

Qu'est-ce donc, pour tous ces cœurs, de pouvoir dire avec une sainte Angèle, des paroles comme celles-ci, et que tant d'autres ont pu dire

avec elle : « Je suis rempli d'un amour auquel je ne crains pas de promettre l'éternité. Si une créature osait me prédire la fin de mon amour, je lui dirais : « Tu mens. » Et si cette créature était un ange, j'oserais lui dire : « Je te connais, c'est toi qui es tombé du ciel. »

Comment expliquer ce prodige de l'amour de Jésus-Christ? Ah! ces cœurs attachés à son cœur, il faut qu'il les élève si haut que rien de terrestre ne les atteigne plus, et il faut qu'il les rende si forts que rien d'humain ne les renverse et même ne les ébranle plus.

Donc, il faut ce qui est plus haut que la terre et plus fort que toute humanité, il faut le *divin* par conséquent.

Le divin! ah! il faut bien qu'ils le sentent vivre et demeurer en eux, pour garder comme ils le font, dans cette région du changement, je ne sais quel sentiment de l'indéfectibilité, je ne sais quelle certitude de la perpétuité de leur amour. Écoutez-les, ces bienheureux vaincus de l'amour : comme saint Paul, ils défient toutes les puissances de les séparer de l'amour de Jésus-Christ, ils sont sûrs de leur présent et sûrs de leur avenir!

Entendez-vous, retentissant à travers l'espace

et la durée, l'acclamation de ces glorieux vaincus? *Quis ergo nos separabit a charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius?* Non, non, j'en suis certain, s'écrie cet invincible amour, rien ne pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ, rien, ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni la hauteur du ciel, ni la profondeur de l'abîme, *neque mors, neque vita, neque instantia, neque futura, neque altitudo, neque profundum.* Non, j'en suis certain, *certus sum*, aucune créature, quelle qu'elle soit, ne pourra jamais me séparer de Jésus-Christ : *certus sum quia (nihil) poterit nos separare a charitate Dei quæ est in Christo Jesu.*

O Maître, ô Souverain, ô vainqueur, votre amour a triomphé de nous, et nous sommes vos captifs. Vous nous avez tout demandé, nous avons tout donné et nous ne reprendrons jamais rien, non, jamais : à vous, à vous seul, ô amour tout-puissant, oui à vous, *tous* à vous, *tout* à vous et *à jamais!*

O prodige émouvant entre tous les prodiges, ô miracle intéressant entre tous les miracles... Ah! je vous en prie, un moment recueillons-nous et assistons, par la pensée et surtout par

le cœur, au spectacle le plus suave, le plus sublime et le plus divin que l'humanité puisse contempler sur la terre !

Au moment même où je vous parle, un miracle s'accomplit encore qui dure depuis dix-neuf siècles ! D'un bout à l'autre du monde catholique, sous tous les cieux et sur tous les rivages, dans les vallées les plus obscures comme aux endroits les plus illustres de la terre, Jésus-Christ, du haut de son trône d'où il envoie son amour régner sur les nations, découvre des cœurs qu'il a passionnés pour lui seul, cœurs fortunés n'ayant d'autre vie que sa vie et d'autre amour que son amour ! Et ces hommes et ces femmes, ces riches et pauvres, ces savants et ignorants, se rencontrant de tous les points de l'espace et du temps dans la divine unité de cet amour, s'approchent de celui qui a triomphé d'eux ! Ils viennent le chercher tantôt à sa crèche, tantôt à son Calvaire, tantôt à son autel. Et là, baisant ses pieds divins, pleurant sur ses plaies sanglantes, le serrant dans leurs bras ou enfermé dans leur poitrine, avec un cœur qui aime et une âme qui adore, tous redisent dans un concert unanime cette parole d'amour et d'adoration : *Rabboni !* ô mon Maître, tous à

vous, à vous sans partage, à vous pour toujours, *Deus meus et omnia !*

Tel est le triomphe de Jésus-Christ sur les cœurs. Où y a-t-il dans l'humanité un triomphe comme ce triomphe? O vainqueurs fameux, ô triomphateurs illustres, devant cette victoire qu'est-ce que tous vos triomphes? Où êtes-vous, avec vos chars glorieux montant au Capitole, et vos ennemis vaincus traînés en servitude?

Vous avez vaincu, mais quoi? tout, excepté l'homme même, tout excepté le cœur où l'homme se résume : passez, passez, vous êtes des vainqueurs humains !

Vous avez vaincu, mais comment? par les forces humaines réunies dans vos mains. La puissance était avec vous, la politique était avec vous, la science, le génie était avec vous. Vous avez fait ce que l'homme peut faire, passez, passez, vous êtes des vainqueurs humains !

Vous avez vaincu, mais vous n'avez pu donner à vos victoires ni le sceau de l'universalité, ni le sceau de la plénitude, ni le sceau de la perpétuité. Vainqueurs un jour, le lendemain éclairait votre défaite, triomphateurs à l'orient, vous succombiez à l'occident, et toujours quelque chose se dérobait à vos victoires :

passez, passez, vous êtes des triomphateurs humains ! En vain on vous salue comme des dieux, vous n'êtes que des hommes !

Mais Celui qui a conçu le dessein de dompter avec son Cœur le cœur de l'humanité, et ainsi de triompher non à sa surface, mais dans son fond, dans le centre même de sa vie ; Celui qui, pour arriver à un but si divin, a choisi des moyens aussi divins ; Celui qui, dans cette entreprise et par ces moyens qui défient la nature, a obtenu un succès encore plus divin que son but et ses moyens ; Celui enfin qui, depuis bientôt deux mille ans, poursuit à travers les espaces et les siècles cette marche divinement triomphale dont le cortège doit aller grandissant jusqu'aux portes de l'éternité et qui, à l'heure qu'il est, prenant encore comme il veut les âmes et les cœurs, grossit de jour en jour le nombre de ses serviteurs ; ah ! Celui-là, j'en jure par la voix des siècles, j'en jure sur le cœur de tous les saints, Celui-là n'est pas un homme, *c'est un Dieu!* Et voici que toute cette multitude, immense et glorieuse légion de ses vaincus, passe en acclamant le triomphe divin de son amour, et, dans l'enivrement sacré d'une glorieuse défaite, elle s'écrie d'une voix una-

nime : «*Vicit leo de tribu Juda !* Oui, le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande : *il est Dieu !* O Maître, ô souverain, ô triomphateur, salut! Votre amour a gravé dans nos cœurs le signe de sa divinité : oui, vous êtes Dieu ; *tu es Christus, Filius Dei vivi !...*

Et maintenant, en face de ce prodigieux triomphe du Dieu que vous adorez, je le demande : qui parmi vous n'aurait l'ambition de prendre rang parmi ces glorieux vaincus de l'amour de Jésus-Christ et de faire avec tant d'autres l'acclamation de sa divinité?

Ah! ne l'oubliez pas, donner son cœur ou le laisser prendre est, sur la terre, une sorte de nécessité; le donner à la créature, ou le donner au Créateur; le donner à Dieu, ou le donner à l'homme !...

Le donner à la créature, sauf quelques situations que Dieu même autorise et que l'Eglise consacre, c'est le désordre, c'est la servitude, c'est la tristesse, si tant est même que ce ne soit le désespoir.

Le donner au Créateur, à Dieu, c'est-à-dire au Maître légitime, c'est l'ordre, c'est la liberté, c'est la joie, et souvent c'est même sur la terre un commencement du ciel.

Donc, ô vainqueur tout-puissant, prenez le glaive de votre amour, *accingere gladio tuo, potentissime ;* continuez, au milieu de nous, la carrière de vos triomphes et régnez sur nous, *intende, prospere procede, et regna.*

O Jésus, ô divin triomphateur, écoutez la prière qu'en finissant vous adresse votre humble apôtre pour toutes ces âmes que j'aime avec vous et en vous ; attirez-nous après vous et enchaînez-nous par les chaînes de votre amour à votre char de triomphe.

Puissions-nous tous, vaincus par la divine puissance de votre amour, agrandir avec le triomphe de cet amour la manifestation de votre divinité. *Amen.*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I

L'EXISTENCE DE LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST

Jésus-Christ, Notre-Seigneur, est notre Roi. Ecoutons les *voix* ou les témoignages qui proclament sa Royauté.
Examinons les *titres* qui la fondent.
Reconnaissons les *caractères* qui la distinguent.
1. — La royauté de Jésus-Christ annoncée par les prophètes, professée par Jésus-Christ lui-même, prêchée par tous les apôtres et chantée, à travers les espaces et les siècles, par l'Eglise catholique, est proclamée par la voix de l'histoire 6
2. — Jésus-Christ est Roi par droit de naissance, par les droits de création, de rédemption, de conquête, de suffrage et d'élection, Roi par les droits plus intimes de dilection, d'union, d'identification. 24
3. — La Royauté de Jésus-Christ est divinement indiscutable, son exercice est infaillible, son autorité vraiment souveraine, absolue, perpétuelle, universelle, atteignant tout dans l'individu, dans la famille, dans la société; royauté décisive de ma destinée, la plus salutaire, la plus redoutable 37

Conclusion. — Le règne de Jésus-Christ, seul salut de la société menée aux abîmes par la Révolution 48

II

OPPOSITION AU CHRIST-ROI

Autant la Royauté de Jésus-Christ est certaine, autant est manifeste l'opposition qui lui est faite dans l'humanité, soit qu'on la considère dans le *passé*, soit qu'on la considère dans le *présent* 53

1. — Dans le *passé* du christianisme, à partir de l'opposition judaïque, vous voyez se succéder, à travers nos siècles chrétiens, l'opposition païenne et césarienne, l'opposition hérétique et schismatique, l'opposition rationaliste et révolutionnaire 55

2. — Dans le *présent*, nous voyons se produire cette opposition, plus vaste et plus profonde que jamais.

a) L'opposition directe, ouverte et franche.
Dans l'ordre de la pensée, la libre-pensée.
Dans l'ordre de la morale, la corruption.
Dans l'ordre politique et purement social, Jésus-Christ chassé de partout 81

b) L'opposition indirecte, déguisée, hypocrite, qui a pour tactique d'amoindrir le Christ, de faire du Fils de Dieu un homme sans autorité, sans droits pour commander, sans puissance pour punir 87

Conclusion. — Le véritable chrétien doit garder sa foi au Christ-Roi, reconnaître sa souveraineté et accepter, comme règle de la vie chrétienne, tous les devoirs qu'elle impose. 99

III

TROIS DEVOIRS ENVERS LE CHRIST-ROI

La somme de nos devoirs, comme chrétiens, envers la Royauté de Jésus-Christ, comprend trois obligations principales

1. — Obligation de *croire* à sa parole parce qu'il est la vérité infaillible.
2. — Obligation d'*obéir* à ses lois, proclamées par lui-même ou par l'Eglise, son organe, parce qu'il est la souveraine autorité
3. — Obligation de l'*aimer*, parce qu'il est le suprême amour, et que l'amour de ce divin Maître se confond avec le christianisme ou la pratique chrétienne. 106

1° L'obligation de *croire*, imposée par Jésus-Christ lui-même, roi des intelligences, docteur infaillible et révélateur des dogmes — Incarnation, Trinité, Eucharistie —, par l'Evangile, la Tradition et l'Eglise, interprète de l'Evangile et de la Tradition 107

2° L'obligation d'*obéir* aux lois du Christ-Roi, législateur : loi naturelle, loi écrite, intimée par l'Eglise avec son autorité doctrinale et législative, sa hiérarchie de pasteurs, évêques et pontifes, toujours assistée par Dieu, — lois malheureusement violées, comme les lois du dimanche, du jeûne et de l'abstinence, de la confession et de la communion, de la prière et de la messe 120

3° L'obligation d'*aimer* le Christ, qui veut régner sur nos cœurs, comme il règne sur nos intelligences et sur nos volontés, nous est imposée par lui : l'amour de Jésus-Christ est le fond du christianisme, qui s'identifie avec cet amour dans son but, son dogme,

son essence, sa législation et ses idées. Jésus seul réalise notre rêve d'amour, étant ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus fidèle, de plus compatissant, de plus permanent 138
Conclusion. — L'accomplissement de ces trois obligations nous arrache à la triple servitude de la libre-pensée, du libre-faire et du libre-amour 158

IV

LE DÉVOUEMENT DU CHRÉTIEN AU CHRIST-ROI

Jésus-Christ, roi et conquérant, nous demande un dévouement absolu et sans réserve :
1° Pour le suivre, lui et son drapeau, dans la guerre qu'il veut faire à Satan et à tous ses suppôts.
2° Pour vaincre Satan et son drapeau, dans la guerre qu'il déclare depuis le commencement du monde et aujourd'hui surtout à Jésus-Christ et à tous les chrétiens. 160
1. — Qu'est-ce que le dévouement, et en particulier le dévouement à Jésus-Christ? — C'est le dévouement du soldat, toujours prêt au combat 163
Le christianisme est la religion de la lutte : par son dogme, il est la révélation du mystère de la lutte ; par sa prédication, l'appel permanent et universel à la lutte ; par sa nature même, la constitution et la réalité de la lutte 169
C'est la grande armée de Dieu dans l'humanité. Son organisation, son drapeau, son champ de bataille, ses armes, son objectif, qui est de

renverser le règne de Satan et d'élever partout sur ses ruines le règne de notre Christ-Roi 179
De cette armée nous sommes tous soldats, appelés à mettre au service de notre divin capitaine un dévouement militaire, poussé jusqu'à l'héroïsme du sacrifice pour assurer la victoire sur Satan et son armée 186
2. — Satan aussi a son armée, ses soldats, son drapeau, son armure, son champ de bataille, son objectif, qui est la destruction du christianisme. 190
Son agression porte sur trois points capitaux : Il attaque notre Christ-Vérité par la puissance de toutes les erreurs, notre Christ-Autorité par toutes les forces conjurées de la Révolution, notre Christ-Amour par toutes les fureurs et toutes les persécutions de la haine. 198
Contre cette triple agression, nous devons défendre notre Christ-Roi et lui être dévoués, même jusqu'à la mort, pour l'aider à vaincre par sa divine vérité toutes les puissances de l'erreur, par sa divine autorité toutes les forces de la Révolution, et par son divin amour toutes les fureurs de la haine 210
Conclusion. — La lutte, nécessaire toujours, s'impose aujourd'hui plus que jamais, l'attaque n'ayant jamais été aussi vaste, aussi acharnée 214

V

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Nécessité souveraine pour le soldat du Christ-Roi d'imiter son divin chef, et de se faire « un autre Christ » (Tertullien). 217

1. — L'homme a toujours besoin de regarder un modèle. L'imitation est un fait constant et universel dans les arts, dans les œuvres de l'esprit, comme dans les relations sociales. Puissance de l'exemple 221
2. — Pour le chrétien, le vrai modèle qu'il doit imiter, c'est le Christ-Roi notre chef, qui nous donne surtout l'exemple de l'humilité et de la charité, exemple suivi par une légion d'imitateurs : apôtres, religieux, sacerdoce hiérarchique 242
3. — Mais cette imitation ne nous est possible que par l'amour, car il s'agit d'imiter un Christ crucifié, et entre le Christ crucifié et les aspirations de la nature humaine, il y a un antagonisme absolu, que seul peut détruire l'amour du Crucifié. 265

VI

JÉSUS-CHRIST RÈGNE PAR L'AMOUR

Le triomphe de l'amour de Jésus-Christ dans l'humanité a été, est toujours l'une des plus éclatantes manifestations de sa divinité 283
1. — En se proposant de se faire aimer des hommes, Jésus-Christ a conçu un dessein humainement inexplicable. 285
La raison dit : c'est absurde, cela ne doit pas être ; la nature : cela ne peut pas être ; l'histoire : cela ne fut jamais ; ni les puissants de la parole, ni ceux de la loi, ni ceux du glaive n'ont pu se faire aimer. 287
Si donc Jésus a conçu ce dessein, comme nous

l'affirme l'Evangile, c'est qu'il est Dieu, autrement ce serait folie. 295
2. — Jésus-Christ, pour réaliser son dessein, a choisi des moyens en contradiction flagrante avec la fin 297
Trois moyens par lesquels l'homme peut s'imposer, non se faire aimer : la puissance du prestige, la puissance de l'attrait, la fascination de la présence. En Jésus, l'infamie de la croix, l'attrait de la souffrance, la séparation de la mort, et du tombeau ! Et pourtant il a réussi! 298
3. — Jésus-Christ a triomphé par l'amour, et il a donné à ce triomphe le caractère trois fois divin de l'étendue, de la profondeur ou plénitude, de la perpétuité. 308
Sa Divinité nous apparaît donc trois fois, dans le but, dans les moyens et dans le succès de son entreprise trois fois miraculeuse de se faire aimer par les hommes. 321

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

MURILLO, au Louvre

(Spécimen des reproductions directes, d'après les photographies de M. Alinari.)

II. — La Nativité

L'évangile de la Nativité. — XVII. Le texte de saint Matthieu. — XVIII. La fête de la Nativité. — XIX. L'histoire de la Nativité. — XX. Transition à la « légende de la Vierge » 141
Légende de la Nativité d'après la Légende Dorée *du bienheureux Jacques de Voragine.* — XXI. Généalogie de la Vierge. — XXII. Les parents de la Vierge. — XXIII. Elisabeth et Marie. — XXIV. La conception de la Vierge. — XXV. Marie au Temple. — XXVI. Le mariage de la Vierge. 150
Notes iconographiques. — XXVII. L'illustration de la légende de la Nativité. — XXVIII. L'Arbre de Jessé. — XXIX. La famille de la Vierge. — XXX. La Nativité de la Vierge 170
Notes et éclaircissements 193

III. — La Présentation

L'évangile de la Présentation. — XXXI. Le texte de saint Luc. — XXXII. La fête de la Présentation de la Vierge au Temple : son objet, sa convenance et son histoire. — XXXIII. L'évangile *Loquente Jesu.* — XXXIV. Marie et les saintes Ecritures. 209
La Vierge au Temple d'après l'art et la légende. — XXXV. Iconographie de la Présentation de la Vierge au Temple. — XXXVI. Scènes de la vie de la Vierge dans le Temple. — XXXVII. Le mariage de la Vierge. . . . 222
Notes et éclaircissements. 263

IV. — L'Annonciation

L'évangile de l'Annonciation. — XXXVIII. Le texte de saint Luc. — XXXIX. La fête de l'Annonciation. — XL. Commentaire de l'évangile de l'Annonciation : les paroles de l'ange. — XLI. Les paroles de la Vierge. 281
La légende de l'Annonciation d'après la Légende Dorée. — XLII. Avertissement. — XLIII. Convenance de l'Annonciation. — XLIV. Commentaire du texte de saint Luc. — XLV. Exemples 293
L'iconographie de l'Annonciation. — XLVI. Questions de méthode. — XLVII. La scène et le décor. — XLVIII. Les personnages de l'Annonciation : les compagnes de la Vierge. — XLIX. Les compagnons de l'ange Gabriel. — L. Le Père éternel et le Saint-Esprit — LI. L'enfant Jésus. — LII. L'ange de l'Annonciation. — LIII. La Vierge et ses différentes attitudes. — LIV. La Vierge écoute, silencieuse. — LV. La Vierge s'étonne, s'épouvante, et va presque jusqu'à protester. — LVI. La Vierge prononce le FIAT de l'Annonciation. 315
Notes et éclaircissements. 383

Vient de paraître :

De la Visitation à la Passion. Un vol. in-8° écu, avec 120 gravures ; 2[e] série des Essais de théologie artistique sur la sainte Vierge.

Vient de paraître :

ETUDES SUR LA SAINTE VIERGE

d'après l'art, la légende et la liturgie

Par J.-C. BROUSSOLLE, Aumônier du Lycée Michelet

De la Conception Immaculée à l'Annonciation Angélique

MINIATURE SIENNOISE

Spécimen des dessins à la plume contenus dans l'ouvrage.)

Beau volume in-8° écu de 444 pages

ILLUSTRÉ DE **100** GRAVURES

Dessins à la plume ou reproductions directes des photographies

de **M. ALINARI**
de Florence

PRIX : **3 fr. 50**

Voir à l'intérieur du prospectus le spécimen des reproductions directes et la **Table des Matières** *de l'ouvrage.*

TABLE DES MATIÈRES

La **table des matières** de cet important ouvrage fera comprendre tout le parti qu'en pourront tirer les prédicateurs, les catéchistes et en général tous ceux qui veulent apprendre à mieux connaître la sainte Mère de Dieu, et cela pour la mieux servir et la mieux aimer. Ce livre, en effet, est avant tout un **livre de religion** : c'est pour cette raison que l'auteur a placé à la fin de chaque chapitre, et en petits caractères, toutes les *Notes et éclaircissements* qui, fondus dans son texte ou mis au bas des pages, auraient pu altérer le caractère de livre de piété qu'il a voulu lui donner. Pour la même raison il a essayé, dans l'illustration de ce volume, de faire une part égale aux *images archéologiques* et aux *images de piété et de religion*.

Introduction

I. L'objet de ce livre et sa méthode. — II. L'Evangéliaire des fêtes de la Vierge. — III. Les fêtes de la Vierge en général. — IV. Introduction à l'étude de l'iconographie mariale. — V. Les Synoptiques de la vie de la Vierge 1
Notes et éclaircissements. 35

I. — L'Immaculée Conception

L'évangile de l'Immaculée Conception. — VI. Le texte de saint Luc. — VII. La fête de l'Immaculée Conception : son histoire. — VIII. La fête de l'Immaculée Conception : son objet. — IX. L'évangile de l'Immaculée Conception. — X. Le proto-évangile de l'Immaculée Conception. . . . 47
XI. *La légende de l'Immaculée Conception.* 83
L'iconographie de l'Immaculée Conception. — XII. Ses difficultés. — XIII. Les images historiques ; la rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à la Porte Dorée. — XIV. Les images symboliques : images à symbolisme simple. — XV. Les images à symbolisme multiple. — XVI. La Vierge de l'Apocalypse, la Vierge de l'Immaculée Conception, la Vierge de l'Assomption, la Vierge triomphante et glorieuse 85
Notes et éclaircissements. 115

30188